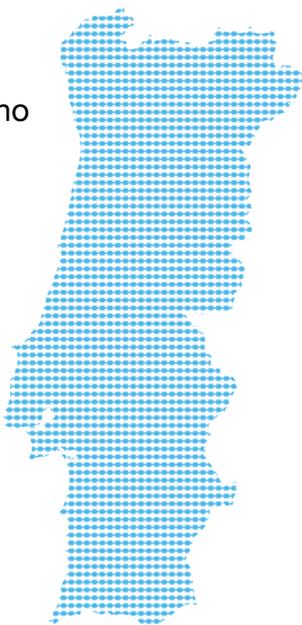


Synergies Portugal

Revue du GERFLINT

Le Midi de l'Europe littéraire

Coordonné par Ana Paula Coutinho
et José Domingues de Almeida



Synergies Portugal

Numéro 9 / Année 2021

Le Midi de l'Europe littéraire

**Coordonné par Ana Paula Coutinho
et José Domingues de Almeida**



REVUE DU GERFLINT
2021

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies Portugal est une revue française et francophone de recherche en sciences humaines, particulièrement ouverte aux travaux de didactologie de la langue-culture française et des langues-cultures.

Sa vocation est de mettre en œuvre, au Portugal, le *Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone* en Réseau du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie essentiellement des articles dans cette langue mais sans exclusive et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants : défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, aide aux jeunes chercheurs, adoption d'une large couverture disciplinaire, veille sur la qualité scientifique des travaux.

Libre Accès et Copyright : © **Synergies Portugal** est une revue française éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code français de la Propriété Intellectuelle. La Rédaction de **Synergies Portugal** partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Conformément aux règles déontologiques et éthiques du domaine de la Recherche, toute fraude scientifique (plagiat, auto-plagiat, retrait inopiné de proposition d'article sans en informer dûment la Rédaction) sera communiquée à l'entourage universitaire et professionnel du signataire de la proposition d'article. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : annuelle

ISSN 2268-493X / ISSN en ligne 2268-4948

Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite, Université de Rouen Normandie, France

Coordination éditoriale générale et révision du numéro

Sophie Aubin, Universitat de València, Espagne

Présidente d'Honneur

Clara Ferrão Tavares, Instituto Politécnico de Santarém, Portugal

Rédactrice en chef

Ana Clara Santos, Université de l'Algarve, Portugal

Rédactrice adjointe

Catherine Simonot, Université de l'Algarve, Portugal

Secrétaire de rédaction

Lígia Cipriano, Université de l'Algarve, Portugal

Titulaire et Éditeur : GERFLINT

Siège en France

GERFLINT

17, rue de la Ronde mare

Le Buisson Chevalier

27240 Sylvains-les-Moulins - France

www.gerflint.fr

gerflint.edition@gmail.com

Siège de la rédaction au Portugal :

Association Portugaises d'Études Françaises (APEF)

Université de Coimbra

3004-530 Coimbra, Portugal

Contact : synergies.portugal.redaction@gmail.com

Comité scientifique

Maria Marta Teixeira Anacleto (Université de Coimbra, Portugal), Ana Isabel Andrade (Université d'Aveiro, Portugal), Paul Aron (Université Libre de Bruxelles, Belgique), Maria João Brilhante (Université de Lisbonne, Portugal), Manuel Bruña (Université de Séville, Espagne), Maria de Jesus Cabral (Université de Lisbonne, Portugal), Filomena Capucho (Université Catholique Portugaise, Portugal), Jean-Louis Chiss (Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, France), Cristina Robalo Cordeiro (Université de Coimbra, Portugal), Maddalena De Carlo (Université de Cassino, Italie), Carmen Guillén Díaz (Université de Valladolid, Espagne), Ana Paula Coutinho Mendes (Université de Porto, Portugal), Helena Araújo e Sá (Université d'Aveiro, Portugal).

Comité de lecture permanent

Maria Natália Amarante (Université Trás os Montes e Alto Douro), Christine Deschamps (Université Nouvelle de Lisbonne), Catarina Firmo (Centre d'Études de Théâtre, Université de Lisbonne), Chantal Louchet (Université Catholique Portugaise).

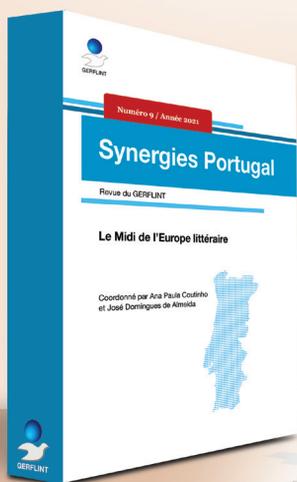
Patronages et partenariats

Association Portugaise des Études Françaises (APEF), Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (FMSH, *Pôle Recherche & prospective*), Sciences Po Lyon (Partenariat institutionnel pour Mir@bel), EBSCO Publishing (EDS), ProQuest, Zenodo (CERN, OpenAIRE).

Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies Portugal n° 9 / 2021
<https://gerflint.fr/synergies-portugal>



Indexations et référencement

ABES (SUDOC)
Data.bnf.fr
DOAJ
EBSCOhost (Communication Source)
Ent'revues
ERIH Plus
JournalSeek
LISEO
MIAR [ICDS 2021 : 9,4]
Mir@bel
MLA
ProQuest central (Linguistics data Base)
ISSN Portal / ROAD
SHERPA-RoMEO
Scopus sources
Ulrichsweb
ZDB
Zenodo

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage
- Littératures francophones
- Didactologie-didactique de la langue-culture française et des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité



Synergies Portugal n°9 / Année 2021
ISSN 2268-493X / ISSN en ligne 2268-4948

Le Midi de l'Europe littéraire

Coordonné par Ana Paula Coutinho
et José Domingues de Almeida

Sommaire

Ana Paula Coutinho, José Domingues de Almeida	7
Avant-propos	
La perspective européenne sur le Portugal	
Daniel-Henri Pageaux	13
À droite toute ! Sur quelques images du Portugal dans les lettres françaises (1952-1978)	
Jorge Costa Lopes	39
Eduardo Lourenço – Portugal e os labirintos da Europa	
Dominique Faria	53
Représentations du Portugal et des Portugais dans la fiction française contemporaine	
Hélder Mendes Baião	69
Une crise, l'autre. Impressions francophones sur le Portugal du XXI ^e siècle	
Diana Nogueira	85
Alentejo Blue e a Europa dos Deslocados	
Vécus littéraires du Midi	
Lígia Bernardino	99
Circuitos de sombras na Europa de Gonçalo M. Tavares	
José Domingues de Almeida	117
Descendre vers le midi de l'Europe. Impressions de voyages : <i>Un rêve d'Europe</i> de F. Göranson (2019 [2018]) et <i>Le Cœur de l'Europe</i> d'E. Ruben (2018)	
Ana Maria Alves	129
<i>L'Europe du Sud</i> : regard de Vassilis Alexakis. De Paris à Athènes une traversée identitaire	
Lamia Mecheri	143
La représentation de l'Europe méridionale dans <i>Civilizations</i> de Laurent Binet	

Ana Paula Coutinho	157
L'Europe du Sud et l'auscultation de la Méditerranée : pour une lecture du travail poétique de Samira Negrouche	

Varia

Chantal Louchet	171
La place de la traduction dans l'accueil et l'intégration des migrants en France	

Annexes

Profils des contributeurs	191
Projet pour le n° 10 - Année 2022	195
Consignes aux auteurs	197
Publications du GERFLINT	201



ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

Avant-propos

Ana Paula Coutinho

Universidade do Porto, Portugal
amendes@letras.up.pt

<https://orcid.org/0000-0002-5847-5047>

José Domingues de Almeida

Universidade do Porto, Portugal
jalmeida@letras.up.pt

<https://orcid.org/0000-0002-4564-2766>

La littérature en langue française n'est pas absente d'une réflexion sur l'opposition géographique et symbolique nord-sud de l'Europe. En effet, si l'on a longtemps pu mettre à profit une notion telle que l'orientalisme (E. Said, 1978) pour rendre compte d'une « invention » de l'Orient par les Européens, il n'en est pas moins pertinent de mobiliser l'hypothèse de représentations littéraires de la part du nord sur les régions et les peuples du sud de l'Europe.

Cet écart conceptuel s'est, par ailleurs, creusé à la faveur des récentes crises économiques, financières et sanitaires, lesquelles ont exhumé des stéréotypes irrationnels sur un nord laborieux, frugal et austère (la fourmi), et un sud indifférencié, prodigue, marqué du sceau du farniente, de la nonchalance et l'inconscience (la cigale).

Curieusement, du fait de sa position géopolitique, la France occupe une position charnière entre ces deux pôles imaginaires : tantôt nordique, tantôt méridionale, une disjonction que bien des pays méridionaux reproduiront dans leurs idiosyncrasies intrinsèques en se cherchant des Midis à culpabiliser et à dénigrer.

D'ailleurs, la désignation dépréciative de certains pays méridionaux comme PIGS lors de la crise financière de 2008 en dit long sur le regard arrogant ou paternaliste qu'un certain discours septentrional porte sur le sud, souvent considéré comme une excroissance liminale ou une réserve touristique indisciplinée(able). Mais aussi sur les préjugés que cette attitude révèle, alors que le continent européen en tant que zone géopolitique, constructus institutionnel (UE), ou espace littéraire devient de plus en plus interrogeable dans le cadre des études littéraires régionales (area studies).

En effet, l'empan historique récent - qui va de la chute du Mur de Berlin et des retrouvailles d'un continent avec lui-même jusqu'aujourd'hui - est construit sur des paradoxes producteurs de représentations. Celles-ci dessinent une (ré)invention des espaces périphériques européens à partir d'un centre et, pour ce qui est du

sud, à partir d'un nord, qui fait apparaître le Midi de l'Europe comme un continuum liminal diffus du Portugal à la Turquie, en passant par les Balkans, souvent référé au bassin méditerranéen. D'autant plus que cette aire continue d'être le théâtre de trafics, naufrages et séquelles de conflits régionaux récents, ou qui couvent sous les yeux de l'Europe et qui l'engage.

Or, la question de l'Europe méridional littéraire est indissociable de celle de l'Europe politique, économique et sociale ; c'est-à-dire des discours et des engagements divers que l'idée d'Europe inspire et suscite à partir d'elle-même ou sur elle. Elle l'est tout autant de l'Afrique, et tout particulièrement du Maghreb étant donné les circulations et flux historiques qui se sont de tout temps opérés entre les deux continents.

Tout d'abord, et en préambule de l'empan historique retenu, **Daniel-Henri Pageaux**, fin connaisseur de la littérature et de la culture portugaises des XIX^e et XX^e siècles, dresse un relevé exhaustif, minutieux et documenté de l'imagologie du Portugal dans les lettres françaises (1952-1978), et se penche plus particulièrement sur le regard souvent ambigu, pour ne pas dire complaisant, voire fasciné, que toute une intelligentsia française a porté sur le régime salazariste. Dans cette étude érudite, le critique confronte l'imaginaire à l'idéologie qui sous-tendait ces représentations françaises du Portugal, parfois rendues sous la forme d'une imagerie portugaise, proche de figurations stéréotypées, ou de clichés.

La perspective européenne sur le Portugal s'actualise de plus en plus, avant tout à travers la contribution critique de **Jorge Costa Lopes**, laquelle glose la réflexion essayistique du penseur et intellectuel portugais Eduardo Lourenço sur l'Europe, en revenant sur des images du Portugal en Europe, mais aussi de l'Europe au Portugal en cours depuis l'adhésion du Portugal aux institutions européennes en 1986 pour y lire un exercice clair-obscur fait de célébration et de désenchantement.

Mais, la fiction française contemporaine continue de se saisir des représentations du Portugal et des Portugais - ce qu'illustre **Dominique Faria**, soit en faisant allusion à l'épopée des Découvertes, soit en brossant des portraits de l'émigrant portugais, soit encore en s'intéressant au contexte sociopolitique et culturel du Portugal actuel. **Hélder Mendes Baião** creuse les apories de ces clichés qui ont la vie dure, et que la crise des *subprimes* à partir de 2008 vient exacerber en légitimant dans le discours médiatique et politique des représentations péjoratives à l'encontre des stéréotypes généreux dont on affublait le pays et ses ressortissants, alors que **Diana Nogueira** s'attarde, à partir du roman *Alentejo Blue (Café Paraíso*, pour la traduction française) sur une lecture postcoloniale et provincialisée du Portugal profond, mais en pleine mutation sous l'effet de la mondialisation.

Par ailleurs, cette livraison expose des vécus littéraires du Midi européen à partir de l'exil et du déplacement de découverte. **Lígia Bernardino** y revient en exhumant dans la fiction portugaise contemporaine (Gonçalo M. Tavares) en même temps un oubli et une mélancolie de la civilisation européenne ; une vision

pessimiste que **José Domingues de Almeida** prolonge par sa lecture critique de deux récits (*Un rêve d'Europe* de F. Göranson et *Le Cœur de l'Europe* d'E. Ruben), lesquels interrogent sans complaisance une Europe confrontée aux flux migratoires, au renforcement des frontières et à la montée des extrémismes de tous bords. De son côté, **Ana Maria Alves** caractérise le va-et-vient identitaire et linguistique vécu par des écrivains allophones issus du sud de l'Europe, dont Vassilis Alexakis, dans leur rapport au nord et à la France.

Lamia Mecheri, quant à elle, investit avec *Civilizations* de Laurent Binet, la perspective postcoloniale inversée en projetant l'idée d'une découverte permutée de l'Europe (par le Sud) et en imaginant un rendez-vous manqué des civilisations.

Ana Paula Coutinho se penche sur une auteure algérienne, Samira Negrouche, dont l'œuvre poétique prolonge, tout en les renouvelant, la circulation et le dialogue entre voix de la Méditerranée, ce qui nous amène à mettre en question, non seulement les notions de Nord et de Sud, mais aussi les cadres national et épistémologique de la « frontière » pour saisir l'univers poétique, et des arts contemporains en général.

Il ressort de cette réflexion plurielle que l'Europe demeure un sujet problématique et un objet inachevé dont la littérature et l'essai s'emparent pour en dénouer les contradictions et exposer les dévoiements. Dans cet exercice de lecture, le Portugal, référent central non exclusif, sert tantôt de point d'observation, tantôt de pourvoyeur de clichés dans un continent où la dichotomie imaginaire nord-sud s'est doublée d'une fracture surtout politique et économique. Ce que ces apports viennent subtilement rappeler, c'est que l'Europe ne peut être pensée d'une façon intrinsèquement homogène, et pas davantage isolée des autres continents. Plus qu'un espace géographique, l'Europe dont il est ici question est toute une civilisation et une construction humaniste toujours en cours.

Dans la section *Varia*, **Chantal Louchet** aborde la problématique de la place de la traduction dans l'accueil et l'intégration des migrants en France en s'interrogeant sur leurs profils et sur les stratégies de traduction linguistique mobilisées dans les enjeux des contacts entre les cultures.

Synergies Portugal n° 9 / 2021



La perspective
européenne
sur le Portugal





À droite toute ! Sur quelques images du Portugal dans les lettres françaises (1952-1978)

Daniel-Henri Pageaux

Université Sorbonne Nouvelle-Paris III, France
daniel-henri.pageaux@orange.fr

Reçu le 06-11-2021 / Évalué le 18-11-2021 / Accepté le 28-11-2021

Résumé

Plusieurs écrivains français, fortement marqués à droite, ont été séduits par le Portugal de Salazar. Quatre ont été retenus pour les années d'après-guerre : Pierre Benoit, Jacques Chardonne, Paul Morand et Michel Déon avec un corpus qui se compose essentiellement de deux romans et trois nouvelles. L'étude, dans ces œuvres de fiction, des « images » du Portugal, privilégie deux axes de lecture : d'une part, l'identification de processus d'exotisation du pays et du peuple, aboutissant à l'expression d'un temps arrêté ; d'autre part, la vérification de l'impact de l'idéologie, des choix politiques de ces écrivains, sur ces images et dans l'image flattée qui est donnée du « maître » du pays.

Mots-clés : droite française, imagologie, exotisme, idéologie

À direita! Sobre algumas imagens de Portugal nas letras francesas (1952-1978)

Resumo

Vários escritores franceses, fortemente marcados à direita, foram seduzidos pelo Portugal de Salazar. Quatro foram selecionados para os anos do pós-guerra: Pierre Benoit, Jacques Chardonne, Paul Morand e Michel Déon com um corpus que consiste essencialmente em dois romances e três contos. O estudo, nestas obras de ficção, das « imagens » de Portugal, privilegia dois eixos de leitura: por um lado, a identificação de processos de exotização do país e do povo, resultando na expressão de um tempo parado; por outro lado, a verificação do impacto da ideologia, das escolhas políticas desses escritores, sobre essas imagens e na imagem lisonjeada que se dá do « mestre » do país.

Palavras-chave : direita francesa, imagologia, exotismo, ideologia

To the right! On some images of Portugal in French letters (1952-1978)

Abstract

Several French writers, strongly marked on the right, were seduced by the Portugal of Salazar. Four were selected for the post-war years: Pierre Benoit, Jacques

Chardonne, Paul Morand and Michel Déon with a corpus that essentially consists of two novels and three short stories. The study, in these works of fiction, of the « images » of Portugal, favors two axes of reading: on the one hand, the identification of processes of exoticization of the country and the people, resulting in the expression of a stopped time; on the other hand, the verification of the impact of the ideology, of the political choices of these writers, on these images and in the flattered image which is given of the « master » of the country.

Keywords : French right, imagology, exoticism, ideology

Dans son livre très documenté, *Salazar em França*, l'historien João Medina (1977 : 148) qui sait être aussi, à l'occasion, essayiste et polémiste de talent, offre un bilan tout à la fois étonnant et accablant des Français qui ont tressé des louanges à celui qu'il appelle « *o mediocre tirano de Santa Comba* » et, dans une amicale dédicace qui remonte au 12 avril 1982, « *o tiranozinho lusitano* ». On découvre - ou l'on retrouve - parmi les thuriféraires du « *Doutor Salazar* » une troupe trop nombreuse issue des rangs de la droite et de l'extrême-droite ou plutôt des diverses extrême-droites, amies de la tradition et de l'ordre, venues du mouvement monarchiste, l'Action française, dont le maître à penser a été - rappelons-le - Charles Maurras, de l'Académie française, mais aussi, après 1945, des « vichyssois » ou « pétainistes », des catholiques « traditionalistes », des sympathisants fascistes...

L'enquête menée par João Medina commence en octobre 1933 quand le très entreprenant António Ferro est nommé à la tête du Secrétariat de la Propagande Nationale qui deviendra, dix ans plus tard, le Secrétariat national de l'information et, en 1969, un an avant la disparition du maître du Portugal, le Secrétariat d'état de l'information et du tourisme. La plus belle « conquête » ou « prise » d'António Ferro reste assurément Paul Valéry qui préfaça la traduction en français de son ouvrage *Salazar le Portugal et son chef* (Ferro, 1934). On comprend que la plume de l'illustre auteur du *Cimetière marin* soit qualifiée de « mercenaire » quand on apprend que chaque ligne était payée cent escudos (Medina, 1977 : 36-37).

On n'oubliera pas cependant d'autres noms, des hommes de lettres ou des « esprits » qu'on hésite à nommer des « intellectuels », compte tenu de leurs orientations idéologiques : les historiens Jacques Bainville et Pierre Gaxotte, l'essayiste Henri Massis, tous trois de l'Académie française et proches de l'Action française, le philosophe catholique Gustave Thibon, l'écrivain Maurice Martin du Gard (Maurice et non Roger...) pour ses *Lettres portugaises* (1934), le romancier Michel de Saint-Pierre, pour un livre sur Fátima, sans oublier la journaliste Christine Garnier et ses *Vacances avec Salazar* (1952).

Dans son ensemble, l'ouvrage de João Medina met l'accent sur des publications qui renvoient plutôt à l'engagement politique et au journalisme. C'est encore le

cas de Paul Sérant (*Salazar et son temps*, 1961) ou de Pierre Debray (*Le Portugal entre deux révolutions*, 1963). Je cite ces deux noms non seulement parce qu'ils renvoient à la dernière décennie du salazarisme (le « chef » meurt le 27 juillet 1970), mais aussi parce qu'ils sont contemporains d'un autre ouvrage, *Le Portugal que j'aime*, fruit - médiocre au demeurant - de la collaboration de trois écrivains qui, sauf erreur, n'ont pas retenu l'attention de l'historien portugais et qui, en revanche, nous intéressent tout particulièrement : Jacques Chardonne (il préface l'ouvrage cité), Paul Morand (auteur des « légendes ») et Michel Déon (1963) pour le texte lui-même. Ils vont constituer de fait l'essentiel de notre corpus : trois noms auxquels il convient d'ajouter celui du romancier Pierre Benoît qui est - on l'aura deviné - en parfait accord idéologique avec ceux-ci.

Ces trois noms se retrouvent, à des degrés divers, dans un ouvrage récent (Dufay, 2006) qui a le mérite d'offrir des informations sur ces auteurs et sur une période qui coïncide en France avec l'après-guerre, période plutôt difficile et délicate pour les écrivains qui viennent d'être cités, avec également la rencontre de deux « générations », c'est l'axe même du livre, représentées par, d'un côté, Jacques Chardonne (1884-1968) et, de l'autre, Roger Nimier (1925-1962), avec enfin l'apparition d'une sorte de mouvement littéraire, les Hussards¹, auquel sont associés d'autres noms : Roger Nimier avant tout, mais aussi Antoine Blondin, Jacques Laurent (ou Cecil Saint Laurent...) et, en outsider, Michel Déon, déjà cité.

Rappelons, le plus sobrement possible, qu'à l'automne 1944 le CNE (Comité National des Écrivains), au sein duquel le poète et écrivain communiste Aragon a eu une place prépondérante, a mis à l'index une cinquantaine d'écrivains pour faits de collaboration avec l'occupant nazi, entre lesquels on citera, pas seulement dans l'optique du présent article, Paul Morand, Pierre Benoit, Jacques Chardonne, mais aussi Louis-Ferdinand Céline, Marcel Jouhandeau, Jean Giono, Drieu la Rochelle qui se suicide quand il apprend qu'un mandat d'arrêt est lancé contre lui.

De l'essai de François Dufay, je retiens tout particulièrement, de façon assurément très partielle et personnelle, un très bref passage où le Portugal est évoqué, dans une espèce de géopolitique sentimentale, parce qu'il « fait l'unanimité » (Dufay, 2006 : 195) entre les « grognards » (entendez la génération de Chardonne et Morand) et les jeunes « hussards » : il s'agit de présenter l'album déjà cité dans lequel - il faut bien le reconnaître - les grognards s'arrogent la part du lion, laissant au jeunot Michel Déon (ancien secrétaire de Charles Maurras, soit dit en passant) le soin de confectionner le texte proprement dit.

Je me propose, à la suite d'autres contributions (Pageaux, 1983, 1984b), de revenir sur cette « unanimité » qui ne tient pas compte de Pierre Benoit, lequel

mérite une place de choix, la première, si l'on s'en tient à l'ordre chronologique, pour procéder à un examen plus systématique de la place du Portugal dans les écrits de quatre écrivains - des romans, mais surtout des nouvelles. En effet, les approches historiques et politiques de João Medina et de François Dufay ont laissé de côté la lecture de textes de fiction dans lesquels des « images » du Portugal occupent une place non négligeable dans l'imaginaire des écrivains cités.

Aussi nous a-t-il semblé de quelque intérêt de confronter cet imaginaire à l'idéologie qui sous-tendait ces images françaises du Portugal², parfois sous la forme d'une imagerie portugaise, proche de figurations stéréotypées, ou de clichés, surtout si on les replace dans la longue durée qui régit ce type de représentations³. On comprendra toutefois qu'il nous a paru nécessaire de donner les informations pour mieux connaître ces écrivains dans leur carrière et leur trajectoire - politique, en particulier. Puis, après une lecture rapide d'œuvres de nature et de tonalités très différentes, un dernier temps nous permettra de dégager quelques lignes de synthèse sur ces « images » du Portugal et de vérifier, au-delà de la diversité des sujets abordés, l'impact sur celles-ci de choix idéologiques marqués.

S'il faut présenter Pierre Benoit (1886-1962) au lecteur moderne ou actuel, on doit, encore et toujours, recourir à une formule quasi publicitaire : il est l'homme des « quarante romans en quarante ans » (Benoit, Guimard, 1958). Ajoutons, sans aucune exagération : sinon quarante succès, du moins quarante années de succès. Au-delà des modes et des vicissitudes, politiques par exemple, Pierre Benoit a réussi à fidéliser un public à partir d'un indéniable savoir-faire, un ensemble de recettes efficaces. Concédons que la Seconde Guerre mondiale a constitué quand même une césure, une sorte de perte de vitesse et d'audience. Mais il a conservé et gagné d'ardents défenseurs d'un genre romanesque alliant amour, aventures, exotisme et une idéologie bourgeoise bon teint⁴. La fabrication en série, revendiquée par le romancier, s'affirme dès le début dans le procédé de nomination des héroïnes qui ont toutes un prénom commençant par « A », une sorte de jeu avec le lecteur. Détail significatif : en 1953, le « Livre de Poche » choisit, pour son premier numéro, *Koenigsmark*, premier roman de P. Benoit sorti en 1919.

Le roman selon Benoit est un dosage efficace d'érudition, de documentation (le travail sur fiches est revendiqué par cet agrégatif en histoire, au reste malheureux, puis bibliothécaire au Ministère de l'Instruction publique), de mémoire également

(les 40.000 vers qu'il savait, paraît-il, par cœur...) et d'aventures sentimentalo-politiques, la « petite » Histoire en marge de la « grande », dans lesquelles le héros est souvent un être « comme les autres », un double du lecteur. Il sait parfaitement maintenir un certain suspense, il domine parfaitement, d'un chapitre à l'autre, l'art de la « coupe ». Il pratique systématiquement la technique de l'*ex-abrupto* ou « *in medias res* » d'où les nécessaires précisions et explications données après coup. Il abuse de l'appel au lecteur, du style exclamatif. Il n'hésite pas enfin à enfiler des lieux communs moraux, invoquant le bon sens dont son public est évidemment doté. Quant à la magie du verbe, il manie l'adjectif (antéposé de préférence) avec une rare générosité, surtout quand il est rare : on dira « céruleen » et non pas « bleu » ; on fera observer que tout ce qui est beau est forcément riche et rare.

Fils d'officier de la « Coloniale », Benoit s'est taillé très tôt un énorme succès (en librairie comme à l'écran, 17 romans adaptés dont 3 plusieurs fois, soit un total de 24 films) avec *L'Atlantide* (1919)⁵, roman de la « rencontre » en plein désert d'un officier français avec l'envoûtante Antinée. Il est élu dès 1931 à l'Académie française - autre record. Dans le questionnaire dit de Proust, il affirme que l'homme politique qu'il admire le plus est... Salazar « un être exceptionnel [...] dans lequel se retrouvent « l'honneur, le patriotisme et l'intelligence même. » On verra ce qu'il en est dans le seul roman qui nous intéresse, *Le Prêtre Jean* (1952).

Il est vrai qu'il a été inquiété à la Libération : emprisonné six mois. Il en gardera un profond ressentiment (on lira, au besoin, son roman *Fabrice* de 1956) pour une certaine société parisienne et pour les « gendeletrés » en général. Il n'hésitera pas à démissionner quand le Général de Gaulle, usant de son statut de « Protecteur de l'Académie », s'opposera à l'élection de Paul Morand à cette même Académie. Mais on ne démissionne pas, paraît-il, quand on a été élu « immortel », et Paul Morand sera finalement admis en 1968, après la mort de Pierre Benoit. Mais, dans les années 50, celui-ci est justement présenté par François Dufay (2006 : 119) en ces termes : « Pierre Benoit qui garde en travers de la gorge un séjour à Fresnes à la Libération, veut faire de l'élection de son ami Morand une revanche personnelle, à une époque où une élection académique est encore un événement d'importance nationale. »

Jacques Chardonne a également été inquiété : six semaines de détention sans jugement à Cognac, proche de sa ville natale de Barbezieux, les admirateurs de Chardonne portent aux nues *Le bonheur de Barbezieux* (1938), largement composé de souvenirs d'enfance. Il échappe à l'indignité nationale et bénéficie d'un non-lieu en juin 1946. L'année suivante, il regagne son domaine fleuri de « La Frette » qui domine la vallée de la Seine. Il n'empêche : dès 1950, en pleine « guerre froide », François Dufay le montre, préparant un étonnant plan de « fuite » en

cas de « déferlement des chars de l'Armée rouge⁶ ». Au mois de mars 1951, il s'envole vers Madère avec sa femme Camille, pour quatre semaines de villégiature. Mais François Dufay (2006 : 25-26) précise : « en fait un repérage dans le cadre de ses projets d'émigration. » Deux ans plus tard, il publie *Vivre à Madère*, salué par ses fidèles comme le retour du maître au roman. On verra ce qu'il faut penser et de ce « retour » et du fruit de ce retour. En 1978 - *terminus ad quem* du corpus - Michel Déon, dans un livre où alternent portraits et souvenirs de voyages, *Mes arches de Noé* (éd. La Table ronde), ne tarit pas d'éloges sur ce roman. Mais plus tard, dans *Parlons-en...* « conversation » avec sa fille Alice, il reconnaît que l'œuvre romanesque du maître s'arrête à *Claire* et *Eva*, soit 1930 et 1931, et que « ce romanesque est progressivement réduit au minimum, sans être tout à fait exclu, comme dans l'admirable *Vivre à Madère* » où il reste, à ses yeux, « l'essentiel » qui réside « dans l'économie des mots, une réflexion sur les morales de la vie. » (Déon, 1993 : 140).

Chardonne est volontiers présenté comme le « romancier du couple » : son roman *L'épithalame* (1921), texte prototype, en quelque sorte, lui aurait valu le Prix Goncourt s'il n'avait été édité par sa propre maison d'édition, Stock, qu'il venait de racheter. Il y aurait quelques pages à écrire sur Chardonne, ou plutôt Jacques Boutelleau, et l'argent. L'histoire commence brillamment : sa mère est issue de la famille Haviland, célèbre dans le monde de la porcelaine (de Limoges). Puis ce sera la faillite, le voyage en Malaisie avec l'ami Henri Fauconnier, la guerre de 14, mais il est vite réformé en raison d'une tuberculose qui le conduira aux bords du lac Léman, près de Vevey (là où, plus tard, Morand vivra ses années d'exil), précisément à Chardonne d'où il tirera son pseudonyme.

De fait, l'œuvre romanesque est de dimensions modestes, surtout si on la compare à celles de Benoit et de « l'ami » Morand. Les deux hommes ont échangé une copieuse correspondance : les lettres de Chardonne font l'admiration de Morand (2001), au fil de son *Journal inutile*⁷. Derrière cette estime épistolaire, se cachent d'autres réalités que F. Dufay met clairement en lumière, à savoir une secrète jalousie du premier à l'égard du second ; à quoi l'on ajoutera une différence de tempérament et, pour tout dire, de style.

François Dufay (2006 : 15) voit juste lorsqu'il définit l'état d'esprit de Morand, après la Libération, par ces mots : « une hantise de l'enfermement ». La formule, en tout cas, on le verra, est une parfaite introduction à la nouvelle de notre corpus : *Le prisonnier de Cintra* (1958). On peut penser aussi *a contrario* au nageur intrépide arpentant les plages du monde, à commencer par celles du Portugal (Morand, 2019)⁸. Sans doute faut-il distinguer entre l'écrivain qui se veut constamment intelligent, séduisant, par son art de la formule, du trait qui fait mouche, et de l'homme qui a la réputation de savoir tout et d'avoir tout vu. Morand a fait beaucoup, avec

un indéniable talent jusqu'au soir de sa vie, avec *Venises* (1971), pour maintenir sa légende, celle de l'esprit cosmopolite, de l'amateur de voitures de sport, de « l'homme pressé »⁹, quelque peu provocateur, dès ses débuts littéraires, avec son recueil de poèmes, *Lampes à arc* (1918). Il est alors attaché d'ambassade à Londres et publiera bientôt son premier recueil de nouvelles, *Tendres stocks* (1921), préfacé par Marcel Proust.

Quelques années plus tard, un autre recueil, *L'Europe galante* (1925) fait scandale avec « Lorenzaccio ou le retour du proscrit », qui se passe au Portugal. Le « proscrit » c'est Tarquino Gonçalves qui revient au Portugal à la faveur du nouveau régime présidé par son ancien ami de collège. Les initiales T. G. orientent la lecture vers Manuel Teixeira Gomes, homme politique et président de la République portugaise, avec « son éternelle orchidée à la boutonnière » (Guibert, 1980)¹⁰. Dans la nouvelle, le « proscrit » déplaît aux hommes du nouveau régime qui le font surveiller. Un matelot est envoyé dans sa *quinta* pour l'assassiner. Mais Tarquino est sur ses gardes et il infligera à son assassin malheureux une humiliation qui peut être identifiée - les interprétations divergent - comme un acte de sodomie ou de fellation. Morand s'est défendu plus tard, invoquant « l'érotisme » comme « une des formes modernes de la révolution », l'exemple de Sade, et résumant son propos en une formule : « le sperme appelle le sang (Morand, 1978)¹¹. » Notons simplement que le dénouement fait passer au second plan les allusions politiques et le tableau peu flatté de ce qu'est, aux yeux de Morand, le Portugal, juste avant la mise en place du régime de Salazar. Si la nouvelle, de par sa date, n'a pas été retenue dans notre corpus, on aura l'occasion de découvrir un autre original, beaucoup moins sulfureux avec *Le Prisonnier de Cintra* (1958).

Morand, très anglophile, refusera de rester à Londres auprès du Général de Gaulle. Il prétextera plus tard que le général était entouré de « communistes et de Juifs » (Morand, 2001 : I, 31). La haine qu'il professe envers le général est un des traits les plus constants de son caractère, mais surtout de son idéologie. Morand rejoindra Vichy. Dans ce choix, on peut donner non comme circonstance atténuante, mais comme explication - une parmi d'autres - ce que F. Dufay (2006 : 128) appelle « l'hitlérisme impénitent » de sa femme, la Princesse Soutzo, d'origine roumaine avec des attaches familiales à Trieste. Morand sera ambassadeur de France à Bucarest en 1943, puis à Berne l'année suivante. Révoqué sans pension, il se réfugie à Montreux, puis Vevey et, à l'occasion, règlera ses comptes¹². En 1951, par exemple, il publie *Le flagellant de Séville* (Morand adore l'Espagne) qui est un prétexte, assurément habile, de plaider la cause des « collaborateurs » quand ils sont appelés « *afrancesados* » en choisissant en 1808 le régime de José Bonaparte.

Michel Déon - le benjamin du « groupe » - est lui aussi un amoureux de l'Espagne où il séjournera après avoir « pris du champ », comme le dit joliment F. Dufay

(2006 : 137). De son vrai nom, Edouard Michel, sympathisant, dès sa jeunesse au lycée Janson de Sailly, du mouvement monarchiste l'Action française, il est, au début de la guerre, dans les troupes du général de Lattre de Tassigny. Démobilisé en 1942, il devient secrétaire de rédaction à l'Action française repliée à Lyon, puis secrétaire de Charles Maurras. Il se met à voyager autour de la Méditerranée et au Portugal. Il aura l'occasion d'y accueillir en 1959 Chardonne. Il sera quand même un peu déçu, plus tard, lorsqu'il découvrira que Chardonne utilise deux types de papier pour ses chefs-d'œuvre épistolaires : papier blanc pour les mensonges et papier quadrillé pour les lettres sincères. Il se rendra compte que tant Chardonne que Morand ne sont pas très sincères dans les compliments qu'ils adressent au jeune romancier (Dufay, 78-80, 99, 105).

On a les premiers échos de son expérience lusitaine dans deux textes sur Nazaré et Sintra dans *Tout l'amour du monde* (1960). Puis, en 1967, *Un parfum de jasmin* recueille deux courtes nouvelles, « La page arrachée », située à Obidos, et « Dona Maria » qui nous ramène à Sintra. Nous avons souhaité inclure - on l'a déjà signalé - *Mes Arches de Noé* (1978) qui ressemble à un adieu au Portugal. En effet, au début des années 70, il entame une sorte de seconde carrière. L'Algérie française et l'opposition à de Gaulle sont oubliées ; d'autres espaces le sollicitent, en particulier l'Irlande. Les romans qu'il publie connaissent un certain succès et qui feront l'objet d'adaptations au cinéma et à la télévision. Citons, pour mémoire *Les poneys sauvages* (Prix Interallié 1970), *Un taxi mauve* (Grand Prix du Roman de l'Académie française, 1973) ou encore *Un déjeuner au soleil* (1981), alors qu'il a déjà été élu à l'Académie française en 1978.

On aura compris sans doute l'intérêt de ce premier temps d'étude. Intérêt triple : d'abord présenter les responsables de ces « images » du Portugal dont nous allons entreprendre l'examen : il s'agit d'écrivains qui sont peut-être tombés dans quelque oubli pour de jeunes lecteurs, mais ils ont occupé une place non négligeable dans le champ littéraire français de la première moitié du XX^e siècle et l'on peut aisément comprendre - autre objectif recherché - comment leurs options politiques les ont rendus des témoins enthousiastes du Portugal de Salazar. Enfin, dans le même temps, un corpus de textes s'est dessiné, de dimensions modestes : deux romans, fort dissemblables, ceux de Pierre Benoit et de Jacques Chardonne : *Le Prêtre Jean* (1952) et *Vivre à Madère* (1953) et trois nouvelles ; *Le Prisonnier de Cintra* (1958) de Paul Morand et, dans *Un parfum de jasmin* (1967) de Michel Déon, *La page arrachée* et *Dona Maria* auxquelles s'ajoutent, du même auteur, quelques pages descriptives dans *Tout l'amour du monde* (1960) sur Nazaré et Sintra¹³.

Le Prêtre Jean est l'histoire totalement inventée d'une restauration monarchique manquée au Portugal, alors que la guerre de 1914-1918 vient juste de se terminer et que le Portugal connaît, depuis le mois d'avril 1918, un curieux régime qui n'a de « républicain » que le nom, avec à sa tête un président qui sera appelé, dans le roman, « le Dictateur » ou le « Maître », Sidónio Pais, orthographié Paes qui, lui, a bel et bien existé. C'est sur son assassinat le 14 décembre 1918, à la gare du Rocío (détail vrai), que se clôt le roman. On aura reconnu une variante de la « petite » histoire apocryphe en marge de la « grande » qui est un des principes de l'invention romanesque chez Pierre Benoit. Celle-ci se complique - c'est la raison d'être de ce romanesque bien particulier - avec le choix fait du héros dans une aventure historico-politique : ce sera une héroïne, la Femme, avec son prénom qui commence par un « A », Alverde ou plutôt « dona Philippe-Urraca-Alverde d'Aviz, arrière-petite-fille et dernière descendante légitime de don Sébastien » (86). Mais ceci ne sera déclaré qu'à la fin du chapitre IV, après un jeu sur l'ambiguïté sexuelle du personnage, présenté comme un « jeune homme » - autre recours thématique que Pierre Benoit pratique à l'occasion¹⁴. Le jeu est ici facilité par l'emploi de « Votre Altesse » ou de « Elle » de la part d'un serviteur fidèle, Guilherme de Penafiel, lui aussi descendant d'un illustre compagnon du roi Sébastien, et aussi par la ressemblance de la jeune femme avec le portrait du roi Sébastien au Musée national (14), réduite, il est vrai, à une opulente chevelure (« couleur de feu », « fauve chevelure », « fauve pelage léonin »^{123, 157, 166, 183, 187}). On notera que l'idée d'une restauration monarchique, assurée par une femme, ne rencontre aucune objection de la part de Sidónio Pais qui devient, dans le roman, un Régent virtuel : seul son assassinat empêchera la poursuite d'un tel projet.

Pierre Benoit doit d'abord résoudre un double problème : la survie du roi Sébastien lors de la bataille d'Alqacer-Kébir (*sic*) et l'annulation du vœu de chasteté prononcé par le monarque. L'imagination romanesque va œuvrer, sur fond d'une autre croyance populaire, le retour providentiel, un jour, de « l'*encoberto* », mot utilisé dans le roman sans grande explication, c'est-à-dire du roi Sébastien. Celui-ci n'est donc pas mort à la bataille d'Alqacer Kébir. Sauvé et soigné par un médecin juif (196), il ne peut trouver aide et secours qu'en Ethiopie, ou plutôt au royaume de Prêtre Jean (198)¹⁵, soit la traversée, dans toute sa largeur, de l'Afrique¹⁶. Quant à l'affranchissement du vœu de célibat, elle sera l'œuvre du « dernier représentant de la Compagnie de Jésus auprès de la cour d'Ethiopie » (232).

Pour mener à bien cette intrigue, deux principes de la poétique romanesque selon Benoit entrent en jeu : la composition, autant dire le plan adopté et la documentation pour épauler l'alternative historique inventée, nourrir l'imagination

ou la rêverie sur l'archive du romancier et réactiver au passage de vieilles légendes et traditions culturelles. Le titre du roman renvoie à une légende relativement connue qui cautionne l'adoption par l'Éthiopie de la foi chrétienne, et une citation en épigraphe de Camoens actualise cette croyance : « Et l'Éthiopie qui garde encore la loi du Christ »¹⁷. C'est à partir de données d'ordre à la fois religieux et historique que se construit une histoire plus rocambolesque que romanesque.

Pour ce faire, l'espace romanesque est dédoublé et, à côté d'un espace portugais qui coïncide avec une sorte de récit-cadre (d'une part, des chap. I à VI et, d'autre part, des chap. XIII à XV), P. Benoit va longuement et complaisamment dérouler une fresque éthiopienne (chap. VII à XII), base essentielle de son exotisme, autre ressort auquel le romancier a recours pour intéresser son public, depuis le désert rare et « chic » de *L'Atlantide*¹⁸. De fait, cet espace éthiopien est aussi le temps d'une anamnèse ou, d'un point de vue narratif, d'une immense analepse, présentée comme un long discours de Guilherme à Alverde, alors que cette dernière est censée être informée sinon dans le détail, du moins dans les grandes lignes de sa vie, mais non de son destin¹⁹. L'Éthiopie est ici la figuration spatiale et culturelle du « destin » de l'héroïne qui lui est révélé au cœur même du roman²⁰. Dans ces conditions, les deux « moments » portugais qui encadrent l'intermède éthiopien coïncident avec un temps des plus réduits (quelques jours avant le 14 décembre 1918, l'assassinat de Sidónio Pais) et sont ainsi associés à un climat de crise, plus dramatique que tragique, mais qui obéissent, du point de vue de la poétique romanesque, à un modèle vaguement issu de la tragédie à la française, autre ressort volontiers sollicité par le romancier.

C'est à partir du mot « Lalibela », trouvé dans le récit d'un voyageur, d'ailleurs cité²¹, qu'entrent en scène l'espace et les motifs éthiopiens. Dans le même temps, est annoncé, de façon presque scolaire, l'essentiel du plan que le romancier va adopter : « Il ne reste plus à présent qu'à établir la liste des événements qui devaient contribuer, de part et d'autre, à les [Alverde et Guilherme] réunir ; puis, une fois que cette conjonction aurait eu lieu, à les séparer ». Au lecteur de se laisser guider au long de cette « liste ».

Ce même lecteur sera beaucoup moins sollicité avec *Vivre à Madère* de Jacques Chardonne. Il est difficile de partager l'enthousiasme de Michel Déon quand il résume (longuement) le roman, au début de ses *Arches de Noé*, assortissant sa paraphrase de jugements admiratifs sur l'écriture. On ne sera pas surpris, quand on se souvient des motifs qui ont conduit Chardonne à Madère, du choix d'un récit à la première personne. Cette « personne », omniprésente, encombre ou écrase une mince histoire, bien peu romanesque. Le narrateur est censé retrouver dans l'île un ancien ami, Charles Vergniol qui a travaillé dans le monde de l'édition (comme

l'auteur rachetant les éd. Stock...) qui a épousé la nièce de ce narrateur, Angèle, « pas jolie » (14). Mais Vergniol s'est suicidé de façon inexplicable, même s'il a eu une sorte de liaison avec une certaine Mary Harrow. Elle a été, un temps, l'amie du narrateur ; elle a des prétentions littéraires, elle est « un peu toquée » (30), ce qui explique le ton plutôt protecteur du narrateur quand il fait ses observations et prodigue ses conseils (on peut songer, non sans précautions, à Chardonne qui s'improvise mentor de Roger Nimier). Seul, le narrateur peut comprendre Vergniol, son suicide, en le comparant à celui de... Drieu la Rochelle (71) et en inventant une catégorie psychologique (comme s'il se mesurait aussi à Benjamin Constant, présent dans le texte) : les « intellectuels du cœur » (71). Puis le narrateur quitte l'île, séjourne à Lisbonne (et Sintra), rencontre un certain Vinocq, personnage quelque peu mystérieux, plutôt antipathique au début, « un peu policier, un peu diabolique » (83), qui lui fera toutefois gagner beaucoup d'argent et qui confirmera finalement la mort de Vergniol.

Il faut admettre que le « cas » Vergniol illustre la question que pose le titre : peut-on « vivre à Madère » et comment ? Là encore, la situation personnelle de Chardonne (Jacques) éclaire d'un jour plutôt cru ou prosaïque les réflexions du narrateur, en dépit des beautés stylistiques qu'on peut (doit ?) y trouver. De fait, Madère et le Portugal s'éloignent, s'évanouissent dès la fin de ce qui est une première partie (97). Les autres parties ou chapitres (II à V), composées sur la base d'une suite de textes ou de fragments de textes, se situent en France où le narrateur, à l'occasion, croise des amis écrivains, notamment de droite, Jean-Louis Vaudoyer, Marc Bernard (119, 121). et, sous l'appellation de Buc-Chalo, les fidèles reconnaissent « La Frette », le domaine fleuri où l'écrivain Chardonne coule des jours relativement paisibles, même si l'entretien du jardin « coûte beaucoup trop cher » (203). De plus, quand l'homme (narrateur, écrivain) se déplace de Buc-Chalo à Paris, il doit reconnaître : « je traverse la région atroce des usines, les villes informes de la pauvreté. » (126).

Si l'île n'est plus, à la fin du « roman », qu'une photo sur un mur, « ce n'est plus rien » (211), quelques senteurs, ou le sujet d'une histoire qui va susciter des considérations sur « la création littéraire » (231), Madère réapparaît, curieusement, dans des textes publiés après 1953 où se mêlent quelques images ou vues du Portugal (par exemple, celui que Chardonne visite en compagnie de Déon). Les lignes rapides qu'inspire Madère renvoient assez régulièrement à l'image du couple Charles-Angèle qui avait choisi Madère pour y « vivre » : ce sont de courtes scènes, des sketches, avec allusions à un « couple » (puisque Chardonne reste le « romancier du couple ») dans *Matinales*²², dans *L'amour c'est beaucoup plus que l'amour*²³ enfin dans *Femmes*²⁴. Mais le lecteur ne peut que s'enchanter d'une prose qui, comme

le remarque Edmond Jaloux, de l'Académie française, dans une introduction bien antérieure à 1961 (notons-le au passage !), « limpide et comme argentée, d'une cadence si subtile, et que traverse une fine lumière spirituelle²⁵».

Après ces pages sur Madère à la saveur quelque peu madérisée²⁶, la lecture du *Prisonnier de Cintra* procure une sorte de bouffée d'air salubre et roborative. La nouvelle de Morand est d'une originalité provocante, tout en restant, cette fois, par rapport à *Lorenzaccio ou le retour du proscrit*, dans une stricte décence. En six brefs mouvements, le lecteur passe de la vie monotone et claustrée d'une famille aristocratique richissime, les Abreu de Fontarcada, dans un somptueux palais à Sintra, vaguement décadent, « en dehors des courants du monde » (9), à l'aventure du jeune Manuel, vivant reclus entre sa grand-mère et son père. Nostalgique de la grandeur du Portugal des découvertes et, plus encore, désireux d'épouser son siècle, il décide, à l'issue d'une virée nocturne - une « nuit » de Sintra à ajouter à celles d'*Ouvert la nuit* (1921 et 1957) - de tout quitter et d'être le premier cosmonaute portugais. Il confie sa décision dans une lettre laissée à ses parents, la justifiant par un vers de *l'Enéide* qu'il reprend à son compte : « *Macte nova virtute, puer, sic itur ad astra* » : « Aie un courage neuf, enfant, c'est ainsi que l'on monte aux astres. » (42).

Si je reprends la notice et les notes de l'édition procurée par Michel Collomb²⁷, je ne crois pas que la très relative actualité dont a pu bénéficier le Portugal, à l'occasion d'élections mouvementées, ait pu contribuer au choix d'une histoire portugaise. De même, le lancement du premier satellite russe (4 octobre 1957), même s'il s'agit d'un événement qui peut déclencher et nourrir l'imagination. Morand qui est au Portugal dès mars 1957, écrit, depuis Lisbonne, un hommage à Valéry Larbaud pour la *NRF* (1-IX-1957, p. 140-144). Ce texte suit d'assez près la fameuse « Lettre de Lisbonne » de Larbaud. La « Suite » que Morand compose peut à bon droit apparaître comme un avant-texte au *Prisonnier de Cintra*, dans la mesure où se lisent des allusions à l'argument et au thème essentiel de la nouvelle, selon le principe simple de l'intertextualité : un texte peut en cacher un autre²⁸.

La nouvelle de Morand, à son tour, par certains détails, renvoie à Larbaud. Et d'abord ce surprenant incipit : « Un fils et sa mère, dans un antique palais portugais, embarrassé de bibelots, de collections [...] » (9). Lorsqu'on voit que le principe de vie de cet étrange couple est celui de la domination de la mère sur le palais et sur son fils, on peut lire, transposé dans un contexte portugais, ce que fut le drame vécu par Larbaud : la dépendance à l'égard de la mère possessive, dévorante. Morand, dans sa « Suite », évoque « les redoutables Reines de l'ordre (sa mère et sa tante) ». Dans la nouvelle, Dona Sidonia (clin d'œil à Sidónio ?) est présentée comme autoritaire, castratrice : « Une soumission sans consentement

profond à sa mère [...] lui avait, à cinquante-six ans, châtré l'âme » (18). On notera le « sans consentement » qui est l'expression même de la marge de manœuvres toujours précaire de Larbaud fils par rapport à la mère. On peut se souvenir du subterfuge imaginé par Larbaud pour aller au Portugal, avec l'aide de deux amis qui s'appellent Morand et Saint-John Perse.

Eduardo, le père, présenté comme l'homme enrhumé, « ermite », chauve, au corps « adipeux » (20), est un double de Larbaud, tel que Morand l'évoque dans la « Suite », à la différence près que « l'embonpoint » et la « calvitie » ne l'empêchent pas de conserver « une majesté naturelle » (hommage oblige...). Eduardo est une figuration du Larbaud claustré, frappé pour de longues années par une terrible maladie. Mais Eduardo, comme Larbaud, a eu une double vie : anglophile (9) dans sa jeunesse, brillante, cosmopolite, quelque peu dandy. Sa vie semble s'être arrêtée à trente-cinq ans. C'est entre une femme « soupçonneuse, autoritaire et un peu toquée » (21) et un père reclus et comme absent que le jeune Manuel aspire à une autre vie.

Il a « envie de bouger » (21), il veut briser une « captivité » (23) qui lui devient insupportable. Mais il paraît incapable d'être à la hauteur des aspirations qui le traversent : « L'adolescent sentait obscurément que son destin serait singulier, mais il n'arrivait pas à le reconnaître et à l'empoigner ». Il veut « dévorer la planète comme (s)es ancêtres » (31). Il y a du Morand jeune dans le jeune Manuel, celui que le vieux Morand présentera, plus tard, dans les premières pages de *Venises* : envie de dominer le monde, de changer de mode de vie. Mais Manuel partage avec le Morand de 1957 un goût pour l'équitation : tous deux fréquentent le manège d'Estoril (41) dont il est question dans *Bains de mer, bains de rêve* : « Après une reprise à l'École d'équitation d'Estoril et quelques voltes dans le sable de la carrière, il est délectable de se jeter en sueur dans la mer. » (Aubertin, 2019 : 439).

Cintra est le lieu de l'enfermement, du huis clos qui tente parfois Morand : je pense bien sûr à *Hécate et ses chiens*. C'est une prison végétale, « le mois végétal de Cintra » (17), avec ses « fougères géantes » (19), où les arbres ressemblent « aux lances de fer d'une grille » (22), « un désordre visqueux » (35). La sortie nocturne du jeune homme, prélude à sa prise de décision, est l'occasion pour le narrateur d'évoquer non seulement une liberté retrouvée, mais aussi le paysage que Manuel découvre dans sa fugue, lorsqu'il décide de revoir la mer « du haut de la route d'Estoril » ou lorsqu'il escalade la montagne pour aller jusqu'au monastère des Capuchos. La description est déjà dans la « Suite », lorsque Morand se présente, piéton dans Lisbonne, sur la « plus belle place d'Europe » : « Tout est vert et blanc : l'eau céladon, ponctuée par la gouache des mouettes, le crépi vert amande des blancs palais administratifs, et sur son socle blanc, le bronze vert émeraude de

la statue équestre de Joseph Ier.²⁹ » Le Portugal, à l'évidence, inspire Morand-le rapide qui fait montre de ses dons de coloriste, de son art qui transforme quelques lignes en tableau³⁰.

Le Prisonnier de Cintra est, du point de vue de l'invention romanesque ou, plus justement, poétique, la découverte soudaine, impérieuse, du ciel comme principe de fuite et possibilité d'héroïsme. Manuel va découvrir le ciel comme Henri le Navigateur a trouvé à Sagres « la clé de l'évasion » (25) où d'ailleurs Morand prendra un bain délicieux ! Le ciel de Manuel est l'espace moderne, au même titre que l'océan des premiers navigateurs. De fait, la structure ou la composition de la nouvelle repose sur le traitement de trois ciels que la poésie fait entrer en concurrence. Il y a d'abord le ciel vers lequel se tourne constamment la bigote Dona Sidonia : « Contemple ce ciel, mon fils, qui chante la gloire de Dieu » (10). Opposé à ce ciel religieux, surgit un ciel technique, le ciel des communications, des ondes radio que capte inlassablement le père, Eduardo, en tournant les boutons d'ébonite de son poste radio. L'appareil permet à cet aristocrate décadent d'être relié au monde entier et d'affirmer, à sa manière, une très précaire autonomie. Dona Sidonia est scandalisée par la manie radiophonique de son fils : « Ton ciel est devenu infréquentable » (14). Un troisième ciel, celui que va gagner le jeune Manuel, est celui de la modernité, de la jeunesse, le triomphe de la vie sur la sclérose et le conformisme.

Le père évolue avec délices dans ce ciel de l'information. Il sait « capter des ondes courtes égarées, des messages en mer, ou des postes clandestins en morse » (11). Ce reclus qui est en communication avec le monde entier apparaît comme une métamorphose inattendue de Philippe II dans le poème « Peinture sur soie » de *Lampes à arc* où il surgit sous les traits du « Roi Standard », enfermé dans son Escorial, celui qui « tend d'innombrables fils » comme des tentacules. Or Philippe II est présent dans la nouvelle ou plutôt dans l'esprit de Manuel qui le voit dans son Escorial, « le plus riche des monastères » (37). L'image de l'enfermement qui ouvre sur le monde de l'information réapparaît de façon curieuse à la fin de *Venises*, lors de l'évocation de la Villa Perséphone à Trieste, ville où le vieux Morand a décidé d'être enterré, auprès de sa femme. Il retrouve les cousines de sa femme, celles qu'il appelle « mes recluses », dans leur « salle à manger immense ». Mais elles sont, elles aussi, en communication originale avec le vaste monde : « Mes cousines rattachant chaque considération de politique générale aux nouvelles d'un membre de la famille dispersée ; entre le Canada et Bombay de ce qu'en ont laissé, après la tourmente, les dictatures de droite ou de gauche ». Dans le même texte, testament de Morand, Larbaud réapparaît, en compagnie de Proust : les deux amis, malades, répètent : « J'aurais voulu vivre comme Morand » (1971 : 89). Du moins

Morand imagine-t-il ces propos ! *Le Prisonnier de Cintra* n'est donc pas un texte de circonstance, comme l'est l'hommage à Larbaud : de passage à Lisbonne, Morand sait le mettre en relation, en contact poétique, et aussi vital, avec les lignes de force de son univers et de son imaginaire.

Après cette nouvelle de Morand, il est cruel, pour Michel Déon, d'enchaîner et de terminer (pour respecter la chronologie) par ses deux bréviesses nouvelles, recueillies dans *Un parfum de jasmin* : « La Page arrachée » (51-62) et « Dona Maria » (149-166). Dans la première, un jeune couple de touristes français est finalement contraint de s'arrêter à la *pousada* de Obidos, « le nom dangereux d'Obidos » (52). Pourquoi ? C'est que Pierre, pas encore marié à Anne, y est allé, il y a dix ans, avec une femme « maintenant perdue, éloignée, disparue à jamais ». Si « personne ne se souvenait ou en tout cas ne paraissait se souvenir de lui », Pierre recherche, dans le livre d'or, à l'année 54, les « deux noms enlacés ». Il ne trouve qu'une page arrachée. Une boule de papier, laissée dans la voiture, lui donne un début d'explication, confirmée par la remarque d'Anne : « C'est comme si nous nous étions enlevé un poids sur le cœur. » (62). Hommage personnel et discret à Chardonne, « romancier du couple » ? Peut-être.

Dona Maria (ou plutôt Dona Maria Caldas da Rainha e Obidos, on ne quitte pas le monde du tourisme...) est une richissime aristocrate de 85 ans, qui vit recluse dans sa grande *quinta* de Sintra. Soigneusement gantée, toujours voilée, elle sort dans sa Rolls « antique » (les nobles de Morand avaient le choix entre une Vauxhall et une Bentley...), elle apostrophe des couples, les invite dans sa propriété pour qu'ils écoutent ses imprécations contre le mariage. Très vite, une notation qui relève « une voix forte et presque timbrée comme celle d'un homme » (153) interdit à tout lecteur moyennement intelligent de laisser vagabonder son imagination. Vient la confirmation : « vers l'âge de seize ans lui poussèrent des attributs masculins. » (163). Mariée, elle a vu s'enfuir son mari (nous sommes en 1890) le jour même des noces. Elle lègue sa fortune à un couple franco-américain qui a eu la patience de l'écouter, parfaitement stupide, surtout la femme, mais l'argent facilite beaucoup la vie et « ça durera ce que ça durera » (166). Double hommage ou plutôt clin d'œil à Chardonne et à Morand ? Sans doute.

Reprenons. Le roman de Benoit qui repose sur l'exceptionnel, l'inattendu, l'insolite et le très inconsistant mystère d'un suicide qui préside au début du roman de Chardonne sont rejoints par les nouvelles de Morand et Déon qui exploitent également, selon une technique éprouvée du récit court, l'exceptionnel, voire l'excentrique. Il semble bien difficile de rencontrer l'homme portugais, l'*homo lusitanus* et la femme de même nationalité : il s'agit de personnages historiques, ou d'aristocrates portugais hors du commun, excessifs, à la limite du pathologique.

À l'absence du peuple portugais (mais nous n'avons pas interrogé les carnets de route de Déon dans *Tout l'amour du monde*, nous centrant sur les textes de fiction) s'ajoute une absence de temps réellement présent, d'un Portugal actuel - les efforts du jeune Manuel, le « prisonnier de Cintra » en serait une preuve supplémentaire, originale. Le temps actuel est aussi réservé aux narrateurs français en visite dans les terres lusitaines. Et lorsqu'une nature luxuriante est évoquée - Sintra, Madère - le cadre végétal exubérant paraît annuler toute chronologie pour plonger le paysage dans un temps arrêté de l'exotisme, une manière d'atemporalité. Ce sont, en tout cas, les impressions exprimées par des narrateurs français, souvent changés en touristes, se substituent à un personnel romanesque portugais, qui impose un regard étranger, distant, par rapport à un réel portugais qu'il nous reste à inventorier plus en détail.

Telles sont les premières conclusions sur des « images du Portugal » qui doivent être cependant reprises et détaillées, en particulier en ce qui concerne la « réalité » portugaise, les *realia*. Quant à cette fausse actualité, à ce présent hors du temps, on peut d'ores et déjà se demander, à titre d'hypothèse de travail, si elle n'est pas la rançon d'un Portugal assurément sympathique aux yeux de narrateurs ou d'écrivains de passage, mais qui vit, enseveli dans le salazarisme.

Passons donc, en un dernier temps, à l'inventaire de ce « réel » portugais, à l'examen plus précis de l'espace et d'un quotidien lusitains dont un certain réalisme, entendu au sens large, semble appeler à rendre compte. Ces « images » du Portugal sont majoritairement celles de la capitale, de ses environs, avec quelques incursions, rares et rapides, à Obidos, à Nazaré - haut lieu touristique - et à Madère.

Le lecteur de Pierre Benoit sera peut-être intéressé par un détail donné au passage sur la gare du Rocío où va avoir lieu l'assassinat de Sidónio Pais : c'est une gare « à étages » (278). Mais une autre précision peut le surprendre : « les trottoirs de la capitale » seraient recouverts de « mosaïques bleutées » (241). Le romancier aurait-il confondu les trottoirs et certains murs recouverts de carreaux de faïence au nom difficile à prononcer pour un gosier français ? Il est évident cependant que ce même lecteur doit être plongé le plus vite possible dans une atmosphère étrangère, pittoresque : d'où « les tramways tintinnabulants », « les appels des marchands de poissons », « les sirènes de paquebots dont les hurlements montaient du Tage invisible » (11). Nous sommes, en ce début de roman, à la légation de France,

« l'hôtel d'Abrantès », « au centre d'une céruléenne féerie » et d'un « bizarre brouillard » (11), annonciateur évidemment de l'entrée en scène de l'héroïne sous les traits d'un jeune homme. Plus loin et plus tard, ce sera la tour de Belem « qui avait les grâces d'une caravelle grise et rose » (25), puis l'église des Jerónimos, les roses sur le tombeau de Camoens... Un cadre est posé, une atmosphère par touches est restituée, une visite guidée s'est imposée dès les premières pages. Viendra, plus tard encore, la visite de Sintra, le palais avec sa succession des salles qui commence avec la Salle des cerfs (72), puis le « château de la Pena » dont il est fait l'historique « dû aux Germaniques imaginations du prince consort Ferdinand de Cobourg » (88), ce qui explique « ce wagnérisme avant la lettre » (88). La visite se terminera par « les multiples parfums sylvestres » (90) et le détail des arbres et des fleurs³¹.

À partir de ce qui peut être tenu pour une sorte de canevas ou de matrice, on verra surgir les variantes, avec Chardonne, ou les procédés d'amplification, avec Morand. Le premier avoue qu'il se sent « étranger » à Lisbonne, et regarde « les larges trottoirs incrustés d'ornements bruns, bordés de pâtisseries, et encore mouillés sous le ciel bleu » (70) ; il y a eu, avant, Cintra « l'ombre des arbres enchevêtrés autour de trois châteaux rococos délicieusement tarabiscotés » (17). On a déjà lu quelques détails, par personnage interposé, de la description étourdissante de Cintra par Morand qui pratique, en plus nerveux, plus systématique et plus hardi, l'art de la touche comme l'a fait Pierre Benoit. Il semble même que Morand suive quelque peu le guide Benoit dans la visite du palais de Cintra ; mais, tout aussitôt, un adjectif, et une comparaison, deux infimes trouvailles, métamorphosent le palais qui est vu, en situation, par le jeune Manuel : « les hottes d'une cuisine rabelaisienne le troublaient comme d'énormes mamelles nourricières » (37). Avant, la « silhouette » du château de « la » Pena est apparue « sortie d'un lavis de Victor Hugo » (31). Et, comme il s'agit d'une sorte de monologue délirant déroulé par un jeune homme exalté, Cintra devient l'expression hyperbolique de l'enfermement (végétal), d'une certaine folie (« des nobles demeures démentes » 31), et suscite un jugement à l'emporte-pièce : « Byron, Beckford, tous les cinglés de l'Angleterre se sont naturellement donné rendez-vous à Cintra. Oui, tous toqués [...] jusqu'à cet Allemand grotesque de 1840 [...] tout fier de son castel gothique déraisonnant » (32). L'adjectif « toqué » (21) avait déjà été utilisé pour dona Sidonia, la grand-mère, et c'est, secondé par Manuel, un Morand qui entreprend le réquisitoire d'un style de vie, d'un passé au nom d'une modernité dont il s'affirme être l'expression et le héraut.

Déon, en bon dernier, ne peut que reprendre ce qu'ont dit, dans les grandes lignes, les aînés. Dans « De Sintra » (*Tout l'amour du monde*), Sintra est un « délire végétal » (233), le parc offre « d'inquiétants moments » (234) : « Lentement

l'oppression monde » (234). Est-il en passe de devenir un second Manuel ? Il est plutôt l'écrivain face à une tradition qui s'interroge et qui voudrait « percer les mystères de ces majestueuses *quintas* où vivent des familles que l'imagination voudrait atteintes de folies superbes » (233) On pense bien sûr aux aristocrates de Morand qui sont « sortis » l'année précédente. Alors Déon en rajoute : « défigurées par des hérédités atroces - nanisme, gigantisme, mains à six doigts ou troisième œil - cachées par les hauts murs d'enceinte tapissés de mousse. » Puis le narrateur se ressaisit : « Il est aussi fort possible qu'il n'en soit rien et que ces châteaux pour grands Meaulnes portugais appartiennent à d'honnêtes aristocrates qui ne s'y dissimulent que pour jouer au croquet sur les pelouses vertes, à l'ombre des magnolias. *Mais quels rêves caressent-ils ?* [je souligne] » (233). Ici, Déon dessine les limites possibles d'un travail de l'imagination à partir d'un espace réel qu'il ne veut pas ignorer. La fiction a joué un instant, l'équivalent de la touche artistique des aînés, puis il est donné à une logique du réel de reprendre le dessus, sans toutefois s'imposer comme norme. Ainsi, l'imagination n'est pas ignorée ni rejetée : elle est simplement encadrée, contrôlée. Il y a un temps pour tout...

Il faut rappeler qu'il est en compagnie de Chardonne... Ce dernier affirme qu'il ne regrette absolument pas d'ignorer les noms de la flore envahissante : « il n'a jamais été dérangé » (234). Privilège de celui qui ne porte son regard que sur l'insondable cœur humain. Une différence est donc posée par Déon entre Chardonne, Colette et... Morand, mais aussi Montherlant, Maurras. À la flore portugaise, ignorée, se substituent la réflexion sur les lettres françaises, sur le style et aussi ... les ennuis de Chardonne après la Libération. Quand le moment sera venu de reparler du Portugal, ce sera pour constater : « Au Portugal, ce temps a moins galopé qu'ailleurs. L'avenir est encore à la porte. » Traduisons : aller au Portugal, c'est aller à la recherche du temps arrêté et, triomphe de l'idéologie, la situation de ce pays permet d'envisager un avenir... sans doute parce qu'en France une certaine république ou une démocratie interdisent de telles perspectives ! Conclusion : « le Portugal lui [Chardonne] offre une *survivance* [je souligne] de ce qu'il a aimé : la lente approche des cœurs, leur non moins lente compréhension. Mais cela aussi est condamné : les premières femmes font leur apparition dans les cafés, travaillent dans des bureaux, se promènent seules dans la rue. » (243-244). On aura bien lu : le temps ne s'est pas encore assez arrêté... On ne sera pas surpris du statut particulier de ces « images ». Déon en révèle leur véritable fondement puisqu'il est à l'écoute d'un maître : l'idéologie la plus radicalement réactionnaire est, grâce à lui, tranquillement, élégamment exposée, comme démontée, on voudrait dire justifiée. On sait enfin à quoi auront servi ces « images du Portugal ». Il y a plus.

Dans *Matinales*, Chardonne adresse une « lettre à un ami ». Il est à Obidos et il est conquis : « C'est un bouquet de marguerites noué par un ruban doré ; un amas de maisons blanches, une petite ville médiévale où il aurait neigé ; toits incurvés, blonds comme la ceinture des remparts qui est du temps des Maures. » (199). Le ravissement continue, alors qu'il est arrivé à Nazaré :

Silence d'Obidos, grouillement de vie marine à Nazaré, ce n'est pas le contraste qui m'étonne, c'est la secrète correspondance entre le silence et la vie dans sa plénitude première. Rien n'est gâté par l'inutile à Nazaré et dans la paix des vieux murs d'Obidos. Ces choses ont duré, elles existent encore ; je peux me reposer sur elles [je souligne], indifférent à ces imaginations que l'on nomme devenir. L'avenir a des sources dans le passé. (203-204).

Cet avenir qu'on vient de voir sous la plume de Déon s'est précisé : il est en fait une copie, un prolongement du passé. Voilà pourquoi ce paysage, traité comme une toile - l'espace et non plus le temps - avec la touche artiste, est indispensable au narrateur spectateur : il l'aide à vivre et le confirme dans ses idées morales, c'est-à-dire sur les mœurs et la société. Aussi va-t-il traiter « un peuple de pêcheurs » comme un élément du décor, comme il l'a fait pour les maisons et les murailles : « hommes en chemises bariolées », « jambes nues » des jeunes filles, « les hanches étouffées par l'amas gracieux et voltigeant de sept jupons courts », « les marmots rieurs sont nés du sable », « ces athlètes bruns en costume d'Arlequin qui vont chaque jour à l'aventure » (204-205).

Le peuple n'est donc pas absent ! Mais il est un personnage collectif et intégré à un spectacle qui est devenu utile et pittoresque pour le voyageur. Il est traité comme un élément du décor, transcrit selon les trois « lois » de l'exotisme que j'ai pu dégager (Pageaux, 1996), après lecture de P. Benoit et d'autres images venues d'Espagne : la théâtralisation (le réel est devenu une scène avec des figurants), la « fragmentation (le « Tout » n'est pas intéressant ni même envisageable, la culture de l'autre n'existe que par les impressions qu'elle peut produire sur un spectateur), enfin la sexualisation : le personnel féminin est spécialement sollicité, regardé et, à défaut de femme fatale (réservée à l'Espagne) il y a de figurants féminins. Le peuple n'est en effet pas absent, il est déréalisé, évoluant dans un réel transformé en scène pour le plaisir des yeux ; il ne vit pas : il est peint. C'est d'ailleurs ce qui ravit Chardonne à la lecture d'un ouvrage qu'il conseille pour qui veut aller au Portugal : le guide « Odé » qui fait partie d'une collection illustrée, alternant photos, gravures et dessins ; et qui eut un certain succès au milieu du siècle dernier. Le texte est de Suzanne Chantal qui a écrit aussi une histoire du Portugal et de José Dos Santos. Chardonne est formel : « Une merveille » (*Matinales*, 163). Il ajoute : « Cela est peint. (*sic*) » Explication : « Ce sont des écrivains. On n'a jamais peint qu'avec des mots. »

Reste à vérifier les conséquences de l'exotisation de l'Autre. Chardonne commente le spectacle qu'il a pu élaborer, pièce par pièce :

Vie dure pour tous et qui semble joyeuse [le spectacle] dans cette espèce d'exaltation de l'air salin ; vie toute physique [plus proche de l'animal que de l'humain] qui ne pose que des problèmes pratiques [absence de portée morale, sociale, politique, spectacle apolitique, primitif, mot-clé] et dont l'expression suprême est la danse et le chant [le spectacle, le plaisir des yeux] (218).

Vient alors la question que l'on devine ou que l'on attend : « Sont-ils pauvres ? » Réponse en plusieurs temps : « Le mot a peu de sens à Nazaré [on apprécie la force du génie du lieu et l'effet idéologique produit par l'effet exotique]. Les mots s'accordent aux idées, non à la vie. [le spectacle est bien de l'ordre du « physique » excluant toute intellectualisation éventuelle, toute problématisation : nous sommes dans le pittoresque, rien de plus]. Ces gens vont nu-pieds, parce que c'est leur goût, enfants du sable et de la mer [la métaphore ou la périphrase aboutit bien à intégrer des êtres humains dans des éléments naturels, de la Nature, au rebours de tout processus civilisationnel : le mirage primitiviste est à l'œuvre]. Que peuvent-ils désirer de plus, animés par ce qu'ils aiment [...] » (205).

L'exotisation a achevé son travail idéologique : la poétisation de la misère, et par conséquent l'éloge du *statu quo*, variante du temps arrêté, arrêt sur « image ».

On ne saurait donc être trop prudent dans la lecture de ces « images ». Le choix de la Nature, des beautés de la Nature (les fleurs sous lesquelles croûle Madère, le « glorieux Eden » de Sintra -l'expression est de Byron mais elle est opportunément réactualisée) sont autant d'éléments pour déréaliser l'espace de l'Autre, le rendre pittoresque, donc consommable, prêt à être apprécié par des yeux connaisseurs, de même que la « touche » qu'inspirent le spectacle de la rue ou le paysage, la transformation du réel en décor et l'Autre transfiguré en acteur dans un espace transformé en spectacle. Dans ces conditions, il est possible de « voir » un peuple portugais comme le « brave peuple portugais » (*Le Prêtre Jean*, 30), comme « la population la plus modérée, la plus nuancée, la plus ennemie de toute outrance. » (53). Le travail de l'exotisation vient accréditer une douteuse « psychologie des peuples ». Celle-ci peut continuer à avoir quelque crédit et cautionner les fameuses silhouettes prises sur le vif : « des paysannes adorablement cuivrées [ici, tout est dans l'adverbe dit de manière...] portant des choux ou même leurs bois de lit sur la tête » (*Le prisonnier de Cintra*, 32). La « pauvreté » compte peu chez ceux « qui ont découvert le globe, les premiers partout » (*Matinales*, 163).

L'Empire est en effet, pour ces écrivains, une réalité, issue du passé (glorieux) et d'une présence permanente, ultime figuration du temps arrêté. En cela, ces

textes entrent en dialogue, en sympathie, en intelligence avec la doctrine salazariste. Dans *Le prisonnier de Cintra*, la décadence de la *quinta* et de ses habitants n'entame en rien la réalité de « l'empire » : « un empire qui résistait encore, magnifiquement, alors que tous les autres s'effondraient » (25). Pour Chardonne, le « bonheur » de Madère, c'est de ne pas « s'être aperçu de la dernière guerre » (13) ; il y a qu'un seul canon « qui n'a jamais servi » (13). Cette histoire autre, alternative pour l'écrivain, l'autorise à stigmatiser « le grand grouillement de 89 » (217) et « trois guerres que l'on pouvait s'épargner » (84).

Pierre Benoit, en dédiant son roman à ... Antonio Ferro (on revient à notre point de départ...) est plus direct et explicite : dès le début, en effet, le régime de Sidónio Pais qui est le « présent » préfigure l'avenir, incarné par « ce taciturne professeur ès sciences économiques qu'on serait obligé, dix ans plus tard, de tirer littéralement de sa chaire pour le contraindre à assumer le rôle de sauveur de la patrie ! » (37). Et, à la fin du roman, Guillherme, en route vers le Nord du pays, indigné par la lecture des journaux et l'assassinat de Sidónio Pais, entame un dialogue avec un personnage qui descendra à Coimbre, après lui avoir dit : « le Portugal est de taille à se sauver lui-même. Il n'a pas besoin de remèdes, ni de médecins venus de l'étranger. Le tout est de trouver l'homme de chez nous qui l'aidera dans cette besogne. » (311). La réplique, publiée en 1952, relève de la fausse prophétie proférée par celui qui saura appliquer, le moment venu, les remèdes adéquats.

Enfin, Michel Déon, dans *Mes arches de Noé* (1978) raconte l'entrevue qu'il a eue, en 1961, comme journaliste, avec le « Docteur Salazar », « le seul homme politique dont la vie, la pensée et l'œuvre m'inspiraient du respect. » (125). Les deux hommes expriment leur commune admiration pour Charles Maurras et échangent quelques idées sur l'Europe. À la question que lui pose Salazar : « Qu'aimez-vous chez les Portugais ? » Déon répond qu'il vit « dans un village entouré de gens simples dont la bonté, la générosité, la civilité [l]e frappait ». Salazar lui confie : « Toute l'Europe était ainsi il y a cinquante ans. On lui a menti et elle a changé. » (128). Le temps ne s'est donc pas totalement arrêté pour ce singulier maître des horloges.

Une précision ou une rectification s'impose au moment de conclure. Il y a d'autres textes publiés en France à la même époque et qui ne sont pas de la même encre ! Citons l'étonnant guide ou livre de voyages et de rêves conçu par le poète et critique Max -Pol Fouchet, *Portugal, des voiles* (Gilde du Livre, 1959), la belle et

émouvante nouvelle de Joseph Kessel, *Les amants du Tage* (Livre de Poche, 1968), *La mort blanche* (1972) de Pierre Kyria que nous avons évoqué ici même (Pageaux, 2018). Mais on est obligé d'observer que, dans ce roman, ce sont aussi Lisbonne et ses environs qui sont le cadre d'une histoire de mémoire et de mort, même si l'ombre de l'hôtel de Bussaco est identifiable, de même que celle de Larbaud.

Une solide tradition de tourisme littéraire ou poétique s'est de fait installée depuis la fin du XIX^e siècle³². De récit de voyage en roman (rares), on reprend le « glorieux Eden » de Sintra vu par Byron, on va en excursion à « la » Pena et, de part et d'autre de cet itinéraire, surgissent, à l'occasion, une virée à Mafra, à Obidos, Coimbre et Bussaco, mais, détail significatif, on ne pousse pas jusqu'à Porto³³. Les auteurs de notre corpus - on l'a vu - reprennent ces mêmes parcours, mais, à partir de ceux-ci, ou en marge de ceux-ci, ils introduisent l'insolite, un élément à l'opposé du quotidien, un événement imprévu qui s'inscrit pourtant dans un espace décrit, connu. Le procédé n'est pas propre à l'espace lusitain : qu'on songe simplement à *Carmen* !

Au sein d'un espace et d'un temps obstinément présentés comme ceux de la paix et du bonheur que connaît le Portugal depuis l'arrivée de l'illustre « Docteur », le romanesque introduit une brève tension qui d'ailleurs disparaîtra avec la fin ou la conclusion du texte lui-même. Le Portugal offre un cadre, un décor, lequel inclut des êtres humains, aristocrates ou gens du peuple, sous la forme de silhouettes. Il n'offre pas à l'imaginaire français des éléments susceptibles de créer un personnage romanesque. Ou l'imaginaire français ne ressent pas la nécessité ou le besoin de créer un personnage portugais, homme ou femme.

Un écrivain, plus voyageur que romancier, a décidé, pour des raisons personnelles (ici assez largement des sympathies d'ordre politique) d'aller au Portugal où il va planter son chevalet, peindre - puisque la photo est réservée à la masse honnie des touristes. Mais tandis qu'il collectionne ses impressions et ce qu'il tient pour les beautés d'un cadre hors du temps, il ne s'est pas rendu compte qu'il est devenu, lui-même, anachronique.

Bibliographie

Aubertin, O. 2019. *Bains de mer, bains de rêves et autres voyages*. Paris : R. Laffont, coll « Bouquins ».

Benoit, P., Chardonne. J. 1952. *Le Prêtre Jean*. Paris : Albin Michel.

Benoit, P., Guimard, P. 1958. *De Koenigsmark à Montsalvat : 40 années, 40 romans*. Paris : Albin Michel.

Benoit, P., Chardonne. J. 1988. *Vivre à Madère*. Paris : Grasset, « Les Cahiers Rouges ».

Chantal, S. 1982. *Ervamoira*. Paris: Olivier Orban.

- Chardonne, J. 1953. *Vivre à Madère*. Paris : Grasset.
- Dambre, M. 2000. *Les Hussards : une génération littéraire*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Debray, P. 1963. *Le Portugal entre deux révolutions*. Paris : éd. Au fil d'Ariane.
- Déon, M. 1963. *Le Portugal que j'aime*. Paris : éd. Sun.
- Déon, M. 1978. *Un parfum de jasmin*. Paris : Folio/Gallimard.
- Déon, M. 1978. *Tout l'amour du monde*. Paris : Folio/Gallimard.
- Déon, M. 1993. *Parlons-en....* Paris : Gallimard.
- Dufay, F. 2006. *Le Soufre et le Moisi. La droite littéraire après 1945. Chardonne, Morand et les Hussards*. Paris : Perrin éd.
- Ferro, A. 1934. *Salazar le Portugal et son chef*. Paris : Grasset.
- Foucrier, C. 2015. « L'Atlantide ou l'art d'accommoder les restes ». In: Anne Struve-Debeaux, *Pierre Benoit maître du roman d'aventures*, Paris : Hermann, p. 111-128.
- Garnier, C. 1952. *Vacances avec Salazar*. Paris : Grasset.
- Guitard-Auviste, G. 1953. *La vie de Jacques Chardonne et son art*. Paris : Grasset.
- Guibert, A. 1980. « Tropismes méditerranéens dans l'œuvre de Manuel Teixeira Gomes », *Arquivos do Centro cultural português*, Paris, Fondation Gulbenkian, vol. XV, p. 717-729.
- Martin du Gard, M. 1934. *Lettres portugaises*. Paris : Flammarion.
- Medina, J. 1977. *Salazar em França*. Lisboa: ed. Atica.
- Morand, P., 1971. *Venises*. Paris : Gallimard.
- Morand, P., 1974. *Le Prisonnier de Cintra*. Paris : « Le Livre de Poche ».
- Morand, P. 1992. *Nouvelles complètes*. Paris : Gallimard, coll « La Pléiade », 2 vol.
- Morand, P. 2001. *Journal inutile*. Paris : Gallimard, 2 vol., t. I (1968-1972), t. II (1973-1976).
- Morand, P. 2019. *Bains de mer, bains de rêves et autres voyages* (éd. Olivier Aubertin). Paris : R. Laffont, coll « Bouquins ».
- Pageaux, D. H. 1976. « Les Français de la « Belle Epoque » en Péninsule ibérique : voyages, images, idées », *Arquivos do Centro Cultural português*, Fondation Gulbenkian, t. X, p. 213-263.
- Pageaux, D. H. 1981. « L'Afrique romanesque de Pierre Benoit », *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 58, p. 102-111.
- Pageaux, D. H. 1983. « Images romanesques du Portugal dans les lettres françaises du XX^e siècle ». In *Les rapports culturels et littéraires entre le Portugal et la France*. Paris : Fondation Gulbenkian, p. 497-502.
- Pageaux, D. H. 1984a. Littérature bourgeoise et succès populaire : le 'cas ' Pierre Benoit. In : Christiane Moatti et Josef Heinstein (coord.). *Typologie du roman*. Wrocław, p. 127-148 ; repris en partie dans Pageaux, D. H. 1996. *Le Bûcher d'Hercule. Histoire, critique et théorie littéraires*. Paris : Champion, p. 133-152.
- Pageaux, D. H. 1984b. *Imagens de Portugal na cultura francesa*. Lisboa : Instituto de Cultura e Língua Portuguesa, coll. « Biblioteca Breve ».
- Pageaux, D. H. 1989. « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », In Pierre Brunel et Yves Chevrel (dir.), *Précis de Littérature comparée*. Paris : PUF, p. 133-162.
- Pageaux, D. H. 1996. Variations sur l'exotisme ibérique et oriental. In : *Le Bûcher d'Hercule : Histoire, critique et théorie littéraire*. Paris : Champion, p. 55-84.
- Pageaux, D. H. 2000. De l'esthétique à l'éthique : l'écriture vagabonde d'Antoine Blondin. In : Marc Dambre. *Les Hussards : une génération littéraire*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 117-128.
- Pageaux, D. H. 2005. In Collomb, M. (coord.) *Paul Morand, Romans*. Paris : Gallimard, coll « la Pléiade », p. 1467-1490.

Pageaux, D. H. 2007a. « Morand au Portugal sur les traces de Valéry Larbaud » [Colloque international Morand, Trieste, 2006], *Prospero. Rivista di Letteratura straniera comparatistica e studi culturali*, XIII, p. 25-38.

Pageaux, D. H. 2007b. Paul Morand 'connoisseur' (sic)? . In : Catherine Douzou (éd.), *Paul Morand singulier et pluriel*, Lille : Univ. Lille III, p. 209-222.

Pageaux, D. H. 2018. « Images de Lisbonne dans *La Mort Blanche* de Pierre Kyria ». *Synergies Portugal*, n° 6, p. 23-34. [En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Portugal6/pageaux.pdf> [consulté le 05 novembre 2021].

Schneider, M. 1978. In *Lettres à des amis et à quelques autres*. Notes de Ginette Guitard-Auviste. Paris : La Table ronde, (15-XII-1965).

Sérant, P. 1961. *Salazar et son temps*. Paris : éd. Les Sept couleurs.

Struve-Debeaux, A. 2015. *Pierre Benoit maître du roman d'aventures*. Préface Gérard de Cortanze. Paris : Hermann.

Tardieu, J. 2012. « Du 'Prêtre Jean' au Négus d'Abyssinie ». *Bulletin hispanique*, p. 69-98.

Notes

1. Voir sur ce mouvement l'ouvrage dirigé et coordonné par Marc Dambre (2000). Nous y avons donné un article sur Antoine Blondin (Pageaux, 2000).

2. Sur cette double optique de l'imagologie qui met en jeu l'imaginaire et l'idéologie, voir notre article (Pageaux, 1989).

3. Dans cette optique, nous signalons notre étude (Pageaux, 1976).

4. Parmi les « défenseurs », citons récemment, dans son ensemble, le colloque qui lui a été consacré à Nanterre sous la direction d'Anne Struve-Debeaux (2015, préfacé par Gérard de Cortanze), *Pierre Benoit maître du roman d'aventures*. Pour une vision plus nuancée et critique, voir notre étude (Pageaux, 1984a ; reprise 1996).

5. Voir l'édition en Livre de Poche préfacée par Chantal Foucrier, auteure d'un bel article (Foucrier, 2015).

6. Sur Chardonne, on peut se reporter à la biographie qui vire à l'hagiographie de Ginette Guitard-Auviste (1953). Elle est également l'auteure d'une étude sur Paul Morand, aux Editions universitaires « Classiques du XX^e siècle », 1956.

7. *Journal inutile*, Paris, Gallimard, 2001, 2 vol. (le t. I (1968-1972) s'ouvre sur la mort de Chardonne), et t. II (1973-1976).

8. Nous avons rendu compte de cette belle édition dans la *RHLF/Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2020, t. I, p. 236-239.

9. Nous nous permettons de renvoyer à l'édition critique que nous avons établie de ce roman paru en 1941 (Pageaux, 2005).

10. C'est l'interprétation du grand lusitaniste Armand Guibert (1980 : 717-729), traducteur de Pessoa. Si la nouvelle est « scandaleuse » elle est aussi, pour lui, « magistrale ».

11. Propos recueillis par Marcel Schneider (1978) dans *Lettres à des amis et à quelques autres* (Morand, 1978) avec des notes de Ginette Guitard-Auviste.

12. Dans son *Journal inutile* Morand clame qu'il ne demandera « jamais » pardon à de Gaulle (t. II, p. 283). Rappelons qu'il finira par entrer à l'Académie française en 1968. De Gaulle aurait fini par transiger sur le cas Morand, mais « jamais », paraît-il, sur celui de « Léger », entendez Saint-John Perse qui aura obtenu, entre temps, le prix Nobel.

13. Nous utilisons les éditions suivantes avec entre parenthèses, dans le texte de l'article, la pagination, pour plus de commodité : *Le Prêtre Jean*, Albin Michel, 1952 ; *Vivre à Madère*, Grasset, « Les Cahiers Rouges », 1988 ; *Le Prisonnier de Cintra*, « Le Livre de Poche », 1974 ; *Un parfum de jasmin*, Folio/Gallimard, 1978 ; *Tout l'amour du monde*, Folio/Gallimard, 1978.

14. On pense (immédiatement ?), à cause du thème de la restauration manquée, à l'un des premiers romans de Pierre Benoit, *Pour Don Carlos*, dans lequel, sur fond de guerre carliste en Espagne, Allegria (*sic*) joue de ses charmes, de son travestissement en homme, de façon beaucoup plus appuyée (années dites « folles » obligent !).
15. Voir sur ce point Jean Tardieu (2012).
16. N'oublions pas l'aide de Guilherme de Penafiel : il n'est pas seulement le descendant d'une noble famille de guerriers ; il est *aussi* homme d'affaires. C'est pourquoi Guilherme sera amené à rencontrer en Ethiopie, le 12 mars 1916 est-il précisé ! (138), un moine, Abba Petros, qui, avant de mourir, permettra sa rencontre avec Alverde. Pour cette traversée, Hérodote et Ibn Batouta sont cités.
17. Précisons : *Les Lusíades* chant IV, str. 62 (c'est le grand discours de Vasco de (*sic*) Gama). Le poème de Camoens est utilisé à plusieurs reprises, y compris pour cautionner une robe que porte Alverde qui est celle de Téthys accueillant Vasco de Gama (228).
18. Voir sur ce point notre article (Pageaux, 1981).
19. Voir p. 221 (fin du chap. XI) : « [...] je viens d'avoir l'honneur de vous conter la belle histoire que voici. »
20. L'Ethiopie de Benoit est fortement lusitanisée : « survivance » (*sic* !) de la langue portugaise (166 et 213), religion catholique incarnée par Alverde (236), ressemblance entre l'Ethiopie et la « terre portugaise » (181), sans oublier la nourrice d'Alverde, venue de Goa (185) ...
21. Le nom cité est Raffray (98). Il s'agit d'Achille Raffray (1844-1923) qui donne une description des églises monolithes d'Abyssinie (Ethiopie), en particulier celle du Sauveur du Monde, dans laquelle va se situer la première rencontre entre Alverde et Guilherme (153-155).
22. Albin Michel, 1956, p. 141-143 (le fragment IV).
23. Albin Michel, 1957, "Livres de poche Biblio", p. 100-102. Le texte commence par : « On peut vivre à Madère ».
24. Albin Michel, 1961, 147-151 ; textes « écrits après 1946 », est-il précisé.
25. *Ibid.*, p. 11.
26. La madérisation du vin équivaut à une oxydation ...
27. Paul Morand, *Nouvelles complètes*, Gallimard, coll La Pléiade, 1992, 2 vol., t. II, p. 1112-1114.
28. Je renvoie à mon article « Morand au Portugal sur les traces de Valéry Larbaud » (Pageaux, 2007a).
29. NRF, 1957, p. 140.
30. Voir sur ce type d'écriture notre article : « Paul Morand 'connoisseur' (*sic*)? » (Pageaux, 2007b).
31. Pierre Benoit est le seul à donner des détails culinaires qui l'intéressent toujours très fort : « vinho verde écumeux », « jambon de Montalegre », « sorbets aux limons d'Algarve », « gros vin rouge de Cartaxo », « vin de Colares » (p. 18, 52, 57, 61). Chardonne (1953 : 59), lui, est catégorique : « Dans ce pays, l'huile gâte tout » (*Vivre à Madère*).
32. Nous renvoyons à notre article cité plus haut (Pageaux, 1976).
33. Citons toutefois *Ervamoira* de Suzanne Chantal (1982).



ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

Eduardo Lourenço – Portugal e os labirintos da Europa¹

Jorge Costa Lopes

Universidade do Porto (ILCML), Portugal

jorgecosta22lopes@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-2448-7605>

Reçu le 08-10-2021 / Évalué le 28-11-2021 / Accepté le 13-12-2021

Eduardo Lourenço - Le Portugal et les labyrinthes de l'Europe

Résumé

Nous avons l'intention de suivre, de manière succincte, la réflexion d'Eduardo Lourenço sur l'Europe, en analysant quelques images du Portugal en Europe et de l'Europe au Portugal qui surgissent dans de nombreux textes qu'il publie depuis les années quatre-vingt, notamment depuis l'entrée du Portugal, en 1986, dans la Communauté Economique Européenne. D'après Eduardo Lourenço, penser l'Europe et la mythologie européenne est, simultanément un exercice avec autant de lumières et d'ombres que de célébration et de désenchantement. Son essai consacre encore une place pertinente à la France, pays où il a vécu pendant des décennies, et à sa vocation universalisante, en tant que miroir mythique de l'Europe et, surtout, du Portugal.

Mots-clés : Portugal, Europe, France, Culture

Eduardo Lourenço - Portugal e os labirintos da Europa

Resumo

Pretendemos acompanhar, de forma sucinta, a reflexão de Eduardo Lourenço sobre a Europa, analisando algumas das imagens de Portugal na Europa e da Europa em Portugal que surgem nos muitos textos que publica a partir da década de oitenta, nomeadamente desde a entrada de Portugal, em 1986, na Comunidade Económica Europeia. Pensar a Europa e a mitologia europeia é, simultaneamente, na perspetiva de Eduardo Lourenço, um exercício com tanto de luzes e sombras como de celebração e desencanto. O seu ensaísmo consagra ainda um lugar relevante à França, país onde viveu durante décadas, e à sua vocação universalizante, enquanto mítico espelho da Europa e, sobretudo, de Portugal.

Palavras-chave: Portugal, Europa, França, Cultura

Eduardo Lourenço - Portugal and the labyrinths of Europe

Abstract

We intend to follow, briefly, Eduardo Lourenço's reflection on Europe, analysing some of the images of Portugal in Europe and of Europe in Portugal that arise in many texts he has published since the 1980s, specially since the entry of Portugal,

in 1986, into the European Economic Community. Thinking about Europe and the European mythology is, at the same time, from Eduardo Lourenço's perspective, an exercise with as much light and shadows as celebration and disenchantment. His essay also dedicates a relevant place to France, the country where he lived for decades, and to its universalizing vocation, as a mythical mirror of Europe and, specially, of Portugal.

Keywords: Portugal, Europe, France, Culture

É, por fim e sobretudo, difícil pensar a Europa a partir da Europa

Edgar Morin

Politicamente, a Europa é, no mais optimista dos casos, uma virtual Suíça sem nenhum Guilherme Tell lá dentro. Em suma, um continente sem o mínimo de identidade política que possa ser assumida como uma nação. Sobra-lhe uma identidade cultural. Ou antes, uma pluralidade de identidades. É a sua riqueza e a sua fragilidade.

Eduardo Lourenço

Portugal e a Europa como cultura²

Num ensaio de 1987, Eduardo Lourenço assinala que não encontramos, na tradição e na cultura portuguesas, os chamados “grandes europeus” como “Romain Rolland, Thomas Mann, André Siegfried, Benedetto Croce, Ortega y Gasset, Denis de Rougement” (Lourenço³, 1994: 49). Ora, atualmente esta ilustre galeria deverá incluir, no nosso entender, o nome do argonauta do pensamento português e europeu que é Eduardo Lourenço, europeísta convicto que pensa a Europa com paixão e desencanto, sentimentos dicotômicos que espelham, afinal, a “*cultura de sombras e de luzes*” (1992: 10) deste continente. Os muitos ensaios que consagra à Europa englobam os vários tempos políticos, religiosos, civilizacionais e culturais europeus, em conjugação com um maior e mais obsessivo questionamento sobre Portugal e a sua célebre “imagologia”, conceito surgido em *O Labirinto da Saudade - Psicanálise Mítica do Destino Português* (1978) e respeitante ao “*discurso crítico sobre as imagens que de nós mesmos temos forjado*” (2001a: 18), imagens nascidas sob o domínio do paradigma literário e mitológico. Eduardo Lourenço tornou-se, aliás, nas suas palavras, no “poeta desta paixão por Portugal” (in Letria 2014: 33). E se nem sempre os escritores são os melhores intérpretes da sua própria obra, tal não sucede, em nosso entender, com o autor de *Pessoa Revisitado*, como verificamos no desenvolvimento da citada afirmação: “Infelizmente eu não sou poeta, mas, enquanto ensaísta, uma das minhas preocupações fundamentais foi e é a

de compreender este país, adivinhá-lo, viver com ele, partilhar o seu passado e partilhar o seu presente e, de algum modo, tentar adivinhar, feito falsa Cassandra, de que forma este país é um milagre contínuo” (*ibidem.*).

Deste modo, Eduardo Lourenço vem interpretando, desde o livro de estreia, *Heterodoxia I* (1949), mais concretamente desde o primeiro ensaio aí incluído, “Europa ou o diálogo que nos falta”, a imagem de Portugal na Europa transpirenaica e a inversa, isto é, a imagem dessa *outra* Europa no nosso país que observa, por vezes, como uma espécie de “ilha” ao largo do tempo e da *Grande Europa*, cujo “povo messiânico” (1994: 154), pelo mundo inteiro camonianamente repartido - sem crises de identidade e outrora “supereuropeu” -, é comparado ao judaico, pois nem lhe falta o seu Livro sagrado ou *breviário: Os Lusíadas*. Já o nosso diálogo ou a falta dele com a Espanha sugere-lhe, por razões históricas e culturais, uma imagem diferente (até porque estamos perante dois países com uma idêntica matriz cultural), a qual não se cansará, igualmente, de questionar. Será, porém, “a partir de meados dos anos Oitenta do século passado” (Lima, 2013: 131) que o seu ensaísmo dedicará uma atenção que diríamos ininterrupta à Europa⁴. Daqui em diante serão constantes os textos a equacionar a relação entre nós e a Europa e a Europa e nós. De igual modo, outros ensaios refletirão, embora em menor número, o relacionamento entre as nações ibéricas. Detetamos ainda, na sua extensa bibliografia, vários originais consagrados à posição da Europa face aos Estados Unidos da América e ao Islão, nomeadamente após a queda do Muro de Berlim (1989) e a Guerra do Golfo (1990-1991). Isto sem esquecermos a relevância, num outro registo de fascinação e desilusão no seu ensaísmo, do nosso diálogo ou, uma vez mais, da sua ausência, com o Brasil.

Regressando a “Europa ou o diálogo que nos falta”, texto com ecos de Antero de Quental e António Sérgio, diremos que o está aí em causa é sobretudo o atraso e o desfasamento, à época, da cultura portuguesa, considerada “marginal” por comparação com a que vinha sendo apresentada na *Grande Europa*. Para sair dessa posição faltava-nos, internamente, a contradição e a dúvida, fatores-chave para o êxito do diálogo com os países da Europa transpirenaica. Mas, para esse efeito, seria imprescindível obter-se as condições para “a primeira e fundamental das exigências do espírito europeu” (1987:12): a liberdade. Ora, neste período histórico, a cultura portuguesa mantém-se sob apertada vigilância do regime salazarista, como denuncia Eduardo Lourenço - facto nem sempre referido nos muitos estudos que abordam este seu primeiro e célebre ensaio dedicado à Europa -, apesar dos contributos válidos de António Sérgio e da *Presença*. Na realidade, se nos séculos XVII e XVIII, a “História europeia, enquanto «história da liberdade» à maneira de Hegel e dos seus discípulos portugueses do século XIX, não entrava nas nossas visões” (1994: 149), em 1949,

essa «história da liberdade» é como que rasurada pelo regime político e como tal sentida por uma parte importante da *intelligentsia* portuguesa. As luzes da dúvida e da inquietação que iluminam o diálogo cultural e livre na Europa transpirenaica não chegam, por esta altura, como sabemos, a Portugal, nem chegarão tão cedo.

Em “A ‘Chaga do Lado’ da cultura portuguesa” (1962), Eduardo Lourenço contesta, entretanto, em moldes controversos, um artigo de José Régio sobre a ausência da cultura portuguesa *lá fora* - com notória incidência em França⁵ - discordando que seja responsabilidade ou má-fé do estrangeiro não debater nem celebrar a cultura portuguesa como nós, xenófilos, o fazemos com o que nos chega do outro lado da Península Ibérica (uma vez que tal preocupação não se coloca, por ora, em relação à cultura do país vizinho que permanece praticamente invisível aos nossos olhos e a nossa aos dos espanhóis). A residir em França, o autor de *Heterodoxia I* sente mais, na sua opinião, porque duplamente, essa indiferença do estrangeiro pelas *nossas coisas* do que os escritores, como Régio, que não vivem fora do país de Camões:

Dentro de portas essa «ferida» é uma dor meio-aconchegada no lar de uma ferida comum e um pouco inventada como tudo quanto se deve às coisas ausentes. Lá-fora é pão duro sem água consoladora, silêncio de pobre diante da vitrina de rico que jamais será a dele, e que fosse, sem condão de matar uma fome aprendida cedo nos degraus da pequena casa abandonada (2004: 106).

A cultura e a literatura portuguesas precisam, quase sempre, como sabemos, de serem reconhecidas *lá fora* para passarem a *ser vistas* e apreciadas *cá dentro*. Aqui reside o nosso *drama*, na medida em que a então débil, porque quase invisível, presença da cultura portuguesa no estrangeiro, mascara uma outra e mais importante questão: “não a de que os outros nos vejam ou não, mas a de que nós nos vejamos a nós mesmos. Ora se há no mundo cultura distraída de si mesma é a nossa” (*idem*: 127). Nestas palavras percecionamos, em caracteres *sibilinos*, um autor desencantado com o silêncio que se abate em Portugal, neste momento - e continuará a abater até à publicação de *O Labirinto da Saudade* (1978) -, sobre os seus ensaios publicados até à data. Num outro texto entende ainda que talvez seja da nossa responsabilidade o facto de o livro que *inventou* Portugal, *Os Lusíadas*, não ser mais conhecido nas montras europeias como verdadeiramente merece, pois caso entrássemos na Europa “tout nus, le plus européen de tous les poèmes suffirait à nous vêtir” (1994: 102). O caso português não é, contudo, inédito, já que tantos outros países europeus mantêm uma idêntica irrelevância nos palcos da Europa *maior* ou *Europa-Europa*. Mas “não se levam laranjas para Setúbal”, como gosta de afirmar, ou seja, não se levam facilmente para o estrangeiro “mais ou menos «originais» do que algures se encontra já formulado com superior perfeição” (2004: 112).

O *incrível* ano de 1998, com a inauguração da ponte Vasco da Gama, a Exposição Internacional de Lisboa (Expo 98) e, em especial, a atribuição do Prémio Nobel da Literatura a José Saramago, irá alterar, substancialmente, o olhar europeu sobre as *nossas coisas*. Reconhecimento iniciado em 1991, na Europália (Bélgica), e que prossegue, em 1997, na Feira do Livro de Frankfurt, uma e outra com Portugal como país-tema. Acerca desta última, destaca Eduardo Lourenço: “Em todos os sentidos e em todos os domínios, a antiga «grande Europa» onde nos não víamos e nos não via aproximou-se de nós, e o povo da margem-fronteira de mundos que tanto nos custava ser e nos exaltava aproximou-se «dessa» Europa” (1997: 19). Por essa razão, dá por encerrado, em 2001, e com a entrada de Pessoa na célebre biblioteca La Pléiade, “o nosso velho exercício caseiro de nos supormos marginalizados em matéria de existência cultural e das suas miragens” (2016: 122).

De qualquer modo, o projeto europeu só pode ser constituído, na visão lourençiana, como projeto essencialmente cultural. Assim, se “não houver *Europa como cultura* e enquanto a não houver, todos os outros sucessos europeus repousarão sobre areia” (1994: 162), o mesmo é dizer que todos os eventuais êxitos europeus no plano económico e político serão sempre insuficientes se não forem acompanhados do *sucesso cultural*. Tal desiderato não se fará, todavia, à boleia de uma cultura de museu ou de Disneylândia, mas sim de uma cultura “intimamente problemática como foi sempre a nossa de europeus” (*idem*: 163), isto é, com um grau de exigência pouco consentâneo com os desmandos lúdicos e de fácil contentamento por uma cultura-espetáculo com centro nos Estados Unidos da América e periferia na Europa. Porque nada mais radicalmente ameaçador para a Europa, como sublinha George Steiner, do que “a maré detergente, exponencial, da língua anglo-americana e a uniformidade de valores e de imagem do mundo que esse esperanto devorador transporta consigo” (Steiner, 2017: 48). A cultura europeia deve, pois, alimentar o turbilhão de ideias que, segundo agora Edgar Morin, emerge no Renascimento como “*fervura dialógica permanente*, suscitando um aparecimento ininterrupto de ideias, de teorias, de aspirações, de sonhos, de formas, que vão entreassociar-se como um turbilhão” (Morin, 1988: 66-67). O mesmo Morin que, contrariamente a Steiner, entende que a “Europa não corre nenhum risco cultural em que o inglês se torne a sua língua principal de comunicação” (*idem*: 156). Mas para o filósofo e ensaísta português, “personne ne peut imposer *une langue* à l’Europe. Même si un jour elle se met à parler l’« anglais » (américain), ce ne sera pas l’effet d’un quelconque impérialisme américain mais d’une défaite interne de la «culture européenne», au sens le plus radical de l’expression” (1994: 191).

No que concerne à nossa presença cultural junto da *outra* Europa, torna-se imprescindível, na análise de Eduardo Lourenço, não se deixar conduzir pela habitual

burocracia do Estado, na qualidade de principal responsável pela sua divulgação no estrangeiro, facto que limitará a autonomia dessa matéria estratégica e vital que é o diálogo da cultura portuguesa com a *Grande Europa*:

Quando essa realidade (...) existir, a nossa presença cultural no estrangeiro, que não dependa só da nossa vontade de comunicar, mas também do interesse dos outros em nos escutar, encontrará o seu estatuto de diálogo natural. Naturalmente presente por conta de si mesma, terá menos necessidade de ser «cultura de representação», em excesso obcecado pelo olhar dos outros e, sobretudo, pela ideia que nós queremos que os outros façam de um «nós» que, no fundo, é ninguém. (1991: 6).

Algumas imagens de Portugal e da Europa

Eduardo Lourenço observou que a Geração de 70 - a primeira a aprofundar, no nosso sismógrafo caseiro, o trauma da decadência portuguesa face à Europa desenvolvida, sobretudo face à França, espelho maior, no século XIX, para a contemplação da nossa *menoridade* - “*amou Portugal com um amor infeliz, como são afinal os verdadeiros grandes amores*” (1992: 10). Pegando nestas palavras, diremos que também o autor de *O Esplendor do Caos* amou a Europa com um amor *infeliz*, entre a “*paixão de compreender*” (1976: 9) a mitologia e a utopia europeias e o desencanto por não existir “uma autêntica paixão europeia” (2001: 131) no discurso e na retórica europeus.

A entrada de Portugal na Comunidade Europeia, em 1986, cauterizou a ferida deixada em aberto, *sem discussão* interna, pela perda do império colonial após a Revolução de Abril de 74. A partir daqui os portugueses deixam de “estar imaginariamente sós” (2001: 101). Em 1975, Eduardo Lourenço descrevia-nos como “um país sem nenhum álibi histórico, entrincheirado na sua confinada faixa atlântica, sem possibilidades de sonhar outro sonho que o seu próprio europeu, caseiro” (1975: 108). E acrescentava: “Somos e estamos na Europa e num dado espaço europeu e não noutra, sem que isso nos vincule mecanicamente ao estatuto sócio-cultural médio do contexto ocidental” (*idem*: 112). Não podíamos, pois, voltar as costas à Europa como fizemos noutras ocasiões da nossa História e após quase cinquenta anos “de marginalização mental pseudo-nacionalista, mas nele incluídos treze anos de delírio africanista” (*ibidem*). A construção europeia formou-se, aliás, para fazer frente ao Bloco de Leste e para que os reflexos e ambições nacionalistas fossem cada vez menos uma realidade neste continente. Nacionalismos que “têm sido o pesadelo da Europa” (Steiner, 2017: 47) e parecem ganhar força nos últimos anos. Na realidade, após a queda do Muro de Berlim, essa grande muralha europeia ou

linha Maginot a dividir duas Europas e duas civilizações ocidentais, constroem-se cada vez mais muros reais e simbólicos, abalando o “carácter precário do estatuto europeu” (Lourenço, 2001:134).

Com duas e suicidárias Grandes Guerras Mundiais, passando pelo conflito do Suez (1956), onde a Inglaterra e a França remataram, de forma medíocre, “a aventura colonial, colonizadora e colonialista que fizera da Europa o centro do mundo” (2001: 70), e pela Guerra do Golfo (1990-1991) - conflito marcado por razões essencialmente económicas, a apontar para o fim das ideologias no Ocidente, e metamorfoseado, para o autor de *Crónicas Quase Marcianas*, em “segundo Suez da Europa”, - a Europa perde o seu papel axial no concerto do mundo e começa um período de subalternização face ao poderio dos Estados Unidos da América. Ora, o burlesco disto tudo reside no facto de a Inglaterra e a França terem intervindo, na Crise do Suez, “pelas mesmas razões que levaram os Estados Unidos a intervir agora no Golfo” (2001: 72). Em 1956, foram, portanto, os Estados Unidos (em concertação, *hélas*, com a União Soviética) que *obrigaram* aqueles dois países europeus - os quais acompanharão, mais tarde, os norte-americanos na Guerra do Golfo - a recuar nos seus propósitos economicistas e bélicos. Não esqueçamos ainda que o juízo americano que condenou Hussein pela invasão do Kuwait, “não mobilizou ninguém quando Saddam Hussein gaseou os (...) curdos ou invadiu o Irão” (2001: 97). Europa e Estados Unidos que haveriam de sofrer, poucos anos após a Guerra do Golfo, como assinalou Eduardo Lourenço - num ensaio escrito, assinale-se, no início deste conflito -, as consequências trágicas do ressabiamento dos povos islâmicos provocado pela humilhação infringida aos iraquianos:

São em parte, mas só em parte, imprevisíveis, as consequências de uma fatal vitória de Bush sobre Saddam Hussein que é também de certo modo vitória do Ocidente. Pelo menos assim será lida pelas massas fanatizadas, ou não, do mundo islâmico e, provavelmente, do Terceiro Mundo. O «tempo» islâmico é um tempo longo. (...) É de temer que tenha sido um gesto inútil e que daqui em diante a espiral do ressentimento islâmico se transforme num pesadelo para o mundo ocidental como se voltássemos, de tapete voador, aos tempos de Saladino ou Solimão II (idem: 72)⁶.

Amin Maalouf, pelo seu lado, recorda-nos que, após a Segunda Guerra Mundial, as forças ocidentais, com os Estados Unidos à cabeça, iniciaram um combate sem tréguas aos regimes comunistas, justificando, em inúmeras ocasiões, o descrédito dos valores humanistas do próprio Ocidente, porque desse combate resultaram várias alianças com as mais sinistras forças do mundo árabe, inclusive as que irão hostilizar, no futuro, e de forma violenta, o Ocidente:

Non parce qu'elles [les puissances occidentales] ont combattu avec acharnement leurs adversaires marxistes ou tiers-mondistes - cela, on pourrait difficilement le leur reprocher; mais parce qu'elles ont instrumentalisé avec cynisme les principes universels les plus nobles, au service de leurs ambitions et de leurs avidités; et, plus que cela encore, parce qu'elles se sont constamment alliées, particulièrement dans le monde arabe, aux forces les plus rétrogrades, les plus obscurantistes, celles-là mêmes qui allaient un jour leur déclarer la plus pernicieuse des guerres. (Maalouf, 2019: 240)

O atentado às torres gémeas, em 11 de setembro de 2001, seguido de outros atentados terroristas perpetuados na Europa, em particular em Espanha, Inglaterra e, mais recentemente, em França⁷, parecem corroborar, em moldes trágicos, estas reflexões de Eduardo Lourenço e Amin Maalouf.

Ortega y Gasset - filósofo, ensaísta e europeísta muito citado por Eduardo Lourenço -, numa conferência proferida em Berlim, em 1949, intitulada “De Europa mediatio quaedam”, deixou, contudo, uma nota de esperança no homem europeu então saído da mais mortífera das guerras da humanidade:

Por debajo de los fenómenos superficiales, que se perciben a simples vista - la penuria económica, el confucionismo político - el hombre europeo comienza a emerger de la catástrofe y gracias a la catástrofe! Pues conviene advertir que las catástrofes pertenecen a la normalidade de la historia, son una pieza necesaria en el funcionamiento del destino humano. Una humanidad sin catástrofes caería en la indolencia, perdería todo su poder creador. (Ortega y Gasset, 1965: 252)

Num texto mais antigo (1910), o filósofo espanhol observava, entretanto, que a sua Espanha invertebrada “es una posibilidad europea. / Sólo mirada desde Europa es posible España” (Ortega y Gasset, 1966: 138). Décadas passadas, mais especificamente em 1988, Eduardo Lourenço observará, sobre a entrada de Portugal na Europa: “Agora, não só estamos na Europa, para onde *entrámos*, como tão significativamente se diz, como *somos* vistos como europeus (e nos vemos), começando até, em vários países, a ser reconhecidos como «exemplarmente» europeus” (1994: 52). Por isso, sublinhará, num outro texto, com alguma ironia, que hoje temos de reinventar - e, com isso, acrescentamos nós, atenuar a nossa *hiperidentidade* -, a “barca que nos leve à única Índia que nos assegura a sobrevivência” (2016: 143) e que se chama Europa.

Nós e a França ou o diálogo assimétrico

Desde muito jovem que Eduardo Lourenço se deixa fascinar pela cultura do país de Montaigne, nisso se distinguindo, no tempo da sua passagem pela Universidade de Coimbra, onde se licenciou em Ciências Histórico-Filosóficas, dos companheiros

neorrealistas, mais atentos ao que lhes chega do Brasil e dos Estados Unidos, em concreto ao realismo social da literatura destes países. Daqueles anos de Coimbra, o autor de *Heterodoxia I* confessou já o fascínio por Valéry e a sua “grande paixão por Charles Péguy (...) que comecei a ler muito cedo” (in Piedade, 2015: 255). E por ter residido muitos anos em França, é, por vezes, visto como o nosso *estrangeirado*, qualificativo que tanto lhe desagrada⁸, atendendo às conotações negativas que representam, do seu ponto de vista, o titular como privilegiando a cultura estrangeira em detrimento, por rejeição ou distanciamento, da nacional.

Em vários ensaios, Eduardo Lourenço questiona e analisa o papel político, histórico, social e cultural da França no passado e no presente: “a França foi confundida com a «Europa por excelência». (...) *Espelho da Europa durante os quatro últimos séculos, não admira que nela outras culturas se tenham criado para sentir não só a sua diferença, mas, de algum modo, o seu grau de «européismo»*” (2001: 21). A Europa é “em grande parte não só «criatura» da mesma França, mas na sua já concreta existência, *realidade francesa*” (idem: 119), ou seja, “ pilar central da sua construção e sujeito histórico original da «ideia europeia»” (idem: 168), É igualmente o país-protótipo da “*cultura europeia como cultura da liberdade*” (idem: 23) e da “*mediação por excelência*” (1994: 130). A literatura francesa transmuda-se mesmo, para nós, portugueses, como Eduardo Lourenço assinala num ensaio de 1984, “*l'exemple même de la littérature-pensée.*” (idem: 119). Daí que “*notre dette avouée ou inconsciente envers la France fut surtout une dette de pensée*” (idem: 120). A França perfila-se inclusive como uma espécie de *território de escuta* para muitos autores portugueses dos séculos XIX e XX. Eduardo Lourenço também se questiona e reflete sobre o declínio francês como centro da cultura europeia e ocidental, declínio que acompanha o da Europa e, inversamente, uma certa visibilidade e consequente reconhecimento de Portugal nos salões europeus culturalmente mais evoluídos: “*Il est peut-être oiseux de se demander si c'est l'étoile-France qui a pâli ou le Portugal-étoile qui s'éveille. Nous vivons de plus en plus dans un univers leibnizien. Chaque monade chante sa proper chanson, convaincue qu'en chacune d'elles, on entend le chant du monde*” (idem: 118). Por isso, pergunta: “*Est-elle vraiment finie, l'histoire de nos anciennes et hautes amours avec la France et son magique miroir littéraire?*” (idem: 116).

Curiosamente já havia referido, em 1972, em entrevista de Mário Mesquita, a possibilidade de diminuirmos as assimetrias entre os dois países, se estabele-cêssemos um diálogo mais *realista* com a cultura francesa, resultado da desejada *europeização* de Portugal:

Quanto ao diálogo com a França, que é o nosso diálogo substancial do ponto de vista cultural desde há uma centena de anos, é um diálogo que nós vivemos um pouco na ficção, porque não é um verdadeiro diálogo, porque não há

correspondência verdadeira entre as duas realidades. Nós sonhamos, inventamos a França que, realmente, não nos sonha nem nos inventa. Estou convencido que a aceleração da europeização vai fazer com que os portugueses adquiram sobre eles mesmos uma perspectiva mais sã do que aquela que nós possuímos actualmente, de maneira a que captemos a nossa diferença, a nossa originalidade, mas não em termos puramente fictícios ou de sonho (in Mesquita, 1996: 64).

Ainda sobre as imagens e as relações assimétricas entre Portugal e a França na fragmentada e vasta reflexão lourenciana, gostaríamos de realçar o facto de associar a perda de fulgor e uma certa *banalização* da imagem do mítico Hexágono no nosso país desde o momento em que os emigrantes portugueses nele se instalaram:

Cela peut sembler excessif, mais je le crois vrai : le phénomène émigration a éloigné la France de nous - en tant que référence exclusive de notre culture, du rôle magique exemplaire qu'elle jouait chez nous. (...) Quoi qu'il en soit, tout s'est passé comme si l'émigrant, et, plus largement, la culture émigrante, avait banalisé chez nous l'image de la France, en la tirant, pour ainsi dire, vers le bas (1994: 181).

Acrescentaremos, quanto a este tema, que face à míngua de romances sobre a emigração portuguesa, Eduardo Lourenço enriquece, na nossa opinião, este capítulo da história portuguesa, com vários ensaios e análises sobre os nossos emigrantes, outrora chamados, em França, “soutiers de l’Europa” (1994: 178). Não se confunda, contudo, a gesta da emigração com a das Descobertas. Porque apesar de serem ambas uma “aventura de pobre”, a realidade é que a última é uma aventura imperialista, na vontade de conquista e expansão, enquanto a primeira tornou-se uma aventura *dolorosa*, já que saímos, como pobres, “de casa para servir povos mais ricos e organizados do que nós.” (2001a: 124), mesmo que esta aventura se tenha traduzido, tantas vezes, num resultado *feliz*.

Ainda em relação à importância da França no ensaísmo lourenciano, lembremos que o texto simbolicamente intitulado “A Europa desencantada ou o fim do sonho europeu” - o qual está na origem do título do próprio livro em que se inclui -, debate o referendo ao Tratado de Maastricht no país de Victor Hugo. Nele, o autor formulava a sua enorme apreensão caso os franceses recusassem Maastricht - o ensaio foi escrito no próprio dia do referendo - o que não veio a suceder por uma margem mínima.

O século XXI ou Portugal e a Europa no labirinto

A crise financeira de 2008 e o resgate pedido por Portugal, em 2011, trouxeram de volta - pela primeira vez desde a entrada na Comunidade Económica Europeia e dos anos eufóricos que culminaram no incrível ano de 1998 - a imagem de um país

decadente, subdesenvolvido e de *mão estendida*. Imagem agravada com o facto de a *outra* Europa, nomeadamente a próspera e soberba do Norte, nos olhar com superior sobrançeria e um certo desprezo, como se fôssemos o Magreb deles, oferecendo-nos um espelho em que nos mirámos para descobrir, como diagnosticava Eduardo Lourenço, num texto de 1978 - ironicamente atual nos anos que se seguem ao referido resgate financeiro -, um “povo de pobres com mentalidade de ricos”, ou seja, um “povo em que se exemplifica o sublime triunfo do princípio do prazer sobre o princípio da realidade” (2001a: 132) e em que vários êxitos se combinaram “para produzir o fenómeno pasmoso de alimentarmos a máquina económica com o dinheiro dos outros, gasto alegremente como se fosse nosso” (*idem*: 135). E se culpados não existem, o povo é, porém, e como sempre acontece nessas ocasiões, chamado a pagar:

Culpados não existem, e sobretudo entre quem parecia lógico que o fosse. Todavia alguém terá de pagar, cedo ou tarde, o preço que a aparência exige para ter um mínimo de realidade. Esse alguém é bem conhecido: chama-se povo, o povo que efectivamente trabalha e para quem, como escrevia Goethe, a maioria das revoluções que se fazem em seu nome não significam mais que a possibilidade de mudar de ombro para suportar a costumada canga (*idem*: 135).

Mas há algo de singular nesta crise financeira do século XXI, segundo Eduardo Lourenço: “Um pouco à força os pobres deste mundo são convidados a salvar os ricos que programaram como *gangsters* intocáveis o caos universal. Versões do mundo às avessas já havia muitas. Esta é inédita” (2009: 9). Crise que criou um novo capítulo na história da emigração portuguesa, pois já não são maioritariamente os iletrados e camponeses de outrora que emigram neste começo de século, mas sim os jovens qualificados e cidadãos.

Atualmente, a Grande Europa debate-se com o trágico destino dos imigrantes que assolam o seu espaço, chegados de África e da Ásia, problema este apontado por Eduardo Lourenço, em 2001, como o maior que o continente europeu, transmutado no Eldorado desses povos, enfrentaria nos tempos mais próximos. O que se tem vindo, como sabemos, dramaticamente a confirmar:

O grande problema de fundo é a atracção que exerce este espaço - onde há emprego, bem-estar e sucesso - para todas as outras culturas mais carentes, que estão longe de ter tudo isso. Se pudesse, a África inteira desembarcava em Málaga, Marselha ou qualquer cidade italiana. E, em parte, acaba por desembarcar. Como se fôssemos o novo Eldorado. (...) Ora a Europa não tem hoje a capacidade de integrar os imigrantes, como há meio século fazia. Não só porque essa imigração é, tendencialmente, maciça, como também porque é

muito heterogénea - com propensão maior ou menor para essa integração, mas muito diferente. Curiosamente, as reacções mais fortes contra os imigrantes pertencem a povos que tiveram vocação emigrante no passado: Portugal, Espanha, Itália. Este é o problema número um que a Europa vai ter de enfrentar no futuro mais próximo (in Rodrigues, 2001: 13).

Terá, assim, chegado o momento de o continente europeu ser *descoberto* pelos povos de outros continentes, numa espécie de colonização às avessas que provoca, sobretudo nos países mais desenvolvidos do Norte e Centro da Europa, mais procurados pelos imigrantes, outros desafios, reflexões e preocupações sobre o futuro da Europa.

Apesar do desencanto com a deriva europeia, apesar de todos os períodos mais sombrios vividos pela União Europeia, Eduardo Lourenço - que se autodefiniu, um dia, como um “místico sem fé” - não abdica, todavia, da sua paixão pela Europa, porque se todos os erros e acertos na construção da união europeia parecem encorajar os eurocéticos, têm em simultâneo o condão de motivar aqueles que, como ele, acreditam numa Europa plural e no futuro da ideia e do sonho europeus:

Ao mesmo tempo, encorajará os que sempre souberam que esta Europa, hoje banhada de um certo desencanto - que nada prova que provenha da sua construção, antes tudo leva a crer que provenha das carências dela -, não será nunca «a pátria do Sol» mas um espaço de conflito e mera casa precária, obstinadamente construída por todos os que crêem que a Europa tem ainda um futuro. Não radioso, mas simples e assumidamente europeu (2001:172).

Citemos, por fim, mais esta declaração de fé de um heterodoxo, que cultiva a divisão e se recusa a aceitar os caminhos apresentados como únicos, sobre a mitologia e o destino de Portugal e da Europa:

Eu sou muito europeísta, de maneira que ainda confio que o destino europeu nos proteja de uma subalternidade definitiva na História que nos ponha fora da História e que a Europa recupere um pouco o papel que foi o seu durante milénios e que Portugal continue a ser o país miticamente sonhado pelos nossos grandes autores, que é fundamentalmente e será sempre o país de Camões (in Letria, 2014: 42).

Bibliografia

- Baptista, M.M. 2003. *Eduardo Lourenço - A Paixão de Compreender*. Porto: Edições Asa.
- Letria, J.J. 2014., *Eduardo Lourenço: A História é a Suprema Ficção - Entrevista de José Jorge Letria a Eduardo Lourenço*. Lisboa: Guerra e Paz.

- Lima, J.T. 2013. *Falar Sempre de Outra Coisa*. CEI - Centro de Estudos Ibéricos e Âncora Editora.
- Lourenço, E. 1975. *Os Militares e o Poder*. Lisboa: Arcádia.
- Lourenço, E. 1976. *O Fascismo Nunca Existiu*. Lisboa: Publicações Dom Quixote.
- Lourenço, E. 1987. *Heterodoxia I e II*. Lisboa: Assírio e Alvim.
- Lourenço, E. 1991. «Cultura em representação». *Jornal de Letras, Artes e Ideias*, n.º 461, 7 de Maio, p. 5-6
- Lourenço, E. 1992. «Eduardo Lourenço: ‘A Europa é pouco para português’», *Jornal de Letras, Artes e Ideias*, n.º 522, 7 de Julho, p. 9-10.
- Lourenço, E. 1994. *Nós e a Europa ou As Duas Razões*. 4.ª ed.ª aumentada. Lisboa: Imprensa Nacional-Casa da Moeda.
- Lourenço, E. 1997. «Portugal na hora de Goethe». *Jornal de Letras, Artes e Ideias*, n.º 705, 22 de outubro, p. 19.
- Lourenço, E. 2001. *A Europa Desencantada - Para uma Mitologia Europeia*, 1.ª ed. Lisboa: Gradiva.
- Lourenço, E. 2001a. *O Labirinto da Saudade - Psicanálise Mítica do Destino Português*. 2.ª ed. Lisboa: Gradiva.
- Lourenço, E. 2004. *Destroços - O Gibão de Mestre Gil e Outros Ensaios*. Lisboa: Gradiva.
- Lourenço, E. 2009. «Sob a crise...». *Finisterra - Revista de Reflexão e Crítica*, n.ºs 65/66, Primavera/Verão 2009, p. 9-11.
- Lourenço, E. 2016. *Crónicas Quase Marcianas*. Lisboa : Gradiva.
- Maalouf, A. 2019. *Le Naufrage des Civilisations*. Paris: Grasset.
- Mesquita, M. 1996. *Eduardo Lourenço - Cultura e Política na Época Marcelista - Entrevista de Mário Mesquita*. Lisboa: Edições Cosmos.
- Morin, E. 1988. *Pensar a Europa*. Mem Martins: Publicações Europa-América.
- Ortega y Gasset, J. 1966. *Obras Completas - Tomo I (1902-1906)*. 2.ª ed. Madrid: Revista de Occidente.
- Ortega y Gasset, J. 1965. *Obras Completas - Tomo IX (1960-1962)*. 2.ª ed. Madrid: Revista de Occidente.
- Pedrosa, I. 2004. *Anos Luz - Trinta Conversas para Celebrar o 25 de Abril*. Lisboa: Dom Quixote.
- Piedade, A.N. 2015. *Em Diálogo com Eduardo Lourenço*. Lisboa: Gradiva.
- Rodrigues, A. 2001. «‘EUA são uma criação género Frankenstein’ - entrevista a Eduardo Lourenço». *Jornal de Notícias*, 18 de Maio, p. 13.
- Steiner, G. 2017. *A Ideia da Europa*. Lisboa: Relógio de Água.

Notes

1. Este artigo foi escrito no âmbito do Instituto de Literatura Comparada, Unidade I&D financiada por Fundos Nacionais através da FCT - Fundação para a Ciência e para a Tecnologia (UIDP/00500/2020).
2. O nosso texto pretende ser uma homenagem a Eduardo Lourenço, falecido em 1 de dezembro de 2020. Homenageamos, assim, o europeísta convicto e o filósofo e ensaísta “simples e sublime” com quem tivemos o privilégio de conversar em diversas ocasiões. Os qualificativos atrás utilizados foram, aliás, por si proferidos quando o acompanhámos à campa do amigo Vergílio Ferreira, durante a apresentação, em Gouveia, no ano de 2015, do programa comemorativo do centenário do nascimento do romancista que se realizaria no ano seguinte. Após contemplar, em silêncio, a pedra de granito retangular somente com os anos de nascimento e falecimento e a assinatura do autor de *Aparição*, Eduardo Lourenço deixou-nos esta frase verdadeiramente lapidar: “Simples e sublime como ele”.

3. Daqui em diante, as citações de Eduardo Lourenço aparecerão somente com a indicação do ano e da página das obras constantes da bibliografia.

4. Maria Manuel Baptista contabilizou “cerca de nove dezenas de ensaios de Eduardo Lourenço dedicados à questão da Europa” (Baptista, 2003: 228), até sensivelmente o primeiro trimestre de 2001. Após esta data, a Europa continuou a ser um dos grandes temas no pensamento lourenciano, pelo que atualmente podemos apontar, com segurança, para mais de uma centena de textos, na sua bibliografia, dedicados à Europa.

5. “Muito lhe devemos culturalmente, à França - que, porém, pagamos em interesse, admiração, carinho. (...) // Ora, a França, como nos paga? Parece que um Fernando Pessoa lá tem hoje um princípio de audiência, que não sabemos que tempo durará. Um ou outro romance nosso já foi traduzido para francês, e é exactamente como se o não fosse: caiu ao poço.” (José Régio, «Nota desagradável», *Comércio do Porto*, 13.3.1962: 5).

6. Mais de uma década decorrida (outubro de 2001) sobre este prognóstico e no seguimento da invasão norte-americana do Afeganistão, Eduardo Lourenço escreve: “A memória americana, sempre à espera do futuro para existir, conta pouco, ao lado de culturas e civilizações milenárias tratadas na mais cega tradição colonialista e imperialista do Ocidente como meros «objectos» da História, só por serem pobres e tecnologicamente atrasados, mas, talvez por isso, mais imunes do que outros à tentação de trocarem a identidade e a alma por um saco de arroz entre uma panóplia de bombas” (2016: 118).

7. No seguimento da Guerra do Golfo, Eduardo Lourenço assinala que a França poderá estar, findo o conflito, “de novo em condições de desempenhar entre a Europa e o mundo islâmico, a quem tantos laços históricos e naturais a ligam, um papel que ninguém lhe pode roubar” (2001: 89). Teme, porém, “que a cicatriz deixada pelos *Mirage* no deserto da Arábia seja tão difícil de apagar como o sangue nas mãos de Lady Macbeth” (*ib.*).

8. À pergunta de Inês Pedrosa, em entrevista publicada no jornal *Expresso*, de 6 de Dezembro de 1986, se aceitava o “epíteto de «estrangeirado»”, Eduardo Lourenço responde: “Não, não aceito. Fico furioso. Fico desesperado. Vindo de pessoas que não gostam de mim, afecta-me menos, mas sobretudo vindo de pessoas que estão próximas de mim, essa coisa do estrangeirado desespera-me. Não porque não haja uma boa tradição desse conceito em termos culturais, quando ela se aplica a gente como o Verney, o Cavaleiro de Oliveira ou outros. Mas eu não sou - *hé-làs!* (sic) - nem Verney nem Cavaleiro de Oliveira, e não saí do País porque não pudesse radicalmente viver nele. Eu estou no estrangeiro fisicamente. É por esse mesmo facto que estou excessivamente em Portugal.” (*in* Pedrosa, 2004: 104).



ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

Représentations du Portugal et des Portugais dans la fiction française contemporaine

Dominique Faria

Universidade dos Açores, Portugal

dominique.ar.faria@uac.pt

<https://orcid.org/0000-0002-0620-0156>

Reçu le 11-09-2021 / Évalué le 22-10-2021 / Accepté le 25-11-2021

Résumé

Cet article analyse la représentation du Portugal et des Portugais dans la fiction française contemporaine et établit trois catégories de textes et de représentations : ceux qui évoquent le rôle du Portugal pendant l'âge des découvertes, au XVI^e siècle, ceux qui portent sur la figure de l'émigrant portugais en France et ceux qui s'intéressent plutôt au pays et à sa culture à l'époque contemporaine. L'analyse de dix textes fictionnels, publiés en France entre 1982 et 2020, permet de saisir quelques éléments récurrents des deux dernières catégories qui montrent qu'entre le Nous-Français qui observe et l'Autre-Portugais qui est catalogué il y a un filtre composé de stéréotypes qui sape toute tentative d'appréhension de l'altérité.

Mots-clés : représentation, stéréotype, Portugal, Camille Laurens, Le Clézio

Representações de Portugal e dos Portugueses na ficção francesa contemporânea

Resumo

Este artigo analisa a representação de Portugal e dos portugueses na ficção francesa contemporânea e estabelece três categorias de textos e representações: os que evocam o papel de Portugal durante a Época dos Descobrimentos no século XVI, os que se centram na figura do emigrante português em França e os que se interessam pelo país e a sua cultura na época contemporânea. A análise de dez textos ficcionais, publicados em França entre 1982 e 2020, permite identificar alguns elementos recorrentes relativamente às duas últimas categorias que mostram que entre os Nós-Francês que observa e o Outro-Português que é catalogado existe um filtro constituído por estereótipos que minam qualquer tentativa de apreensão da alteridade.

Palavras-chave : representação, estereótipo, Portugal, Camille Laurens, Le Clézio

Representations of Portugal and the Portuguese in contemporary French fiction

Abstract

This article examines the representation of Portugal and the Portuguese people in contemporary French fiction and establishes three categories of texts and representations: those that evoke the role of Portugal during the Age of Discovery in the 16th

century, those that focus on the figure of the Portuguese emigrant in France, and those that are more interested in the country and its culture in contemporary times. The analysis of ten fictional texts, published in France between 1982 and 2020, makes it possible to grasp some recurrent elements of the two last categories that show that between the We-the-French who observes and the Portuguese-Other who is cataloged there is a filter composed of stereotypes that undermines any attempt to apprehend its otherness.

Keywords: representation, stereotype, Portugal, Camille Laurens, Le Clézio

Cet article porte sur les représentations du Portugal et des Portugais dans des fictions françaises parues entre la fin du XX^e et le début du XXI^e siècle. L'objectif est de dégager les spécificités de ce regard porté sur les Portugais et la culture portugaise à partir de l'étranger et qui s'adresse à des lecteurs de langue française. Malgré les spécificités de chaque récit, nos lectures nous ont permis d'identifier des similitudes dans les opérations mises en œuvre lors de ce processus d'appréhension de l'autre.

Comme l'observe Todorov, « [p]ersonne n'est intrinsèquement autre, il ne l'est que parce qu'il n'est pas moi » (Todorov, 1989 : 356). Dans ces textes, précisément, l'Autre-portugais est toujours défini par contraste avec l'identité française de l'observateur, par une caractérisation qui s'élabore autour d'une différence, par une sorte de construction spéculaire qui ne retient que la différence. Il s'agit également de fictions ayant tendance « à fixer, à chosifier l'étrangeté de l'étranger. » (Kristeva, 1988 : 21). Elles se construisent à partir de stéréotypes, de « [c]royances partagées au sujet des caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité, mais aussi souvent des comportements, d'un groupe de personnes » (Leyes, 1996 :12). Ces traits de personnalité, ces comportements associés aux Portugais sont le résultat des contacts établis entre les deux populations au long des siècles, par le voyage et la migration notamment, mais aussi par les produits culturels dont la circulation permet de connaître d'autres cultures et populations. Parsemées de stéréotypes, elles sont préparées pour des lecteurs prédisposés à reconnaître le familier plutôt qu'à découvrir l'autre dans sa complexité et sa diversité. Rappelons que le stéréotype « permet d'analyser le rapport de l'individu à l'autre et à soi, ou les relations entre les groupes et leurs membres individuels » (Amossy, 1997 : 28). Il a l'avantage d'être aisément reconnaissable, de créer un effet de clarté, d'univocité, favorisant des représentations conformes à la conception que l'on se fait du réel (Dufays, 2010 : 230). Le lecteur réagit de façon automatique, sans réfléchir, à l'univers référentiel du texte et à sa logique discursive, bien qu'elle relève du stéréotype, car il lui est familier et confirme ses attentes.

Il s'agit donc de fictions qui corroborent et soutiennent, par la répétition du stéréotype, un imaginaire collectif sur les Portugais et le Portugal en France.

Selon Jean-Jacques Wunenburger, l'imaginaire est « un ensemble de productions, mentales ou matérialisées dans des œuvres, à base d'images visuelles (tableau, dessin, photographie) et langagière (métaphore, symbole, récit), formant des ensembles cohérents et dynamiques, qui relèvent d'une fonction symbolique au sens d'un emboîtement de sens propres et figurés (Wunenburger 2006 : 10). La littérature joue un rôle crucial dans la production et la diffusion de cet « ensemble cohérent et dynamique » concernant les étrangers.

On constate ainsi que c'est le Nous-français qui « catalogue » l'Autre-portugais, établissant une relation de pouvoir et de force entre les deux intervenants, comme l'explique Christine Delphy (2008 : 19) : « L'Autre c'est celui que l'Un désigne comme tel. L'Un c'est celui qui a le pouvoir de distinguer, de dire qui est qui : qui est « Un », faisant partie du « Nous », et qui est « Autre » et n'en fait pas partie ; celui qui a le pouvoir de cataloguer, de classer, bref de nommer ». Il s'agit d'ailleurs d'une relation de pouvoir confirmée par l'histoire des relations entre la France et le Portugal. Les deux pays ont maintenu des rapports culturels privilégiés pendant des siècles, le XIX^e siècle étant probablement l'apogée de cette relation qui attribuait à la France le rôle de centre littéraire et culturel, comme le montre Álvaro Manuel Machado (1984 : 7). Plus tard, dans les années 1960-1975, la France est devenue, comme on le verra, le principal pays de destination pour une population d'émigrants peu scolarisée et défavorisée, fuyant les difficultés économiques ou les poursuites politiques.

Les occurrences de représentations des Portugais et du Portugal que l'on a pu repérer peuvent être classées dans trois catégories. La première réunit des fictions mettant à l'avant-plan le rôle des Portugais dans les grandes découvertes XVI^e siècle. C'est le cas de *Boussole*, de Mathias Enard (2015) et *Le Chaste Monde* de Régine Detambel (2015). Cette catégorie est le moins fréquemment convoqué par les auteurs contemporains que nous avons lus et concerne une époque révolue, mettant en relief le rôle du Portugal dans les relations internationales, ce pourquoi elle ne sera pas traitée dans cet article.

Les deux autres catégories sont liées à des phénomènes de société qui ont dicté les rapports entre la France et le Portugal à deux moments différents. De nombreuses fictions françaises évoquent les traditions issues de l'émigration massive de Portugais vers la France entre 1960 et 1975, qui a, selon Daniel-Henri Pageaux (1984 : 53), « renouvelé (...) le stock des stéréotypes qui circulent en France sur le Portugal et les Portugais ». ¹ Ces stéréotypes cataloguent les Portugais comme une population défavorisée, souvent associée à des fonctions professionnelles typiques (concierge, femme de ménage, maçon...) et des qualités comme la forte capacité de travail.

Nous retrouvons ces idées reçues dans les textes littéraires, mais aussi dans les fictions cinématographiques, notamment les comédies, qui ont peut-être un public plus élargi. Évoquons, à titre d'exemple, le film de Benoit Forgeard, *Yves*, paru en 2019. Dans une scène de ce film, des électroménagers ont été choisis pour chanter et représenter leurs pays dans le festival de l'Eurovision : une machine à espressos appelée Bianca avec une chanson intitulée « Amorespresso », pour l'Italie, et un aspirateur appelé Manuel (un prénom traditionnel portugais), avec une chanson au refrain suggestif « je recueille, je nettoie », pour le Portugal. Mentionnons aussi *Opération Portugal*, une comédie française de Frank Cimièrre, parue en 2021, qui a suscité de fortes réactions à la suite d'un recours à des préjugés jugés offensifs, dont la critique suivante, parue dans *Télérama*, se fait l'écho : « *Opération Portugal* repose (...) sur des clichés grossiers (l'amour du foot, le goût pour la nourriture, la prédisposition au BTP), saupoudrés d'un humour navrant² (...) ».

La troisième catégorie est le résultat de l'intensification des contacts culturels induits par le phénomène du tourisme et le développement des techniques de communication, qui ont amené beaucoup de Français à découvrir le Portugal pendant leurs voyages de loisir ou de travail et à s'intéresser à sa culture et son peuple. Les textes de cette catégorie révèlent un regard curieux et moins inscrit dans des stéréotypes issus de l'émigration de la fin du XX^e siècle. Ils ont la particularité d'adopter une attitude méfiante envers les possibilités de représenter l'Autre et de « territorialiser les données culturelles », pour reprendre les mots de Pageaux (2010 : s.p.), qui partage ce soupçon : « Tout processus de territorialisation ou spatialisaiton de données culturelles en vue de les assimiler à des réalités naturelles est à examiner attentivement (...) ».

Alors que dans les fictions plus attentives aux phénomènes liés à l'émigration on représente les Portugais en France, dans celles de la troisième catégorie, ce sont les Français qui partent (physiquement ou métaphoriquement) à la découverte du Portugal. Autrement dit, dans les premières on s'intéresse à sa propre culture et à la place qu'y prend l'étranger, tandis que dans les secondes on a plutôt affaire à un regard vers l'extérieur, vers l'autre au sein de sa propre culture.

Notre corpus est composé de textes de onze écrivains aux parcours et à la notoriété différents : J.M.G. Le Clézio, Prix Nobel de la Littérature, y côtoie Éric Chevillard et Camille Laurens, mais aussi des auteurs dont l'œuvre n'a pas encore reçu beaucoup d'attention de la part des chercheurs, malgré leur production littéraire conséquente et les prix qui leur ont été décernés. C'est le cas de Régine Detambel, Agnès Desarthe, Mathias Enard, Anne-Marie Garat, Marie-Hélène Lafon, Luc Lang, Hervé Le Tellier et Nicolas Mathieu. Malgré cette apparente hétérogénéité, leurs textes, publiés après 1980, partagent, pour reprendre les mots de

Michel Collomb (à propos des romanciers contemporains), « un souci de la société plus marqué que leurs prédécesseurs et évoquent plus souvent et de façon plus précise les maux qui affectent les sociétés dans lesquelles ils vivent » (Collomb, 2005 : quatrième de couverture). Jean Bessière (2010) souligne cependant, tout comme Collomb d'ailleurs, que ce rapport au social, au réel, ne se fait point de façon linéaire, mais se construit à partir d'une « problématique du monde », de questionnements systématiques que les textes thématisent.

Dans les sections suivantes, on essaiera de dégager quelques grilles interprétatives, fondées sur des stéréotypes, qui conditionnent les descriptions et les portraits dans ces fictions.

Mise en fiction des émigrés portugais

Le stéréotype de l'émigrant portugais, aux origines humbles, sans diplôme, travailleur et serviable, est, à notre connaissance, celui que l'on retrouve le plus fréquemment dans les textes fictionnels contemporains. Il s'agit de personnages typifiés, très souvent exerçant une des professions typiquement associées à cette population. Pour illustrer cette catégorie, on citera quelques passages contenant des représentations similaires retrouvées chez différents auteurs, et on fera une analyse du conte « Ô voleur, voleur, quelle vie est la tienne ? », de J.-M. G. Le Clézio (1982 [2020]), dont le protagoniste est précisément un émigrant portugais.

De nombreux Portugais émigrés en France sont devenus gardiens d'immeuble, une réalité reprise par la fiction. Ainsi en est-il dans *Nos vies*, de Marie-Hélène Lafon, où, à propos d'une femme aperçue dans une pharmacie qui avait exercé ces fonctions, on ajoute : « à cette époque tous les gardiens de ce quartier venaient du même coin du Portugal » (Lafon, 2017 : 59). De même, dans « L'Homme à la tête de hibou » d'Agnès Desarthe (2014), le collègue de pupitre de la narratrice, Paulo da Silva, est le fils de la concierge de l'immeuble, qui est portugaise. Le texte met en avant le peu de moyens de la famille de la concierge, par comparaison avec celle de la narratrice, ainsi qu'une certaine fascination qu'elle provoque chez cette jeune française.

On retrouve aussi des caractérisations qui mettent en relief la capacité de travail des populations portugaises en France, comme chez Marie-Hélène Lafon, dont l'œuvre romanesque reproduit un « imaginaire paysan » (Posthumus, 2015 : 100). Dans *Les Pays*, on mentionne le dévouement d'un couple de boulangers portugais :

Le pain était formidable, on le prenait en rentrant chez les boulangers d'en bas, des Portugais qui travaillaient comme des fous et vendaient à des prix

impossibles des gâteaux gros comme rien, trois femmes servaient, dont la patronne qui avait l'œil pointu, à certaines heures on faisait la queue dans la rue, tellement c'était réputé dans le quartier où, pourtant, les boulangeries ne manquaient pas. Des travailleurs, ces gens-là, les boulangers (...) (Lafon, 2012 : 158).

Ce passage non seulement souligne que les Portugais travaillent arduement, il suggère aussi qu'ils ne sont pas sans intelligence - la patronne portugaise est décrite comme étant perspicace et son affaire comme ayant du succès, étant donné qu'elle vend un produit « formidable », que ses gâteaux sont chers, et que les clients préfèrent sa boulangerie aux autres du quartier. L'expression « ces gens-là », que l'on associe aux boulangers, mais aussi aux Portugais, a pour fonction de signaler l'altérité.

Parfois, on décèle un préjugé social plus explicite envers les travailleurs portugais. L'exemple suivant a été pris de *Leurs enfants après eux*, de Nicolas Mathieu (2018 : 184) :

Un bistrot pas très loin du boulot tenu par des Portugais, un couple opaque et brun qui bossait quinze heures par jour. Le patron s'appelait Georges, sa femme n'était pas là. Georges avait les cheveux tellement touffus et si épais, les mecs n'arrêtaient pas de l'emmerder avec de prétendues origines nord-africaines. Après tout, le Portugal jouxtait. Des siècles d'invasion avaient forcément engendré quelques hybridations. Le patron opinait silencieusement, l'air de dire rira bien qui rira le dernier.

Tant ce passage que le précédent mentionnent la capacité de travail des Portugais et leurs qualités d'entrepreneurs, puisqu'ils sont les patrons de la boulangerie et du bistrot. Chez Nicolas Mathieu, on retrouve toutefois la dénonciation explicite de préjugés de la part des « mecs » (Nous) envers le patron (l'Autre). Le préjugé est apparemment suscité par l'aspect physique de l'homme, qui n'est pas indifférent aux commentaires récurrents des clients (« les mecs n'arrêtaient pas de l'emmerder »). L'écart entre les Portugais et les Français semble pourtant plus poussé, car ces étrangers s'avèrent impénétrables tant pour leurs clients (lorsqu'il est provoqué, le patron garde le silence et son air mystérieux), que pour le narrateur qui décrit le couple comme étant « opaque ». Leur détermination et leur persévérance face aux obstacles montrent leur dévouement à un objectif de vie qui justifie les journées de travail de quinze heures par jour.

Dans *Cruels*, 13, de Luc Lang (2008 : 131), l'expression de ce genre de préjugé s'intensifie :

monsieur-pense-à-rien, oui, avec ses « u » prononcés « ou » : esscouzié-moi, monsieur Douchesne, n'ai plou dou tou pensé à la Sécourité zossiale... ça m'énerve, cette prononciation ! en quinze ans de carrière, ne m'y suis jamais habitué, pourtant les Portugais/Espagnols, j'en ai croisé sur les chantiers de BTP ! enfin, ne nous plaignons pas, ils bossent bien !

Ce passage s'organise par une scission nette entre le « Nous » (« ne nous plaignons pas ») qui décrit, critique, mais se force à accepter la présence de l'étranger car il lui est utile ; et l'Autre (« ils bossent bien »), qui est jugé peu intelligent (« monsieur-pense-à-rien »), qui agace avec son accent étranger, qui reste humble et déférent face à l'agression et dont l'identité reste floue et généralisée (la difficulté à distinguer les Portugais des Espagnols constitue un indice d'un manque d'intérêt pour l'émigré). Dans ce cas aussi on perçoit une consolidation du stéréotype identifié ci-dessus : les Portugais travaillent dans les chantiers (tout comme leurs confrères ibériques) et sont diligents.

Dans certaines fictions, ce sont les enfants d'émigrants, entièrement adaptés à la culture française, qui jouent le rôle du « Nous-français ». *Pense à demain*, de Anne-Marie Garat (2010), illustre cette tendance. Malgré la tendance qu'a Garat d'« interrog[er] sans répit la légitimité et les conditions de [sa] propre écriture » (Borgomano, 2004 : 251), ce récit fictionnalise les confrontations entre la jeune Luiza, née en France, fille d'un émigrant portugais, et son père, qui veut rentrer au Portugal. Luiza refuse de réintégrer la société et la culture portugaises des années 1960-1975, qu'elle critique, notamment pour la guerre avec les colonies, la dictature, le goût du football et les mœurs plutôt traditionnelles.

C'est aussi un enfant d'émigrant qui fait l'objet du regard de Le Clézio (1982) dans « Ô voleur, voleur, quelle vie est la tienne ? ». Dans ce conte, le protagoniste, né au Portugal, raconte son histoire, répondant aux questions du narrateur. Le texte de Le Clézio diffère des précédents, car on y a accès au point de vue du personnage portugais, en discours direct, plutôt qu'à celui de narrateurs ou personnages français :

Je suis né au Portugal, à Ericeira, c'était en ce temps-là un petit village de pêcheurs pas loin de Lisbonne, tout blanc au-dessus de la mer. Ensuite mon père a dû partir pour des raisons politiques, et avec ma mère et ma tante on s'est installés en France, et je n'ai jamais revu mon grand-père. (...) Mais je me souviens bien de lui, c'était un pêcheur, il me racontait des histoires, mais maintenant je ne parle presque plus le portugais. Après cela, j'ai travaillé comme apprenti maçon avec mon père (...) (Le Clézio, 2020 : 225).

L'histoire de ce personnage est celle typique des émigrés portugais. Il a des origines pauvres, sa famille doit quitter le pays à l'époque de la guerre coloniale et de la dictature « pour des raisons politiques », il est maçon, comme son père avant lui. Ses souvenirs du Portugal sont idylliques. En témoigne la description de Ericeira, le village « tout blanc au-dessus de la mer », et l'évocation du grand-père qui lui racontait des histoires. Son enfance au Portugal, où les conditions de vie étaient difficiles mais la famille était unie et honnête, contraste avec la vie en France : la perte de son emploi, l'injustice subie de la part d'un patron qui a fait faillite et n'a pas payé ses fonctionnaires, des employeurs qui préfèrent recruter des étrangers célibataires (*idem* : 226). Pour assurer la survie de sa femme et de ses enfants, ce maçon finit par devenir cambrioleur. Le conte se termine sur une reproduction en portugais de ce qui est présenté comme une chanson populaire, le seul élément de la culture portugaise dont le personnage se souvient :

Quand je vivais encore à Ericeira, mon grand-père s'occupait bien de moi, je me souviens d'une poésie qu'il me chantonait souvent, et je me demande pourquoi je me suis souvenu de celle-là plutôt que d'une autre, peut-être que c'est ça la destinée ? Est-ce que tu comprends un peu le portugais ? Ça se chantait comme ça, écoute :

*Ó ladrão ! Ladrão !
Que vida e tua [sic] ?
Comer e beber
Passear pela rua.
Era meia noite
Quando o ladrão veio
Bateu três pancadas
A' [sic] porta do meio.³ (*idem* : 234-235).*

Ces vers ont été extraits de chansons populaires différentes, ayant été légèrement modifiés, ce qui peut être associé aux réminiscences imprécises de ce personnage, qui avoue d'ailleurs ne plus maîtriser le portugais. Ce souvenir est interprété par le cambrioleur comme l'indice d'une fatalité. Le message de la chanson a, en effet, des points en commun avec l'histoire racontée : le personnage avoue voler pour manger et boire et ses cambriolages ont lieu la nuit.

Ce conte est différent des fictions précédentes dans la mesure où le personnage portugais est un cambrioleur, sa caractérisation est plus complexe, on a accès à son discours à la première personne et le texte finit avec un hommage à la culture (populaire) portugaise et à la langue portugaise. Soulignons que la reproduction des vers en portugais n'est pas accompagnée d'une traduction en français, ce qui fait

résonner les sonorités singulières de la langue portugaise et incite le lecteur à faire ses propres recherches sur le message du texte. On retrouve cependant les mêmes grilles interprétatives appliquées par les autres auteurs dans la caractérisation des *émigrés* portugais : le personnage a commencé à travailler comme maçon et a ensuite pris toute sorte de fonctions dans ce secteur d'activité pour essayer de survivre, il était dévoué à son travail, il s'est adapté à son pays d'accueil, au point de ne plus parler le portugais, et tant lui que sa femme sont des gens honnêtes et pauvres. En effet, le texte rend clair que cette activité criminelle est la seule solution aux yeux d'un homme qui aurait préféré travailler, qui avoue sa honte et sa tristesse d'être devenu voleur et dont le discours rend même compte d'une sensation de perte d'identité liée à son nouveau mode de vie (*idem* : 229).

Ce bref périple par ces sept fictions littéraires rend compte de récurrences dans la représentation des Portugais *émigrés* en France. Réduits à *leurs fonctions* de gardiens d'immeuble, maçons, patrons de boulangerie ou de bistrot, ils sont caractérisés comme étant travailleurs, responsables et mus par les questions financières. Ils semblent intégrés dans la société française, au sein de laquelle ils ont pourtant tendance à être perçus comme différents, voire étranges, devenant souvent la cible de préjugés. Par contraste avec les fictions regroupées dans la prochaine section, ces fictions ne problématisent pas la question de la représentation. Les textes évoquent au passage des personnages typifiés (*à l'exception du conte de Le Clézio*), dont la fonction est de caractériser, avec l'économie que permet le stéréotype, des aspects de la société française. Il en ressort que la culture portugaise est, dans ces fictions qui se sont pourtant intéressées aux Portugais, souvent escamotées au profit de clichés qui la dérobent au regard du lecteur.

Un Portugal (ré)inventé

Les fictions que nous avons incluses dans cette catégorie s'intéressent au territoire et à la culture portugaise plutôt qu'aux Portugais et sont le résultat d'un regard porté vers l'extérieur, que l'on représente tout en dénonçant les pièges de la représentation. Dans certains cas, comme *Monotobio*, d'Éric Chevillard (2020), le Portugal n'est évoqué que dans un seul passage :

(...) changer l'ampoule du plafonnier du bureau : on y voit tout de suite plus clair et c'est même toute la lumière du Portugal qui aussitôt nous inonde. Le tramway jaune de la ligne 28 me déposa (...) dans Alfama. (...) Je mangeai donc de la morue au son du fado, je pris la pose à côté de Pessoa devant le café A Brasileira, puis ma statue plus ingambe se détacha de la sienne pour visiter la tour de Belém avant de gagner Odeceixe et, la veille du quarantième

anniversaire de la Révolution des Œillets, me jeter dans la Seixe (...). La trajectoire nette du touriste, ce destin tout tracé se confond pour quelques séquences avec celui de ses semblables, il y a là comme (...) un avant-goût plutôt agréable de l'anéantissement de soi (Chevillard, 2020 : 77-78).

Cet extrait illustre à perfection la méfiance par rapport à toute tentative de représentation du Portugal qui caractérise les fictions réunies dans cette section et devient encore plus centrale dans le projet d'écriture d'Éric Chevillard⁴. L'ironie du passage (notamment la comparaison entre la lumière de l'ampoule et celle du Portugal) incite le lecteur à se questionner sur la profondeur et la véracité de cette représentation d'un pays étranger. On y retrouve les plus fameux éléments proposés par les promotions touristiques sur le Portugal et Lisbonne : la lumière particulière, le quartier traditionnel d'Alfama, les tramways, le café A Brasileira, devant lequel se trouve la statue de l'écrivain Fernando Pessoa, la tour de Belém, le fado et la révolution des Œillets. Le passage dénonce les itinéraires et activités préétablis pour le touriste qui conditionnent son appréhension de la culture étrangère.

Tous ces éléments touristiques sont aussi évoqués dans *Électrico W*, le roman de Hervé Le Tellier (2011). Le Tellier y raconte l'histoire de Vincent Balmer, le narrateur, un journaliste et traducteur français ayant récemment quitté Paris pour venir s'installer à Lisbonne, dans le quartier où sa mère était née et où, enfant, il avait passé des vacances ; et António Flores, un photographe né à Lisbonne, qui y revient dix ans après, pour couvrir un procès judiciaire. Malgré le lien des deux personnages avec Lisbonne, le récit souligne que ce sont des Français qui (re) découvrent Lisbonne et la culture portugaise.

La problématique du faux, de la double identité, de l'appréhension subjective du réel, s'annonce depuis le début du roman, avec la citation en exergue d'un extrait d'un poème de l'auteur portugais Fernando Pessoa :

*Quand j'ai voulu ôter le masque,
je l'avais collé au visage.
Quand je l'ai ôté et me suis vu dans le miroir,
j'avais déjà vieilli.*
FERNANDO PESSOA, *Bureau de tabac* (apud Le Tellier, 2011 : 7).

Le premier chapitre, intitulé « En guise de prologue », contribue également à saper l'illusion de réel, car on y dénonce le texte comme fiction et comme artifice :

Ici commence donc le roman. Je l'ai remanié (...). J'ai modifié certaines tournures parce que je n'y retrouvais plus l'exacte sensation de l'instant de leur naissance. (...)

Ce paragraphe, je l'ai rajouté parce que, selon l'ordinateur, le manuscrit comportait 52 122 mots. Je voulais que ce soit un nombre premier. Une sorte de superstition. Alors, j'ai ajouté un adjectif ici, un adverbe là, je ne sais même plus où. Et ici recommence le cahier (Le Tellier, 2011 : 14).

Malgré l'indication, récurrente au long du récit, que le roman a été écrit à partir des notes prises pendant que les événements avaient eu lieu, ce qui pourrait contribuer à un effet de vraisemblance, cet extrait souligne que cette première version a été réécrite, remaniée, notamment dans le but d'atteindre un certain nombre de mots. Le Tellier met ainsi en évidence l'aspect artificiel du roman et, par conséquent, l'écart qu'il y a entre une fiction et le réel. La première phrase de l'Épilogue reprend d'ailleurs cette prémisse : « L'une des règles tacites du roman serait que chaque porte ouverte par le déroulé de la fiction se voit refermée à sa toute fin. » (*idem* : 284).

Dans ce roman, nous retrouvons deux références aux années 1970, si fréquemment évoquées dans les fictions de la section précédente. Ainsi, à propos du passé d'António, dont la jeune copine était tombée enceinte, ce qui lui a valu d'être envoyée chez des parents, dans le nord du pays, on explique pourquoi cette grossesse a été traitée comme un si grand scandale :

Je ne comprenais pas cette soudaine folie. Était-ce si dramatique ? Bien sûr, m'a répondu António. L'avortement, la grossesse hors mariage étaient impossibles. C'étaient les années soixante-dix, la fin calamiteuse de l'Estado novo, des années de la dictature Salazar, un Portugal rural aujourd'hui oublié, salazariste, catholique et analphabète. La télévision interviewait avec un immense respect sœur Marie des douleurs qui soufflait ses soixante bougies au carmel, parce qu'elle avait été Lucia Dos Santos, l'une des trois enfants voyants de Fátima à qui par six fois, en 1917, la Sainte Vierge était apparue. Oui, c'était le temps des trois F, Fátima, fado, football. (*idem* : 28).

Le passage offre un condensé des stéréotypes sur cette époque de l'Histoire du Portugal, soulignant la dictature et les mœurs conservatrices, l'adhésion à la religion catholique et le manque de scolarité de la population. Comme beaucoup de ses compatriotes, António aussi a émigré en France à cette époque. L'autre référence à cette période (*idem* : 270-271) résulte des souvenirs d'une femme portugaise, qui se rappelle les funérailles de Francisco, un jeune homme tué à l'âge de 20 ans, par une grenade, lors de la guerre coloniale en Angola, et raconte l'histoire de son amour pour une jeune fille qui a souffert tellement d'agressions lorsque leur relation homosexuelle a été découverte qu'elle s'est donné la mort.

Outre ces deux passages, le Portugal est essentiellement caractérisé comme un ailleurs géographique et culturel marqué par l'emploi systématique de la toponymie étrangère : la « Baixa » (*idem* : 21), le « Barreiro » et le « Seixal » (*idem* : 27), le « Convento do Carmo » (*idem* : 52), « l'Elevador de Santa Justa » (*idem* : 52), parfois avec une caractérisation synthétique, comme dans le cas du « vieux quartier du Bairro Alto » (Le Tellier, 2011 : 21) ou du « vaste miradouro de la rua Santa Catarina » (*idem* : 27). La caractérisation du Portugal y repose également sur l'utilisation de mots en portugais, à commencer par le titre du roman, *Eléctrico W*, un « tramway-funiculaire jaune et blanc » (*idem* : 21), les titres de journaux comme le *Jornal de Notícias* (*idem* : 43) ou, plus rarement, des mots prononcés par les personnages : « elle murmure encore Idiota Idiota Idiota ». (*idem* : 277). On y identifie encore quelques références littéraires et culturelles, notamment à Fernando Pessoa, dont on cite d'ailleurs un poème en portugais (*idem* : 216), et Eugénio de Andrade (*idem* : 44). La stratégie ne permet pas d'oublier que le récit a lieu au Portugal, à Lisbonne, tout en soulignant que ce que l'on transmet au lecteur est une perception des lieux, de la culture, des personnes, que l'on observe avec un regard étranger : « Lisbonne, capitale ouverte sur les mers, me semblait un mélange d'exotisme et de civilisation. » (*idem* : 17) .

Le roman de Camille Laurens, *Celle que vous croyez*, paru en 2016, comme celui de Hervé Le Tellier, vise à saisir quelques aspects de la culture portugaise que l'on transmet au lecteur français tout en le mettant en garde contre les pièges de la représentation. Les deux romans ont d'ailleurs la problématique de la dissimulation et du leurre en partage.

En effet, dans ce roman, une femme française se crée une nouvelle identité⁵ pour s'inscrire sur Facebook, choisissant de se faire passer par une Portugaise au nom de Claire Antunès⁶. De son vrai nom, Claire Millecam, elle garde son prénom qui évoque ironiquement la transparence - « Claire, « claire comme de l'eau de roche », dit-elle quand elle se présente » (Laurens, 2016 : 197). Son nom, « Millecam », qui peut être interprété comme un indice de la pluralité d'identités et une reprise des premières syllabes du prénom de l'écrivain, Cam(ille), est remplacé par un nom portugais :

J'avais choisi mon pseudo avec soin : Claire par désir de garder mon prénom, si ironique soit-il ; Antunès parce que c'est un nom étranger et aussi celui d'un écrivain. Vous connaissez António Lobo Antunes ? Un grand romancier portugais. Vous devriez. Il est psychiatre de formation. Mais maintenant il ne fait plus qu'écrire, je crois. D'ailleurs, que faire d'autre ? (Laurens, 2016 : 34-35).

Comme António Lobo Antunes, Camille Laurens est psychiatre et écrivain. Camille est d'ailleurs le prénom d'une autre femme du roman, qui anime un atelier

d'écriture, ce qui montre les jeux de miroirs qui minent toute possibilité de prendre les représentations (du Portugal notamment) au sérieux. L'ajout d'un accent au nom portugais, qui passe de « Antunes » à « Antunès », symbolise aussi l'artifice de la représentation. Le roman refuse ainsi de fournir une histoire univoque et logique, une identité solide pour les personnages, tout comme une représentation vraisemblable du Portugal et de sa culture. *Celle que vous croyez* construit et déconstruit la fiction, en en fournissant des versions différentes (parfois contradictoires), pour bousculer toute certitude.

Outre cet hommage à António Lobo Antunes, on retrouve dans ce roman des références culturelles très répandues, notamment par les agences de voyage : « Comme je parle un peu portugais... Et puis le fado, la saudade, je ne sais pas, ça me correspondait bien. Bref : Claire Antunès. Il y a toujours une part d'inexplicable dans le choix d'une identité, non ? Comme dans un roman. » (*idem* : 35) Le choix de la nationalité est justifié par une similitude entre la personnalité du personnage et les traits de la culture qui sont évoqués, la langue, le fado et la « saudade », qui renvoient à une idée de nostalgie.

La même conception stéréotypée de la culture donne lieu au récit d'un voyage imaginé au Portugal, de la part de Chris, l'amoureux séduit par le faux profil de Facebook :

Il pouvait aussi venir me voir à Lisbonne, après tout il n'avait pas d'obligations à Paris, rien qui le retienne ; il ne connaissait pas le Portugal, la lumière devait y être sublime, le paradis pour un photographe. Il avait même tracé l'itinéraire idéal pour un voyage en DS par les petites routes, rêvant sur les noms des villages traversés - Zambugo, Picoto, c'était si joli ! (*idem* : 102).

La représentation idyllique est transmise par le choix lexical - « sublime », « paradis », « idéal », « rêvant » - que le lecteur met en rapport avec l'aveu de ne pas connaître le Portugal. Le tout permet de conclure que l'on a accès à l'imaginaire du personnage sur un Portugal pittoresque, rêvé à partir des sonorités du nom de villages, ou de prospectus touristiques vantant la lumière du pays. Le commentaire à la photo du Portugal qui est publiée sur le faux profil de Facebook - « sortie d'une agence de tourisme, trop naze » (*idem* : 118) - pourrait s'appliquer à cette description du voyage rêvé.

Cette mise en garde sur l'artificialité de la représentation est reprise régulièrement au long du roman. Ainsi, pour séduire Claire Antunès, Chris dit utiliser des mots portugais, alors qu'un des mots, « besos », est un mot espagnol : « Donne-moi plutôt de tes nouvelles. Comment tu vas, bonita ? Tu reviens en France ? Besos. P-S : tu as vu, je me suis mis au portugais en t'attendant. » (*idem* : 186).

La représentation du Portugal y est donc tout aussi fautive que les multiples versions du récit et les identités des personnages. *Celle que vous croyez* est un roman qui raconte tout en détruisant ce qui est raconté : « Comment a-t-elle pu ourdir une manigance aussi tordue ? Inventer un CV, inventer Gilles, inventer le Portugal, inventer l'impossible ? » (*idem* : 123).

« Inventer le Portugal » est une formule qui synthétise l'approche adoptée par les fictions incluses dans cette section. On dirait même qu'elles réinventent un Portugal, composé à partir d'un imaginaire créé à partir de récits, de lectures et de voyages. Bien que ces auteurs aient élu le Portugal comme sujet de leurs récits, ils assument ne pas avoir la prétention de saisir sa culture et de la transmettre au lecteur. Au contraire, ils recommandent une attitude de méfiance envers les pièges de la représentation, un trait typique des fictions contemporaines héritières du Nouveau Roman.

Nous espérons avoir contribué à esquisser les contours des opérations et des grilles interprétatives qui participent à façonner la représentation du Portugal et des Portugais dans la littérature française contemporaine, plus spécifiquement dans les dix textes fictionnels analysés, publiés entre 1982 et 2020. Nous avons conclu que les représentations y oscillent entre un imaginaire plutôt associé à la figure de l'émigré Portugais en France (le plus souvent représenté par sa profession de boulanger, de maçon ou de gardien) et un autre qui découle d'un effort de découverte du Portugal (où pullulent les repères typiquement promus par les discours touristiques). Malgré leurs différences - que les personnages de Portugais soient les protagonistes ou représentent des types sociaux, que l'histoire ait lieu au Portugal ou en France, que les textes aient été publiés à la fin du XX^e siècle ou au XXI^e siècle, par les écrivains plus ou moins renommés - il s'agit de récits empreints de stéréotypes et d'idées reçues, qui confirment les imaginaires les plus répandus en France sur la culture portugaise, renforcent la reconnaissance du même, sans inciter le lecteur à s'intéresser sur les déclinaisons de l'altérité. La richesse et la variété des fictions françaises dans lesquelles les lecteurs retrouvent des personnages de Portugais incite à poursuivre et élargir cette recherche à d'autres *corpus* et à d'autres périodes, pour mieux saisir les déclinaisons de ces représentations, qui changent au gré du temps et des événements.

Bibliographie

- Amossy, R. P., Herschberg. A. 1997. *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*. Paris : Nathan.
- Bessière, J. 2010. *Le Roman contemporain ou la Problématicité du monde*. Paris : PUF.
- Borgomano, M. 2004. L'ombre du père... In : Dambre, Marc, Mura-Brunel, Aline, Blanckeman,

Bruno (dir.). *Le roman français au tournant du XXI^e siècle*. Nouvelle édition. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, p. 249-261. [En ligne] : <http://books.openedition.org/psn/1615> [consulté 03 avril 2021].

Chevillard, Éric. 2020. *Monotobio*. Paris : Minuit.

Collomb, M. dir. 2005. *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*. Montpellier, Centre d'étude du XX^e siècle, Université Paul-Valéry - Montpellier III.

Delphy, C. 2008. *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?* Paris : Éditions La Fabrique.

Desarthe, A. 2014. L'Homme à la tête de hibou. In : *Ce qui est arrivé aux Kempinski*. Paris : Éditions de L'Olivier.

Detambel, R. 2015. *Le chaste monde*. Paris : Actes Sud.

Dufays, J-L. 2010. *Stéréotype et lecture, essai sur la réception littéraire*. Bruxelles : Peter Lang.

Enard, M. 2015. *Boussole*. Paris : Actes Sud.

Faria, D. 2018. Dire l'île au XXI^e siècle : relectures des espaces insulaires chez Jean Echenoz et Éric Chevillard. In Florence Lojaco (ed.), *L'Île palimpseste*. Paris : Éditions Petra, p.87-99.

Faria, D. 2017. Oreille rouge d'Éric Chevillard, ou la globalisation à l'épreuve des stéréotypes. In : Ana Paula Coutinho Mendes, Maria de Fátima Outeirinho, José Domingues de Almeida (éd.), *Résistances du local et apories du global*. Paris : Éditions Le Manuscrit, p.195-212.

Faria, D. 2009. Une quête d'identité par le détour. Dans ces bras-là, de Camille Laurens, *Intercâmbio. Revista de Estudos Franceses da Universidade do Porto*, Série II, n.º2, p.107-114. [En ligne] : <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id04id1184&sum=sim> [consulté 03 avril 2021].

Garat, A-M. 2010. *Pense à demain*. Paris : Actes Sud.

Kristeva, J. 1988. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard.

Lafon, M-H. 2012. *Les pays*. Paris : Buchet-Chastel.

Lafon, M-H. 2017. *Nos vies*. Paris : Buchet Chastel.

Lang, L. 2008. *Cruels, 13*. Paris : Stock.

Laurens, C. 2016. *Celle que vous croyez*. Paris : Gallimard.

Le Clézio, J.M.G. [1982] 2020. Ô voleur, voleur, quelle vie est la tienne ? In : *La Ronde et autres faits divers*. Paris : Gallimard, p.225-235.

Le Tellier, H. 2011. *Électrico W*. Paris : Éditions Jean-Claude Lattès.

Leyens, J-P., Yzerbyt, Vincent, Schadron, Georges. 1996. *Stéréotypes et cognition sociale*. trad. G. Shadron. Sprimont : Mardaga.

Machado, A M. 1984. *O "francesismo" na literatura portuguesa*. Lisboa: Instituto de Cultura e Língua Portuguesa.

Mathieu, N. 2018. *Leurs enfants après eux*. Paris : Actes Sud.

Pageaux, D-H. 1984. *Imagens de Portugal na cultura francesa*. Lisbonne : Biblioteca Breve.

Pageaux, D-H. 2010. « Terre, province, région, lieu : autour de la notion de 'littérature régionale' », Carnets, « Littératures nationales : suite ou fin. Résistances, mutations & lignes de fuite », Première Série - 2 Numéro Spécial. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/carnets/5326> [consulté 03 avril 2021].

Posthumus, S. 2015. L'habiter écologique et l'imaginaire paysan chez Marie-Hélène Lafon et Michel Serres. In : Alain Romestaing, Pierre Schoentjes et Anne Simon dir. *Revue critique de fixxion française contemporaine*, *Fixxion*, n ° 11, "Écopoétiques", p.100-111. [En ligne] : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.11/975> [consulté le 24 décembre 2021].

Todorov, T. 1989. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris : Seuil.

Wunenburger, J-J. 2006. *L'imaginaire*. Paris : PUF.

Notes

1. “Esta emigração renovou, de certo modo, o stock dos estereótipos que circulam em França relativos a Portugal e aos portugueses” (La traduction en français est de notre main).
2. Voir : <https://www.telerama.fr/cinema/operation-portugal-en-salles-cliches-grossiers-et-gags-navrants-a-gogo-6910992.php> [consulté le 10 août 2021]. L'acteur D'Jal réfute ces critiques, disant rire « avec » les Portugais et pas « des » Portugais, car « le rire est vraiment une forme d'intégration aussi. Si je ris de toi c'est que je t'apprécie. » <https://www.programme-tv.net/news/cinema/278506-djal-operation-portugal-reagit-aux-critiques-sur-son-humour-on-est-devenu-trop-communautaire-aujourd'hui/> [consulté le 10 août 2021].
3. Ô voleur ! Voleur !
Quelle vie est la tienne ?
Manger et boire
Me promener dans la rue
Il était minuit
Quand le voleur est venu
Il a frappé trois fois
À la porte du milieu. [Nous traduisons]
4. Sur le rôle du stéréotype dans les fictions d'Éric Chevillard, voir Faria (2018, 2017).
5. Claire rejoint la galerie de protagonistes féminins de Camille Laurens qui sont en quête d'une identité par le détour (Faria, 2009).
6. L'adaptation au cinéma de *Celle que vous croyez* (2019), de Safy Nebbou, a un peu effacé les renvois au Portugal et à la culture portugaise : non seulement on n'y retrouve aucune explication sur le nom choisi par la protagoniste (Antunès), le spectateur peut même imaginer qu'il s'agit d'un nom Brésilien, car elle annonce son départ pour le Brésil, plutôt que pour le Portugal. La seule trace des rapports établis avec le Portugal dans le roman est l'image de la couverture d'un livre de António Lobo Antunes (dans sa version française, *Les Âmes nocturnes*), qui surgit en plein écran vers la fin du film.



Une crise, l'autre. Impressions francophones sur le Portugal du XXI^e siècle

Hélder Mendes Baião

Université de Berne, Suisse

helder.mendesbaiao@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-2319-8449>

Reçu le 09-09-2021 / Évalué le 15-10-2021 / Accepté le 10-12-2021

Résumé

La crise économique des *subprimes* (dès 2008) oblige l'Europe à se remettre en question. Le Portugal, résidence des vacanciers, pays estimé pour son climat et son accueil chaleureux, n'échappe pas à la tourmente. Poussés à réformer ses finances défaillantes, le pays et ses habitants sont emportés par la spirale de l'austérité déclenchée par la *troïka*. On voit alors émerger dans le discours public européen une série d'analyses qui assimilent le Portugal à la cigale de la fable, généreux mais paresseux. « Le bon peuple portugais » est enfermé dans une série de stéréotypes écoulés liés à la gastronomie, au football et à la religion et ses élites sont présentées comme corrompues et incapables. Mais dans une Union européenne qui s'affiche comme unie quelle est l'utilité d'une telle représentation identitaire ? Que nous dit-elle des objectifs poursuivis par les élites portugaises et européennes ? Et quelles sont les sources qui l'abreuvent dans le temps long de l'histoire ?

Mots-clés : Alentejo, crise économique, politique portugaise, Geringonça, *Mediapart*

De crise em crise. Impressões francófonas sobre o Portugal do século XXI

Resumo

A crise do *subprime* (desde 2008) forçou a Europa a questionar-se a si própria. Portugal, lar de turistas, um país premiado pelo seu clima e caloroso acolhimento, não ficou imune à agitação. Pressionados a reformar as suas finanças endividadas, o país e os seus habitantes foram varridos na espiral de austeridade desencadeada pela *tróica*. Uma série de análises surgiu no discurso público europeu que comparou Portugal à generosa, mas preguiçosa cigarra da fábula. “O bom povo português” foi preso numa série de estereótipos ultrapassados relacionados com a gastronomia, o futebol e a religião, e as suas elites foram apresentadas como corruptas e incapazes. Mas numa União Europeia que afirma estar unida, de que serve tal representação de identidade? O que é que nos diz sobre os objetivos prosseguidos pelas elites portuguesas e europeias? E quais são as fontes que a alimentam no longo prazo da história?

Palavras-chave : Alentejo, crise económica, política portuguesa, Geringonça, *Mediapart*

From one crisis to the other. Francophone impressions of 21st century Portugal

Abstract

The subprime crisis (since 2008) forced Europe to question itself. Portugal, home to holidaymakers, a country prized for its climate and warm welcome, was not immune to the turmoil. Pressed to reform its failing finances, the country and its inhabitants were swept up in the spiral of austerity unleashed by the *troika*. A series of analyses emerged in European public discourse that likened Portugal to the generous but lazy cicada of the fable. “The good Portuguese people” were locked into a series of outdated stereotypes linked to gastronomy, football and religion, and their elites were presented as corrupt and incapable. But in a European Union that claims to be united, what use is such a representation of identity? What does it tell us about the objectives pursued by the Portuguese and European elites? And what are the sources that feed it in the long run of history?

Keywords : Alentejo, economic crisis, Portuguese politics, Geringonça, *Mediapart*

À sombra duma azinheira

« À moins de deux heures de Lisbonne, l’Alentejo cultive l’art délicat de distiller le temps » (Lauriane Gepner, 01/03/2020). Pour le voyageur impromptu, le Portugal et ses régions rappellent les poupées russes. Pays situé à la « périphérie » de l’Europe - comme la Russie d’ailleurs - le Portugal interpelle les voyageurs par son atmosphère et sa géographie à la fois accueillante, parfois tortueuse, mais aussi mystérieuse.

« À tort, l’Alentejo évoque encore souvent dans l’imaginaire commun une terre aride, désolée. » (Lauriane Gepner, 01/03/2020). De quel imaginaire est-il ici question ? C’est celui des vacanciers, qui aux mois de juillet et août, parcourent les territoires étouffants de Soleil du midi de l’Europe. Cette imagerie concentre un ensemble de représentations qui appartiennent au registre de la *périphérie* désirable, qui se découvre pendant la saison estivale et qui apparaît d’autant plus figée aux yeux des voyageurs qu’elle est inondée de touristes.

L’Alentejo est un promontoire instructif pour observer, du point de vue européen, la périphérie du Portugal. « Pays dans le pays » (Lauriane Gepner, 01/03/2020), mais aussi « province la plus pauvre » (Lauriane Gepner, 01/03/2020) l’Alentejo, parce que mal connu, concentre de nombreux stéréotypes qui illustrent, sans totalement l’englober, l’altérité lusitanienne. L’Alentejo qui cultive « l’art délicat de distiller le temps » enseigne au voyageur « l’art de laisser le temps au temps » (Lauriane Gepner, 01/03/2020). La province est aussi bien noyée dans sa propre temporalité

figée que dans celle ralentie des Européens qui la visitent. Terre de vins - à la fois productrice et consommatrice -, où se distingue la *Herdade do Esporão*, l'Alentejo offre à l'esprit enivré l'étendue d'une contemplation enchanteresse. Paysage *a priori* aride, crénelé de châteaux forts, il évoque le souvenir des Maures et de la *Reconquista*. La métonymie de la lenteur s'étire jusqu'à contaminer les aspects économiques, tels que la récolte du liège ; arbre qui pousse pendant 25 ans avant d'être commercialisable et qui garantit par la suite une récolte tous les 9 ans (Lauriane Gepner, 01/03/2020). La lenteur est donc un art subtil qu'il convient de domestiquer.

Ponctuellement, alors qu'il explore l'Alentejo, le lecteur retrouve le Portugal à l'horizon. Par exemple, dans cet article du *Figaro* qui rapporte qu'à Évora il existe également une fabrique de *pastéis de nata* qui n'ont rien à envier à ceux de Belém (Lauriane Gepner, 01/03/2020). Le lecteur apprend également que la cuisine portugaise ne s'arrête pas à la « morue nordique », les *Alentejanos*, là aussi, sont passés maîtres dans l'art raffiné de la gastronomie rustique. Des plats toujours très bien exécutés, même dans les auberges les plus simples, enchantent le voyageur en quête d'expériences culinaires (Béatrice Leproux-Gillet, 09/10/2007).

Certes ces textes s'adressent à un lectorat en quête d'évasion et de vacances. Mais c'est cet aspect familier qui permet de dévoiler l'imaginaire qu'ils véhiculent. Cette poétique de la lenteur, de la chaleur, cette image immobile d'une région figée dans le temps, l'aspect mauresque aussi qui ouvre vers l'imagerie de l'Orient enserrant l'Alentejo, et par extension le Portugal, dans un linceul de pittoresque que l'on retrouve, par ricochet, dans les argumentaires « sérieux » abordant l'économie ou le politique. Comme le soulignait Yánis Varoufákis¹ en 2015, les chaleurs estivales embourbaient les corps de paresse lorsqu'il s'agissait de trouver des raisons culturelles pour expliquer la crise économique de 2008 provoquée par la gestion des *subprimes* aux États-Unis.

Depuis trois ans, la population allemande est devenue convaincue que l'Allemagne a échappé au gros de la crise parce que, contrairement aux Méridionaux, qui comme la cigale inconstante, dépensent sans compter, les Allemands travaillent dur et savent s'en tenir à leurs moyens. (...) Une telle façon de penser s'accompagne d'une incompréhension totale de ce qui a assuré le succès de la zone euro et garanti l'excédent allemand jusqu'en 2008 : c'est-à-dire la manière dont, pendant des décennies, le minotaure planétaire [le cannibalisme américain de l'économie mondiale] générait la demande permettant à des pays comme les Pays-Bas et l'Allemagne d'être exportateurs nets de capitaux et de biens de consommation tant vis-à-vis de la zone euro que du reste du monde (Martine Orange, 27/01/2015).

À cette crainte de la paresse sous la chaleur, s'ajoute une autre plus ambiguë, héritée des Lumières, le souvenir diffus de l'Inquisition et des pratiques obscurantistes de cette institution catholique. Les journalistes, qui ne font pas office d'historiens, laissent ainsi échapper quelques simplifications, comme dans cet article du *Figaro* : « (...) *dominant la ville basse et les plaines alentours, le temple de Diane [à Évora] y dévoile dix colonnes corinthiennes en granit, posées sur un socle en marbre local. Mais au Moyen Âge, transformé en forteresse, il a servi de décor aux bûchers des inquisiteurs, avant d'être transformé en abattoir* » (Béatrice Leproux-Gillet, 09/10/2007).

L'auteure entremêle ici différentes époques, légendes et stéréotypes. Selon certaines sources, le temple de Diane aurait été retrouvé au XIX^e siècle sous des abattoirs ce qui souligne un cocasse renversement d'idées entre le sacré et le profane. Surtout l'auteure insiste sur l'image très négative de l'Inquisition qui depuis le milieu du XVI^e siècle - et non le Moyen Âge ! - poursuit l'histoire portugaise comme son ombre. Les autos-da-fé de l'Inquisition à Évora ne se déroulaient pas non plus dans le temple de Diane, mais plus au centre vers la *Praça do Giraldo* et l'*Église Santo Antão*. Là où l'autorité de l'Église était la plus symbolique et non à côté d'abattoirs qui compromettaient la sacralité de la procession et du sacrifice expiatoire.

Le rappel ponctuel de l'Inquisition fait partie d'un ensemble de signes qui expliquent le « retard » portugais en Europe, mais aussi l'incapacité du pays à garantir à ses citoyens un revenu décent et une qualité de vie digne. Lors d'une escapade à Loulé, en Algarve, le narrateur se fait expliquer par son guide que « La moyenne d'âge dans le marché [visitée] oscille autour de 70 ans. Les retraités travaillent encore leur terre et vendent ici leurs produits. Une manière de rester actif et d'arrondir les fins de mois. » Cette explication botte en touche les difficultés quotidiennes très réelles de ces retraités. Plus loin on apprendra qu'hommes et femmes travaillent à la cueillette des « arbouses rouges » pour la fabrication d'une eau-de-vie très forte, le *Medronho*. Si les hommes goûtent un alcool à 50°, les femmes, elles, se satisfont de 30° ce qui leur permet de travailler « au lieu de faire la sieste » (Eileen Hofer, 04/11/2016). Le ton amusé de ces commentaires justifie le paternalisme des *Algarvios* à l'encontre de leurs femmes, mais ces remarques soulignent aussi la pauvreté du Portugal. Un pays où l'archaïsme des techniques et leur peu de rentabilité exigent le travail constant de la terre, surtout de la part des retraités qui ne peuvent plus abandonner leur région et s'offrir le luxe de devenir à leur tour des touristes, à l'instar de leurs homologues français et allemands. Voilà le pittoresque auquel sont confrontés les visiteurs étrangers.

Du point de vue politique et économique, cette image vieillotte, héritée du salazarisme, colle au pays et sert de grille de lecture. Ainsi, elle est périodiquement convoquée au gré des crises qui ponctuent l'activité économique européenne ou mondiale.

Les récentes études sur l'image du Portugal se sont principalement arrêtées sur les symboles qui constituent la représentation identitaire des populations du pays. Dans une analyse portant sur le film, *La Cage dorée*, Frédéric Levéziel, revient sur « l'invisibilité » des Portugais de France et sur le mythe du retour que cultive la première génération de travailleurs lusophones arrivée dans le pays dès les années 1960 (Levéziel, 2017). Cette identité orientée vers le pays d'origine tend à évoluer en identité transnationale chez la deuxième et la troisième génération de migrants (Pereira, 1997 ; Wagner, 2016). De nombreuses études sociologiques en France, et en Suisse, ont insisté sur le phénomène d'une communauté portugaise discrète, apparemment parfaitement assimilée, mais cultivant le souvenir du pays d'origine dans des clubs sportifs, restaurants ou associations culturelles (Pereira, 2013 et 2019 ; Fibbi et al., 2010). D'autres analystes faisant usage d'une approche plus culturelle, ont insisté sur la méconnaissance du Portugal, du point de vue linguistique (Pageaux, 1971 ; Dos Santos, 2002), mais aussi historique (Portmann, 2013). Ces riches études, qui proposent une analyse des stéréotypes, qui soulignent les raccourcis historiques ou la méconnaissance du Portugal n'abordent pas le rôle idéologique des représentations négatives sur le Portugal. L'objectif de cet article est d'analyser les imagèmes (Simões, 2021) négatifs véhiculés par la presse francophone au sujet de la culture lusophone et d'ébaucher leur possible usage politique. Les hypothèses qui sous-tendent ce travail sont que les représentations ne sont jamais neutres et qu'elles préparent l'opinion publique au déploiement de politiques actives.

À la crise succède la crise

Le statut périphérique du Portugal par rapport aux « grands » de l'Europe - France et Allemagne en tête - excuse un regard condescendant. Le petit pays est doté d'une « petite » économie. La crise n'est donc plus une exception, mais une constante. L'hebdomadaire français *Mediapart* fait usage de l'expression la « crise avant la crise » (Philippe Riès, 28/09/2010). L'expression de « crise » définit à ce point le fonctionnement économique du pays qu'un réalisateur lusophone, Gonçalo Tocha, n'hésite pas à affirmer que le Portugal a toujours été en crise depuis le XVI^e siècle (Ludovic Lamant, 17/09/2013). Cette formule illustre aussi bien l'ironie douce-amère des autochtones comme elle explique une partie des stéréotypes européens à l'égard de ce petit pays, périphérique. Mais si le Portugal est un pays

qui baigne dans la crise, quels sont dès lors aux yeux des journalistes les critères objectifs de celle-ci ? Les articles qui seront ici passés en revue sont tirés du site *Mediapart*, quotidien d'information en ligne qui se présente comme indépendant, car son capital est détenu par les journalistes et des petits porteurs (le Fonds pour une presse libre, depuis 2019). Pour la décennie 2010-2020, c'est un seul journaliste de tendance libérale, Philippe Riès, qui rédige l'ensemble des textes de fond. L'auteur paraît connaître la culture portugaise, car il fait usage d'expressions idiomatiques et d'idées typiquement lusophones.

Le Portugal semble entretenir avec les instances européennes et internationales un rapport de soumission. Dans un article de 2010, Philippe Riès écrit que « [le Portugal] reste le seul [pays, *sic* !] à ce jour à avoir vraiment subi la fêrue du Pacte de stabilité et de croissance de l'UEM [Union économique monétaire] (...) ». La crise financière qui se déclenche à partir de 2008 mettra le Portugal en contradiction avec les exigences budgétaires de l'UE ce qui poussera le gouvernement portugais à demander de l'aide aux instances internationales (Ph. Riès, 28/09/2010). Ce statut de perpétuel assisté pousse le journaliste à s'interroger sur les liens du pays avec l'Union européenne et sur la manière avec laquelle il utilise les fonds et subventions européens. Pour Philippe Riès, la crise portugaise est le résultat d'un pays impécunieux, dont les instances n'ont pas cru que l'UE oserait abandonner l'un de ses membres. Le statut d'assisté de la démocratie trouve des échos dans l'histoire récente, car Mario Soares, figure tutélaire de la démocratie portugaise n'a pas hésité à demander par deux fois l'aide du FMI (Ph. Riès, 07/01/2017).

Les racines de la crise qui a secoué le Portugal depuis 2008 remontent aux années du gouvernement du Premier ministre socialiste José Socrates (2005-2011). Celui-ci se situe dans la continuité du « bloc central » (PS et PSD) - penchant soit à gauche soit à droite - qui a dirigé le Portugal depuis la Révolution des œillets. Socrates était un technocrate, il a avantagé les projets grandioses réalisés ou fantasmés (comme le TGV Lisbonne-Madrid ou la construction d'un deuxième aéroport à Lisbonne). Socrates vient d'une famille politique très clientéliste qui place ses hommes aux postes clés, ce qui leur assure une sorte d'immunité judiciaire. Ils bénéficient en cela de la permissivité du système judiciaire portugais - particulièrement lent, selon Philippe Riès, car le Portugal est le pays en Europe qui possède la plus forte proportion d'avocats par nombre d'habitants (Ph. Riès, 16/08/2014). Socrates, appelé « l'ingénieur » - comme Durão Barroso, Premier ministre portugais entre 2002 et 2004 était appelé Docteur - a toujours été en carence de reconnaissance académique dans un pays où les titres universitaires sont encore très valorisés. Pour accélérer le développement du Portugal, Socrates, entouré de ses amis, a opté pour des solutions technocratiques. Pour financer

ses projets pharaoniques - ce qui est perçu par Philippe Riès comme une marque d'hubris : pourquoi un petit pays chercherait-il systématiquement à se doter de projets grandioses (barrages, centres de congrès, aéroports, bâtiments publics, etc.) ? - Socrates a choisi un outil de financement particulier : les PPP (programme public-privé). Ceux-ci furent conclus en défaveur de l'État, c'est-à-dire du contribuable, selon la logique capitaliste désormais bien connue de la socialisation des pertes et de la privatisation des profits. Pour *Mediapart*, l'aggravation de la crise au Portugal, à la suite de la débâcle provoquée par les *subprimes* aux États-Unis, est due au manque de rigueur gestionnaire du gouvernement Socrates et à un usage aveugle et massif des PPP :

Le gouvernement Socrates n'a pas inventé les PPP. Le modèle de ces opérations, une des plus ruineuses aujourd'hui encore pour le contribuable portugais, est celui du pont Vasco-de-Gama, la deuxième traversée du Tage à Lisbonne, [réalisé] dans le cadre de la coûteuse (et émaillée d'affaires de corruption) opération Expo 98. Comme l'a souligné Paulo de Moraes dans son livre De la corruption à la crise, les ministres des travaux publics des gouvernements en action pendant la mise en place de Luso-Ponte ont été recasés à la tête de ce consortium, ou chez son principal acteur portugais, le groupe de BTP Mota-Engil (Ph. Riès, 28/10/2013).

Ces contrats publics-privés auraient permis au gouvernement de privatiser un certain nombre d'activités en avantageant le secteur privé, celui-ci empochant les bénéfiques et le public épongeant les pertes.

Une autre explication de la perméabilité portugaise aux crises se trouve dans la corruption des élites dirigeantes et dans la manière avec laquelle les fonds européens sont utilisés. Certaines de ces critiques, comme nous venons de voir, sont *a priori* parfaitement fondées. D'autres affirmations sont plus problématiques et manifestent un statut idéologique ambigu.

Selon Philippe Riès, le gouvernement portugais n'aurait pas utilisé intelligemment les fonds alloués par l'Union européenne. Le « bétonnage » excessif du pays lui paraît une absurdité. Le journaliste tire argument de l'exiguïté territoriale du pays pour déclarer paradoxale la haute densité du réseau autoroutier (Ph. Riès, 28/10/2013). Cette critique revient avec les contrats PPP :

(...) José Socrates a fait un usage surabondant des PPP, notamment pour alimenter le programme absurde de bétonnage du Portugal, qui a doté ce pays de taille modeste du réseau autoroutier le plus dense d'Europe, et dans le secteur de la santé publique hospitalière. Et à des conditions proprement scandaleuses au détriment du contribuable, tous les risques financiers étant assumés par l'État, tous les bénéfiques étant garantis aux « partenaires » privés (notamment face à l'effondrement du trafic provoqué par la crise).

Cette critique économique peut être légitime, mais elle est adaptée à un contexte de court terme et refuse d'anticiper la complexité du futur. Un pays doté d'infrastructures stables affrontera l'avenir et ses défis avec des atouts indéniables. Un réseau autoroutier solide est avantageux pour le développement des activités industrielles et commerciales, le transport de marchandises et aussi pour le tourisme dont l'économie portugaise dépend. Certes on peut critiquer des choix économiques qui encouragent le tourisme au détriment d'autres activités, mais cette manne investie ailleurs redynamisera l'ensemble des secteurs.

Le deuxième lièvre que soulève Philippe Riès est que le ministère de l'éducation portugais ne serait pas encore parvenu à juguler les carences béantes laissées par plus de cinquante ans de gouvernance salazariste.

Toutefois, une lecture plus attentive conduirait à un jugement sévère sur la politique du « bloc central » (PS et PSD) qui s'est partagé le pouvoir depuis la chute du régime salazariste en avril 1974. Trente-six années (et l'entrée dans l'Union européenne, transferts financiers importants à l'appui) n'auront pas suffi à la classe politique portugaise pour liquider l'héritage économique et social de la dictature. Le pays s'est couvert d'autoroutes (densité du réseau la plus forte d'Europe), mais son système d'enseignement général est un lourd handicap dans la compétition économique (maintenir le « bon peuple portugais » dans l'ignorance était une ambition revendiquée du Dr Salazar) (Ph. Riès, 28/09/2010).

Cet argument laisse songeur, car l'émigration qu'a connue le Portugal pendant les années d'austérité du gouvernement Passos Coelho (2011-2015) a démontré que la jeune génération diplômée - en particulier les ingénieurs, architectes ou infirmiers - trouve facilement du travail ailleurs. Cette diaspora apporte un soutien important aux proches demeurés au pays. Comme le montre la dernière remarque qui renvoie à Salazar ; les deux arguments avancés semblent principalement inspirés par l'image figée d'un Portugal archaïque et peu éduqué qui ne verrait dans les autoroutes construites qu'un moyen plus rapide d'aller à la plage.

La question de la corruption endémique de la classe politique est plus complexe, mais elle fonctionne cependant en parallèle à un stéréotype plus sournois et diffus, une image presque inchangée qui traverse les gouvernements et les époques depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, celle du « bon peuple portugais ».

Philippe Riès concède que le Portugal a progressé depuis la Révolution des œillets - les fonds européens n'ont donc pas été utilisés à si mauvais escient ! - cependant la corruption demeure un mal endémique et elle a en grande partie dilapidé les fonds publics et européens. Pour Philippe Riès, la classe politique portugaise se distingue

par sa médiocrité et par ses privilèges. Il avance - chiffre hallucinant ! - que le 40% du parc automobile portugais est constitué par des voitures de fonction (Ph. Riès, 13/03/2011). L'autre problème ce sont les privilèges financiers.

Mario Soares, l'ancien homme politique élevé au rang de mythe national, grâce au rôle qu'il a tenu d'abord dans l'opposition libérale au salazarisme, dans le processus révolutionnaire et dans l'intégration du Portugal à l'Union européenne, est présenté - avant son décès - comme une sorte de parasite politique, un « cumulard », qui concentre autour de sa personne pensions et budgets financiers. La Fondation de Mario Soares n'aurait ainsi d'autre raison d'exister que d'accaparer l'argent public et de financer les poulains du Parti socialiste, comme José Socrates, dont l'ambition politique principale serait de vivre royalement aux dépens des deniers publics (Ph. Riès, 28/10/2013). La famille *Espírito Santo* illustre de manière très claire le phénomène. L'État a volé au secours de Ricardo Espírito Santo Salgado - *o dono de isto tudo* : le maître de tout cela - afin d'éponger les dettes du *Banco Espírito Santo*² pris dans la tourmente de la crise des *subprimes* et des actifs toxiques : « Ami intime du président de la République Marcelo Rebelo de Sousa, Ricardo Espírito Santo Salgado peut en tout cas espérer voir une partie de ses dettes effacée de facto grâce au socialiste António Costa. Comme le demande Diogo Agostinho dans *Expresso* : “*Et qui va défendre les lésés de l'État ?*”» (Ph. Riès, 01/01/2017).

La *Geringonça* a attiré la sympathie de certains journalistes parce que ce gouvernement de « gauche » piloté par le socialiste António Costa - Premier ministre depuis 2015 - a réussi à tenir tête aux exigences de la *troïka*³ qui avait exigé une cure d'austérité dans les prodigieuses dépenses portugaises⁴. Mettant fin au très impopulaire programme d'économies de l'ancien premier ministre Passos Coelho (issu des rangs du parti de centre-droit PSD), António Costa a réussi à temporiser avec Bruxelles et à mettre un terme à la coupe des pensions et à la baisse des salaires, sans toucher à la flexibilité du marché de l'emploi.

Philippe Riès n'est pas impressionné par l'alliance inattendue entre le PCP, le PS et le *Bloco de esquerda* (de tradition trotskiste), coalition inédite depuis la Révolution des œilletons. Un article de l'historienne du travail Raquel Varela traduit pour le *Club de Mediapart* (l'espace où les abonnés du journal peuvent s'exprimer) insiste au contraire sur l'importance de cette alliance, qui au Portugal aurait évité au PS un destin à la PASOK, emporté dans la crise grecque et ses conséquences (Raquel Varela, 09/10/2019). Cependant la *Geringonça*, malgré son aura populaire, n'a pas généré un reflux de l'abstention. L'auteure s'inquiète qu'au Portugal, comme ailleurs, la démocratie représentative se porte mal. Les articles de Philippe Riès n'aident pas le lecteur à changer d'avis tant la *Geringonça* apparaît dans la

continuité de la gouvernance du grand « bloc central » qui alterne au pouvoir depuis la fin du PREC⁵. L'austérité *light* pratiquée par le gouvernement d'António Costa ne touche pas aux fondements branlants de la démocratie portugaise qui sont l'excès de bureaucratie et l'alliance incestueuse entre les grands du pays, protégés par un système judiciaire atone et laissés tranquilles dans leur enrichissement au mépris des lois et de la constitution. Malgré la *Geringonça* (dont l'expérience vient de s'achever⁶), et la prise de pouvoir par la gauche, pour *Mediapart* les élites continuent à bénéficier d'un train de vie luxueux et avantageux alors que le « bon peuple portugais » souffre tête (presque) baissée.

Le bon peuple portugais

Cabotant dans un environnement miné d'écueils financiers, où surnagent les épaves des banques et entreprises emportées par les crises, les élites portugaises conduisent le navire du gouvernement - « le bateau ivre » - avec la désinvolture d'une gouvernance, parfois solidaire, mais surtout irresponsable. Ces élites peuvent cependant compter sur un équipage de marins aguerris, habitués à la manœuvre au cœur de la tempête : « le bon peuple portugais ». Le thème de la résilience (et de l'obéissance) de la population portugaise est si écoulé qu'en 2020 les médias en ont encore parlé pour nous expliquer pourquoi la première vague du virus Covid-19 avait fait si peu de victimes au Portugal. L'explication coulait de source : la population portugaise avait accepté son sort avec abnégation et intégré le confinement avec résignation.

Au Portugal, ce thème s'est incarné dès la deuxième partie du XIX^e siècle dans la figure passive de « Zé Povinho », souffrant en silence les injustices des classes dirigeantes et ignorant les grands enjeux du pays. Réveillé en France et en Suisse au contact des populations immigrantes, dures à la tâche, le thème s'est diffusé grâce à un certain nombre de stéréotypes liés au monde du travail, au sens de la famille et à la manifestation extérieure des codes de l'identité lusophone.

Deux récents longs métrages français mettent en scène cette imagerie, *La Cage dorée* (2013) de Ruben Alves et *Opération Portugal* (2021) de Frank Cimièrè. Si le premier film a été réalisé par un descendant d'immigrés et aborde avec une pointe de nostalgie le thème du retour au pays - récurrent chez les membres des populations émigrantes -, *Opération Portugal* se veut plus léger - le film est d'ailleurs porté par le souffle comique de l'humoriste D'Jal (Djalel Biad) - et mêle l'expérience française des « *secundos* et *tertios* » maghrébins et portugais.

Ces longs métrages sont traversés par la thématique du travailleur portugais qui a quitté son pays pour s'établir en France. Les deux films mettent l'accent

sur des individus déjà âgés qui ont créé ou qui travaillent dans des entreprises du bâtiment en France. Les enfants sont nés ou ont grandi en France, ils sont y très bien intégrés et ne pensent plus retourner au Portugal. *La Cage Dorée* raconte les jours préretraite du couple Maria et José Ribeiro. Le mari a reçu, à la mort de son frère, une maison et de l'argent en héritage, ce qui lui permet de réaliser son rêve de « retour ». Le couple commence dès lors ses préparatifs de départ en secret, mais bientôt son entourage découvre la vérité. En effet, la sœur de Maria, un peu fouineuse, décide de tout faire pour les retenir en France. Elle souhaite ouvrir un commerce avec Maria : « Les deux morues » (difficile de faire plus stéréotypé). Les Ribeiro sont « trop bons, trop cons » ils ne savent pas dire non à leurs voisins ou à leurs employeurs, ils ne reçoivent jamais d'augmentation ou leurs jours de congé leur sont parfois supprimés. Surtout ils n'ont jamais pris de vacances pour se reposer. Ce qui d'ailleurs sera l'occasion cocasse d'intégrer une scène dans un grand hôtel de luxe où les Ribeiro conservent leurs habitudes portugaises - par exemple en décapsulant une bière *Sagres* pour accompagner un repas gastronomique. Dans la vie comme avec leurs employeurs et les Français en général, les Ribeiro s'effacent ; leur vie, leur existence, leur être même sont définis par leur dévouement à leur travail et à leurs enfants. Cette existence menée en sous-marin dans leur loge de concierges leur vaut un amour passif qui se manifeste au moment où tout le monde s'efforce sans le dire de les retenir.

Le film avec *D'jal* n'aborde pas les mêmes thèmes - quoiqu'il introduise les mêmes motifs : les *Sagres* ou *Super Bock*, le foot comme religion, le sens de la famille et des enfants, l'église le dimanche - motif délaissé par *la Cage Dorée* d'ailleurs - les fêtes communautaires, le saucisson, le *garrafão* de vin, etc. - cependant l'univers du travail, des chantiers et de la maçonnerie est omniprésent. Le policier Hakim (*D'jal*) se substitue au cousin pompier portugais qui devait prendre la place de contre-maître - la même fonction que José Ribeiro dans *La Cage Dorée* - dans l'entreprise familiale lorsque le patriarche est victime d'un accident du travail. Ce qui lui vaut automatiquement une rivalité avec la fille de la maisonnée - Julia (jouée par Sarah Perles) qui s'estime elle-même, et les événements lui donneront raison, bien plus apte à assumer cette fonction. Voilà donc Hakim obligé de dormir dans une chambre spartiate - exigence expresse du cousin, qui se complaît dans le dénouement - et de se lever tous les jours aux aurores pour se rendre sur le chantier. Le reste n'est qu'une suite de gags plus ou moins réussis où les cultures portugaise et marocaine sont allégrement stéréotypées.

Ces deux œuvres donnent à voir un certain regard français sur le « bon peuple portugais », dur à la tâche, dévoué, mais aussi « trop con », incapable de dire non et de saisir les rennes de son destin. Paradoxalement, l'identité portugaise est

d'autant mieux cernée, jusqu'à la caricature, que son environnement lui échappe. Au Portugal, les Portugais sont trompés par leurs élites, en France ils sont exploités par leurs patrons affables.

Le *Portugal* de Cyril Pedrosa, roman graphique publié en 2011, tourne ces questions à l'envers et brise leurs frontières. L'œuvre, qui possède une dimension autobiographique évidente, met en scène Simon Muchat, « *tertio* » en quête de ses origines. Progressivement, le personnage interroge son histoire familiale jusqu'à ce que la dernière partie de l'ouvrage - intitulée « Selon Abel », du nom du grand-père demeuré en France - ne le lance sur les traces de son passé portugais ; d'abord dans la Lisbonne mélodieuse et chatoyante du *Bairro alto*, puis à Marinha, village énigmatique dont le nom est une passerelle entre la terre et l'océan, un appel à la mer. Simon est confronté d'emblée à la précarité portugaise, son cousin - Alessandro -, prof de philosophie travaille également dans un vidéoclub le week-end. Devant l'étonnement de Simon - auteur de bandes dessinées, c'est-à-dire maître de son temps - la réponse laconique tombe : « hé... C'est le Portugal ». À Marinha, Simon, qui ne parvient plus à créer d'albums et qui essaie de réaliser quelques essais pour la publicité - une « bonne merde » selon l'expression favorite d'Alessandro - se laisse progressivement envoûter par les couleurs et le silence du lieu. Il découvre que la moitié du village parle français et commence à percevoir les puissants liens tissés entre les deux pays. La jardinière de la maison natale le conduit par les tonalités de la langue portugaise dans la féerie du lieu et Simon délaisse progressivement son ordinateur. La clarté du jour l'emporte sur l'ombre des illusions.

En creusant dans le passé, Simon comprend certains détails, le départ du grand-père Abel en 1936, le retour de son frère au Portugal en 1943, le séjour prolongé d'Abel en France et puis le silence. Pourquoi n'est-il jamais revenu ? L'identité de Simon se dilue de plus en plus avec des origines qui tiendraient du mythe, mêlant guerres luso-espagnoles et chevaliers castillans. Les origines des Muchat tourbillonnent devant ses yeux comme les pâles d'un moulin à vent. Cette transition se lit sur le nom du personnage, dont le patronyme « Mucha » a été francisé en « Muchat ». L'épilogue illustre une métaphore de la liberté avec un oiseau prenant son envol, référence critique aux cages d'Alessandro, mais symbole explicite dans un pays où les dirigeants aiment le contrôle, comme ne le souligne que trop une longue histoire qui court des geôles de l'Inquisition aux prisons de la PIDE salazariste. Simon, qui a abandonné la publicité, décide de rester au Portugal comme il l'écrit à son père qui travaille dans le département marketing d'une grande firme : « Cher Papa, je vais rester au Portugal un peu plus longtemps que prévu... j'ai envie de dessiner ce pays. On verra bien où cela m'emmène. » (Pedrosa, 2011 : 254).

Sous la surface des choses, la trace de l'empire ?

À *sombra duma azinheira que já não sabia a idade*, ainsi commence un couplet de la chanson *Grândola, Vila Morena*, de Zeca Afonso, qui fut l'hymne de ralliement des révolutionnaires de 1974. Bien que la chanson soit devenue le mot d'ordre d'une révolution, acte dynamique par excellence, elle se réfère à l'immobilité proverbiale *alentejana*, représentation que partagent Portugais et Européens. Pourtant lorsque l'on se lance à l'exploration de cette province méridionale on assiste à une explosion de vie insoupçonnée sous la chaleur de l'été. Successivement, chaque village vibre sous les célébrations de ses saints et de sa vierge. Pendant la période estivale, il ne se passe pas un week-end sans que tel village ou telle ville ne danse sous les acclamations de la foule au son des rythmes populaires diffusés par la *musica pimba*. Il en va de même pour différents événements festifs comme Pâques, Carnaval, ou *romarias* qui font vibrer tout l'Alentejo, et le Portugal dans son ensemble, de la joie d'être ensemble, des retrouvailles et des redécouvertes. Cette atmosphère a été très bien capturée par le réalisateur lusophone Miguel Gomes pour le long métrage *Aquele Querido Mês de Agosto* (Ce cher mois d'août, 2008). Sous le soleil propice à la sieste se dissimulent d'autres modes d'être, plus festifs, emportés, amoureux, nomades et excentriques. Cette ambiance populaire transcende le mythe de la mélancolie, qui n'est finalement que le masque que puissants - laïques ou religieux - accolèrent à des mouvements de foule qui les faisaient frémir, puissance révolutionnaire invoquée par Zeca Afonso.

L'altérité portugaise rassure dans son immobilité, on peut porter à l'écran un Portugais servile et serviable qui ne demande qu'à travailler, peu importent les conditions, ou presque, tant que sur sa table il trouve à manger des sardines et quelques bières *Sagres* accompagnées de *pastéis de nata*. Mais cette ambiance sympathique, vue de plus haut, s'assombrit pourtant d'angoisses diffuses. Pour les élites françaises, le Portugal représente aussi un étrange laboratoire européen à la fois gouffre financier, mais aussi caisse de résonance d'une Europe peu démocratique aux règles financières opaques et arbitraires. Que peut le Portugal dans l'Europe ? Semble questionner Philippe Riès dans ses articles pour *Mediapart*. À l'inverse, les membres de la BCE et de la Commission européenne ont tenu à montrer un Portugal livré à la cure d'austérité de Passos Coelho comme le « bon élève de l'Europe » (Philippe Riès 04/07/2013). Pour le meilleur et pour le pire, le pays est donc montré à travers un prisme européen.

La question « européenne », qui pourrait sembler saugrenue ou trop politique à poser tant le pays et sa population paraissent attachés à leur évolution démocratique, trouve d'étranges échos chez les spécialistes étrangers comme chez les propres élites portugaises. Ainsi pour Yves Léonard, « le Portugal était très tourné, très

projeté vers l'Atlantique il s'est retrouvé un peu à l'étroit dans son petit rectangle européen » (Yves Léonard, 08/12/2019). Les récents débats sur un possible musée des « grandes découvertes » à Lisbonne, proposition lancée par le socialiste Fernando Medina, semblent donner raison à ce spécialiste de l'histoire portugaise contemporaine ; là où certains insistent pour une prise de conscience nationale face au passé esclavagiste et colonial du pays, dénonçant le mythe moderne des « découvertes » douces et éclairées, d'autres crient à la trahison d'une histoire conquérante et glorieuse que le Portugal devrait continuer à chérir. Ces débats publics agitent la presse et l'opinion et laissent penser que la postmodernité, comme ailleurs, rattrape progressivement les consciences lusitaniennes. Pourtant les bruissements dans les salles des pas perdus résonnent d'une autre tonalité : les élites politiques et financières portugaises ont-elles intellectuellement abandonné l'idée d'empire ? Les articles de Philippe Riès semblent supposer que la corruption est endémique et que la stabilité du « bloc central » (PS - PSD) depuis la Révolution des œillets, ou la renaissance ponctuelle de la famille Espírito Santo, aidée en cela par les gouvernements portugais successifs, ne fait que démontrer de vieilles logiques coloniales appliquées au contexte européen. L'opacité européenne brouille le jeu, comme les hommes politiques portugais naviguent en eaux troubles, à l'image de Cavaco Silva qui Premier ministre pendant dix ans (de 1985 à 1995), puis Président de la République (2006-2016), s'est évertué à disqualifier la Révolution des œillets et à minorer le caractère répressif du *Estado Novo* (Marina Da Silva, 16/07/2015). La population portugaise n'est cependant pas dupe des manigances de ses dirigeants. Qui aurait prédit qu'une fois le brouillard *sébastieniste* dissipé, émergerait, brillante sur l'azur du monde, l'image désirée de la République ?

Bibliographie

Articles de Presse

Da Silva, M. 2015. « Au Portugal, une mémoire à vif de la révolution de 1974 », *Les blogs du « Diplo » : Contrebande*. [En ligne] : <https://blog.mondediplo.net/2015-07-16-Au-Portugal-une-memoire-a-vif-de-la-revolution-de>, 16/07/2015, [consulté le 08 août 2021].

Gepner, L. 2020 « Alentejo, voyage au-delà du Tage, au-delà du temps », *Le Figaro*, [En ligne] : <https://www.lefigaro.fr/voyages/quelques-jours-en-alentejo-au-dela-du-tage-au-dela-du-temps-20200301>, 01/03/2020, [consulté le 16 juillet 2021].

Hofer, E. 2016. « Les cigognes joyeuses de Faro », *Le Temps*, <https://www.letemps.ch/lifestyle/cigognes-joyeuses-faro>, 04/11/2016, [consulté le 16 juillet 2021].

Lamant, L. 2013. « Le cinéma portugais, plus dense que jamais, craint pour sa survie », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/171113/le-cinema-portugais-plus-dense-que-jamais-craint-pour-sa-survie>, 17/10/2013, [consulté le 07 août 2021].

Léonard, Y. 2019. « Le Portugal était très tourné, très projeté vers l'Atlantique il s'est retrouvé un peu à l'étroit dans son petit rectangle européen », *France Culture*, <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/une-nuit-portugaise-610-une-nuit-portugaise-entretien-23-avec-anne-lima-et-yves-leonard-1ere>, 08/12/2019, [consulté le 08 août 2021].

Leproux-Gillet, B. 2007. « L'Alentejo, jardin secret du Portugal », *Le Figaro*, https://www.lefigaro.fr/voyages/2007/10/09/03007-20071009ARTWWW90321-l_alentejo_jardin_secret_du_portugal.php, 09/10/2007 [consulté le 06 août 2021].

Orange, M. 2015. « Yanis Varoufakis, l'économiste qui tient l'avenir de la Grèce entre ses mains », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/270115/yanis-varoufakis-leconomiste-qui-tient-lavenir-de-la-grece-entre-ses-mains>, 27/01/2015 [consulté le 16 juillet 2021].

Riès, P. 2010. « Portugal : en attendant le FMI ? », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/280910/portugal-en-attendant-le-fmi>, 28/09/2010 [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2011. « Au Portugal, la “génération dans la mouise” prend la rue », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/130311/au-portugal-la-generation-dans-la-mouise-prend-la-rue>, 13/08/2011, [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2013. « Portugal : José Socrates, le retour », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/281013/portugal-jose-socrates-le-retour>, 28/10/2013, [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2013. « Portugal : le coût de l'irresponsabilité politique », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/030713/portugal-le-cout-de-l-irresponsabilite-politique>, 04/07/2013, [consulté le 30 décembre 2021].

Riès, P. 2014. « Faillite de la banque Espírito Santo : comment régnait le “ maître de tout ça ” », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/160814/faillite-de-la-banque-espirito-santo-comment-regnait-le-maitre-de-tout-ca>, 16/08/2014, [consulté le 27 juillet 2021].

Riès, P. 2017. « A Grandola, ce sont les Espírito Santo qui commandaient », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/010117/grandola-ce-sont-les-espirito-santo-qui-commandaient>, 01/01/2017, [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2017. « Mort de Mario Soares, figure tutélaire de la démocratie portugaise », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/070117/mort-de-mario-soares-figure-tute-laire-de-la-democratie-portugaise/commentaires>, 07/01/2017, [consulté le 07 août 2021].

Varela, R. 2019. « Élections : le Portugal ne fait pas exception », traduit du portugais par Luiza Toscane, *Mediapart*, <https://blogs.mediapart.fr/jean-marc-b/blog/091019/elections-le-portugal-ne-fait-pas-exception-par-raquel-varela>, 09/10/2019, [consulté le 08 août 2021].

Films et romans graphiques

La Cage Dorée. 2013. Réalisé par Ruben Alves. Paris, France : Zazi Films - Pathé Production.

Opération Portugal. 2021. Réalisé par Frank Cimièrè. Paris, France : Moana Films et Coupains Productions.

Cyril Pedrosa, *Portugal*, [Marcinelle], Dupuis, 2011.

Ouvrages et articles scientifiques

Cahen, M. 2000. « Le Portugal et le mythe français du mythe portugais ». *Lusotopie*, n° 7, p. 761-764.

Dos Santos, G. 2002. « Entre saudade poétique et préjugé social : l'image du Portugal en France ». *Post-Scriptum*. [En ligne] : <https://post-scriptum.org/01-02-entre-saudade-poetique-et-prejuge-social/>, [consulté le 30/12/2021].

Fibbi, R. et al. 2010. *Les Portugais en Suisse*. Distrib. : OFCL, Diffusion des publications fédérales, https://www.bundespublikationen.admin.ch/cshop_mimes_bbl/00/0024817F68691EE-1BBB67AD092071584.pdf, [consulté le 30/12/2021].

France-Portugal : images réciproques. 1994. Actes du colloque : 21, 22, 23 mai 1992, Paris : Rue Sarrette.

- Levéziel, F. 2017. « De l'invisibilité des Portugais de France dans la Cage dorée ». *Interdisciplinary Journal of Portuguese Diaspora Studies*, vol. 6, p. 79-93.
- Pageaux, D-H. 1971. *Images du Portugal dans les lettres françaises*. Paris : Fundação Calouste Gulbenkian.
- Pereira, C. 1997. « Vers une biculturalité franco-portugaise ». *Hommes & Migrations*, 1210, p. 78-85.
- Pereira, V. 2019. « La libre circulation sans le traité de Rome. Les ambiguïtés de l'immigration portugaise en France (1957-1992) ». *Migrations Societe*, (1), p. 63-79.
- Pereira, V. 2013. « L'émigration clandestine portugaise vers la France et les paradoxes de l'intégration européenne ». In: *Exils et migrations ibériques au XX^e et XXI^e siècles*, n° 5, p. 193-237.
- Portmann, S. 2014, « Une révolution vintage : Les Grandes Ondes (à l'ouest), de Lionel Baier (Suisse/France/Portugal, 2013) », *Décadrages. Cinéma, à travers champs*, n° 26-27, p. 187-194.
- Simões, M. J. 2021. Mythologies barthésiennes : différents stéréotypes et imago-types. *Criação & Crítica*, (30), p. 15-28.
- Wagner, Martine F., 2016. « Juste une mise au point : débat identitaire, récit de filiation et parodie dans le roman graphique *Portugal* de Cyril Pedrosa ». *Contemporary French and Francophone Studies*, 20 :3, p. 436-443.

Notes

1. Économiste et ancien ministre des Finances grec, entre le 27 janvier et le 6 juillet 2015, sous le gouvernement d'Aléxis Tsipras.
2. La plus importante banque privée portugaise, avant sa dissolution.
3. L'union du FMI, de la BCE et de la Commission européenne pour appliquer des réformes économiques.
4. Voir des articles célébrant les réussites de la *Geringonça* : Marie-Line Darcy & Gwenaëlle Lenoir, « Au Portugal, la gauche essaye », *Le Monde diplomatique*, octobre 2017, p. 4-5 ; Ram Etwareea, « Les "PIIGS", dix ans après », *Le Temps*, 23/07/2018 ; François Brousseau, « L'exception portugaise », *Le Devoir*, 07/10/2019. Ce concert de louanges connaît cependant des désaccords : Mickaël Correia, « La face cachée du miracle portugais », *Le Monde diplomatique*, septembre 2019, pp. 6-7.
5. Processus révolutionnaire en cours (11/03/1975 - 25/11/1975).
6. À la suite du refus du *Bloco de esquerda* de voter le budget 2022, le Premier ministre António Costa a annoncé la tenue d'élections législatives anticipées pour le 30 janvier 2022, où il espère remporter une majorité confortable.



GERFLINT

ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

Alentejo Blue e a Europa dos Deslocados

Diana Nogueira

Universidade do Porto, Portugal

up201504069@edu.letras.up.pt

<https://orcid.org/0000-0002-9693-6430>



Reçu le 31-07-2021 / Évalué le 02-10-2021 / Accepté le 28-11-2021

Alentejo Blue et l'Europe des Déplacés

Résumé

Cet article présente une réflexion sur la représentation du Sud de l'Europe à travers Mamarrosa, un village fictif situé à Alentejo créé par Monica Ali dans *Alentejo Blue*. Loin des grands centres urbains d'Europe, Mamarrosa défie le statut de périphérie en devenant le point de rencontre entre les Portugais et les Anglais. La façon dont ils se rapportent récupère certaines des peurs et des problèmes du passé colonial de l'Europe. Des relations ambiguës représentées entre les différentes cultures, les sentiments de déracinement aboutissent à une expérience d'exil dysphorique dans un village marqué par les changements apportés par la mondialisation.

Mots-clés: Portugal, postcolonialisme, exilé

Alentejo Blue e a Europa dos Deslocados

Resumo

Este artigo apresenta uma reflexão sobre a representação da Europa do Sul através de Mamarrosa, uma aldeia alentejana ficcional criada por Monica Ali em *Alentejo Blue*. Longe dos grandes centros urbanos, Mamarrosa desafia o estatuto de periferia ao tornar-se no ponto de encontro entre portugueses e ingleses. O modo como estes se relacionam recupera alguns dos medos e problemas do passado colonial da Europa. Das relações ambíguas representadas entre as diferentes culturas resultam sentimentos de desenraizamento que evocam uma experiência de exílio disfórica numa aldeia marcada pelas mudanças trazidas pela globalização.

Palavras-chave: Portugal, pós-colonialismo, exílio

Alentejo Blue and the Europe of the Displaced

Abstract

This article presents a reflection on the representation of Southern Europe through Mamarrosa, a fictional Alentejo village created by Monica Ali in *Alentejo Blue*. Far from the large urban centers, Mamarrosa challenges the status of periphery by becoming the meeting point between portuguese and english. The way they relate recovers some of the fears and problems of Europe's colonial past. From the ambiguous relationships represented between these different cultures, feelings of uprooting result in a dysphoric exile experience in a village marked by the changes brought about by globalization.

Keywords: Portugal, postcolonialism, exile

Perante a intensificação e diversificação das rotas migratórias, Alexis Noss na sua obra *Pensar o Exílio* e a *Migração Hoje* assinala a necessidade de o Ocidente não esquecer a sua essência exílica, na medida em que “fundou o seu poder na capacidade de exílio, por colonizações internas e externas” (2016: 27). No que concerne à Europa, isto implica pelo menos duas coisas: por um lado reconhecer a importância dos fenómenos migratórios na construção da sua identidade histórica, por outro enfrentar os estigmas culturais herdados do seu passado colonial, responsáveis pela inferiorização racial dos povos colonizados. Mas será que estes antigos estigmas não poderão ser aplicados às relações entre os próprios povos europeus? Será que as representações literárias da Europa do Sul não estarão influenciadas por esses mesmos estigmas? Para se responder a tudo isto, o presente artigo propõe uma análise de *Alentejo Blue* (2007) de Monica Ali, visando demonstrar que a experiência fracassada dos vários fenómenos de deslocação retratados neste romance está relacionada com os problemas identitários da Europa. Com isto em mente, começaremos por se explicar as evocações coloniais feitas pela autora, identificando a atmosfera nostálgica da sua obra. Em seguida, exploraremos as relações sociais dos habitantes da aldeia de Mamarrosa, descrevendo a experiência de exílio sentida por alguns deles. Por último, avaliaremos o significado das transformações sociais e espaciais ocorridas em Mamarrosa.

Posto isto, *Alentejo Blue* (2007) surgiu depois de Monica Ali, autora inglesa de origem bangladeshiana, ter visitado Portugal. Escrito a partir de um olhar exotópico da ruralidade alentejana, *Alentejo Blue* (2007) apresenta uma estrutura narrativa polifónica, fragmentada e não linear, designada de “romance compósito!” (D’hoker, 2018: 28). O seu enredo é passado em torno de Mamarrosa, uma aldeia ficcional alentejana, para onde viajam alguns estrangeiros, uns para passar férias, outros para viver. Desta forma, a Europa é percecionada fora dos seus centros metropolitanos,

num espaço periférico e rural, cuja estabilidade social é ameaçada pela persistência de algumas atitudes imperiais que permitem pensar as deslocções retratadas sob uma perspectiva pós-colonial.

Com efeito, longe de se encontrar ultrapassado, o passado colonial ainda constitui uma ferida mal sarada para a Europa. Basta olhar para a origem dos acordos políticos que estiveram na base de construção da Europa do Pós IIª Grande Guerra para se perceber o motivo. No fim de contas, nunca houve um período para se refletir abertamente nas ações imperialistas das nações. Esse processo de ponderação foi descartado dos acordos políticos realizados, permitindo às gerações futuras o legado de pensamentos racistas e hierárquicos entre as próprias culturas europeias (Schulze - Engler, 2016: 672).

Em Mamarrosa esses pensamentos hierárquicos refletem-se nas relações entre portugueses e turistas britânicos. A aldeia e os seus habitantes surgem minorizados graças às ideias pré-concebidas dos turistas, facilmente geradas pela especificidade da identidade nacional inglesa², já que esta é responsável pela associação das qualidades positivas aos ingleses e das negativas aos outros, aos não ingleses (Nyman, 2015: 145). Mamarrosa é, por isso, do ponto de vista dos turistas, uma região periférica do Sul, afastada do mundo civilizado inglês. Pelo contrário, o Alentejo é puramente rural, primitivo e exótico (Rodiguez, 2017: 80). No fundo, Mamarrosa não passa de um lugar recôndito e misterioso, capaz de apelar a um certo sentido de descoberta, ao jeito das idealizações periféricas do século XIX, que tomaram a periferia como espaço de missão e aventura imperiais (Nyman, 2015: 146).

A aventura imperial pelas terras periféricas alentejanas é então encetada com a viagem do senhor Mowatt e da sua esposa Eileen. O primeiro planeia embrenhar-se na cultura portuguesa, considerando o Alentejo uma “região fascinante [...] por descobrir” (Ali 2007: 107). Porém, tudo aquilo que consegue é o inverso. A sua atitude de turista sedentário impede-o de se adaptar a ambientes demasiado estranhos, levando-o a preferir manter-se em territórios familiares (Marino, 2008: 56). Pelo menos, é isso que evidencia quando desiste de visitar Mamarrosa para voltar para o seu quarto de hotel, com a desculpa de se encontrar com uma dor de cabeça (Ali, 2007: 103). De resto, nem mesmo quando passeia em Mamarrosa, é capaz conceber uma imagem espontânea de Portugal. Em vez de tirar as suas próprias conclusões sobre o país, mostra-se muito mais interessado nas informações que Chrissie e China, um outro casal inglês a viver em Mamarrosa, lhe fornecem sobre a região (idem: 107).

Em contrapartida, a sua esposa Eileen revela-se muito mais ativa na descoberta do Alentejo. Ainda assim, a sua chegada a Portugal não esconde um certo

afastamento depreciativo da cultura alentejana, na medida em que a sua percepção do lugar está moldada por idealizações turísticas e preconceitos do outro exótico (Rodríguez, 2017: 82). O seu olhar dedica-se à contemplação da paisagem apenas para denunciar a estranheza sentida em solo português. Incapaz de aceitar por completo a beleza da região alentejana, Eileen compara constantemente o Norte e o Sul da Europa: “Também gosto das calçadas. Pedras toscas, pretas e brancas dispostas em círculos, quadrados e zigzagues. No entanto, são muito inseguras. Em Inglaterra, acho que haveria processos judiciais” (Ali, 2007: 100).

A dificuldade de adaptação do casal Mowatt ao Alentejo expõe as debilidades comunicativas entre os dois. Enquanto o senhor Mowatt evita a todo o custo falar sobre a homossexualidade do seu filho, Eileen passa a maior parte do tempo a recordar alguns episódios do seu quotidiano em Inglaterra e a divagar sobre as mudanças trazidas pela menopausa. Nenhum deles é capaz de esquecer os seus problemas pessoais, apesar de ter sido esse o propósito da sua viagem. O Alentejo rural que idealizaram transforma-se rapidamente numa desilusão. E tal não é por acaso, pois é a experiência gorada nos territórios do Sul da Europa, apelativos turisticamente por causa do seu clima soalheiro, que está na origem de escrita de Alentejo Blue (2007). Monica Ali conta em entrevista ao Jornal Expresso ter sido essa uma das ideias que a inspiraram a escrever a sua obra:

De certa maneira [Alentejo Blue] também surgiu da ideia da quantidade de britânicos que têm fantasias em viver no Sul da Europa. Há muitos programas de televisão sobre o assunto, e romances. Mas recentemente comecei a ler sobre pessoas que estão a regressar desiludidas do Sul de França e de Itália. As pessoas pensam que fazem as malas e vão-se embora e a vida melhora, mas de facto, quando partem, levam os problemas consigo. (Ali, apud Ceia: 2007: 206-207).

Neste sentido, ao partirem de férias para Portugal com a intenção de fugirem aos seus problemas em Inglaterra, os noivos Sophie e Huw acabam por funcionar como versão mais nova do casal Mowatt. Incapazes de esquecerem os conflitos gerados com a preparação do seu casamento, o mal-estar sentido entre os dois aumenta à medida em que as suas viagens pela região alentejana vão acontecendo. Numa delas, Sophie e Huw encontram um casal português envelhecido de agricultores. Huw tenta identificar-se com eles, contudo, o seu olhar carregado de arrogância e de um sentimento de superioridade cultural identificável na maneira como usa o adjetivo pitoresco para designar os agricultores (Rodríguez, 2017: 83) acaba por impedi-lo.

Num outro momento plano narrativo, Henri Stanton, escritor inglês a viver em Mamarrosa, embora surja como uma figura intelectualizada, partilha com os turistas

uma visão negativa da cultura portuguesa. Antes de se mudar para o Sul da Europa já considerava as mulheres portuguesas feias (Ali, 2007: 39). Preso a estereótipos, Stanton não consegue conviver com os habitantes da aldeia, situação que o leva, inicialmente, a aproximar-se de um outro estrangeiro a trabalhar em Mamarrosa: Dieter. De nacionalidade alemã, Dieter é uma personagem secundária de presença esporádica, que aparece, sobretudo, para depreciar os portugueses, reforçando o mesmo sentimento de superioridade cultural demonstrada pelos ingleses (idem: 34). Ironicamente, nem Stanton, nem Dieter pretendem regressar às suas terras de origem. Dieter repudia a ideia, preferindo ir para a Índia como se vivesse mundo numa busca perpétua do seu lugar no mundo (Marino, 2008: 55).

Em vez de estabelecer o laço poético entre si e a aldeia que romantizou como lugar de inspiração artística para escrever o seu livro (Rodriguez, 2017: 84), Stanton cai numa crise de inspiração, isolando-se de todas as pessoas à sua volta. Paralelamente, o seu vício pelo álcool cresce, deixando entrever uma atmosfera nostálgica que assombra o final do segundo capítulo. Mais tarde, com Sophie é repetida a mesma ligação entre álcool e nostalgia: “O whisky, ela sabia qual era o cheiro. Não era uma emoção pura, não era real. Havia nele algo de sintético. Sentimentalismo. Sim. Algo de velho, algo de novo, algo de emprestado, algo de melancólico” (Ali, 2007: 213). Deste modo, a nostalgia presente em *Alentejo Blue* (2007) acaba por corresponder aos sintomas de melancolia pós-colonial assinalados por Paul Gilroy (Domingues, 2020: para. 5). Em *Post-Colonial Melancholia* (2005) Paul Gilroy defende que a melancolia pós-colonial, também designada de melancolia pós-colonial, surgiu entre os ingleses devido à incapacidade da Inglaterra fazer o luto do fim do seu prestígio imperial. Assim que começaram a surgir sentimentos de vergonha em relação à história do império inglês, esta foi imediatamente negada e esquecida, o que permitiu alimentar hostilidades contra as pessoas vindas das antigas colónias, rapidamente identificadas no papel de intrusos sem legitimidade histórica, política ou cultural para terem a sua presença reconhecida em Inglaterra (Gilroy, 2005: 90).

No caso dos visitantes estrangeiros de Mamarrosa, a melancolia pós-colonial não só explica a sua falta de empatia e de interesse para com os habitantes locais do Alentejo, como também favorece a ideia de supremacia civilizacional britânica defendida pelas personagens. No entanto, este sentimento melancólico não é exclusivo das personagens inglesas. Aliás, embora se concentre no caso especificamente inglês, Paul Gilroy não deixa de referir que os sintomas de nostalgia pós-colonial estão igualmente presentes em outros países. Isto significa que Portugal, dado o seu passado colonial, pode manifestar sintomas semelhantes. A história de vida de Vasco, antigo emigrante português e dono do café tradicional de Mamarrosa, parece confirmá-lo.

Com efeito, antes de Vasco ter emigrado para os EUA, as gerações mais antigas já haviam iniciado a tradição migratória da sua família. O seu tio Humberto foi para “uma nova vida em Moçambique, de metal e miscigenação”, e Henrique foi “lutar contra os selvagens de Angola e salvá-los de si mesmo e do comunismo internacional” (Ali, 2007: 70). Cada uma destas viagens permite retirar conclusões diferentes. A de Humberto favorece a constatação da inversão das rotas migratórias na contemporaneidade, no sentido em que a Europa se tornou o território de procura económica e de hibridização cultural que anteriormente pertenceu às terras colonizadas. Já a de Henrique torna evidente uma visão colonialista, apoiada na ideia de destino português no processo de civilização dos povos que considerava incivilizados, um pouco à semelhança do que aconteceu com os ingleses. A Inglaterra também acreditava que tinha a missão histórica de civilizar e de elevar o mundo - crença que não lhe trouxe conforto, nem felicidade com o fim do seu império (Gilroy, 2005: 91). Com Vasco constata-se o mesmo: a imagem nostálgica do império português que ele recorda (Ali, 2007:38) não lhe providencia alegria nenhuma, pois, a verdade é se sente vazio, utilizando a comida para esconder toda a sua tristeza (idem: 121). Consequentemente, sabendo que Portugal já não é o império poderoso do passado, Vasco procura sentir-se glorioso através da sua admiração pelos EUA. Para além de seguir atentamente os avanços norte-americanos no Iraque, Vasco não se cansa de repetir episódios relacionados com a sua experiência profissional enquanto emigrante. No fundo, só é capaz de se sentir um homem importante, com grandes conhecimentos para os negócios, porque associa constantemente a sua figura aos EUA. A sua atenção para com os EUA é em tudo comparável à mesma reação nostálgica pós-colonial inglesa: politicamente, os governantes britânicos procuraram recuperar a grandeza do seu país, aliando-se aos EUA (Gilroy, 2005: 95).

De um modo geral, as personagens de *Alentejo Blue* (2007) partilham um profundo sentido de frustração que favorece a desconstrução do imaginário da supremacia cultural europeia. A grandiosidade na qual, quer os turistas, quer os habitantes de Mamarrosa, se apoiam para perpetuar o protótipo de povo civilizado motiva a ironia, especialmente, a partir do instante em que são apresentadas personagens antípodas a esse modelo. Stanton e os membros da família Potts são os dois exemplos mais notórios. Stanton não passa de uma versão satírica do mito do escritor exilado (Nyman, 2017: 207), incapaz de escrever. A sua degradação moral causada pelas suas experiências sexuais malogradas com Chrissie Potts e a filha adolescente desta, Ruby, combina com o seu desalinho físico gerado pelo seu vício alcoólico. As expectativas geradas com a sua partida para Praga, onde pensa encontrar a inspiração que não sentiu no Alentejo entre escritores e intelectuais em cafés, não o ajudarão a melhorar a sua vida. O comportamento que manteve em Portugal

acabará, eventualmente, por repetir-se, impedindo-o de estabelecer laços sociais realmente satisfatórios (Rodríguez, 2017: 87). Quanto aos Potts, uma família em tudo disfuncional, as suas aparências desleixadas condizem perfeitamente com as suas personalidades caóticas. Por conseguinte, não se pode sequer considerar que China, companheiro de Chrissie e pai de Ruby e Jay, possua quaisquer sentimentos de supremacia cultural inglesa quando revela ao casala Mowatt que o Alentejo, para além de ser uma das regiões mais pobres da União Europeia, é a região com mais alta taxa de suicídios da Europa (Ali, 2007: 107). Ele, um suposto antigo traficante de droga, sabe melhor do que ninguém que o Alentejo não é um lugar de idealização turística: a cor brilhante do céu no Alentejo está revestida por um azul doentio que “estranhamente, ilumina uma civilização sem rumo” (Ceia, 2007: 2011).

Vivendo à deriva, os Potts sentem-se perdidos no mundo. Fugiram do seu país natal e chegaram a Mamarrosa sem, todavia, conseguirem entrar verdadeiramente nela. Não se sentem integrados na comunidade portuguesa, nem são capazes de plantar aí as suas raízes. Até a casa que começaram a construir é sinal dessa incapacidade, porque não ficou terminada, necessitando de uma cobertura de plástico para servir de telhado (Ali, 2007: 54). Mais do que migrantes, os Potts são exilados tal como Alexis Nouss concebe em *Pensar o Exílio e a Migração Hoje*:

o exilado perdeu o seu lugar (no mundo) e não sabe se - e quando vai encontrar um outro. Mas foi também o mundo que perdeu o seu lugar aos olhos do exilado; o seu 'eu' está deslocado, porque as suas fundações já foram abaladas, o que não significa apenas uma ideia de enraizamento, mas um aviltamento próprio da ideia de enraizamento. Já não há roots [raízes] mas routes [caminhos]. (2016: 63).

Jay, o filho mais novo do casal Potts, um dia pergunta se é português e as opiniões dividem-se: Chrissie, com algumas incertezas, acha que sim; China discorda (Ali, 2007: 92). Claro que Jay permanece na dúvida. China não lhe chega a dizer aquilo que ele é - alguém dividido entre dois países, cuja identidade não pode ser fixada num território, sendo, por isso, fluída. Jay e a sua família não podem viver de outra forma, uma vez que no lugar de um bilhete de identidade, os exilados possuem um mapa do seu percurso identitário que precisa de ser reconhecido tanto por eles próprios, quanto pelos outros (Nouss, 2016: 39). O problema é que nem Jay, nem nenhum dos Potts, é capaz de se reconhecer plenamente nesse mapa identitário. As circunstâncias da sua partida de Inglaterra não são devidamente esclarecidas por nenhum deles. Chrissie e China não se mostram inclinados a falar no assunto, optando por viver alheados uns dos outros.

Embora Jay não possa agarrar-se a muitas memórias do seu país natal porque saiu dele antes dos seis anos, pode desejar sentir-se acolhido e com isso encontrar o seu lugar no mundo. E, em certa medida, tenta fazê-lo. No episódio em que conversa com o treinador da equipa de futebol da aldeia, mostra-se quase disposto a pedir para fazer parte da equipa (Ali, 2007: 86). Porém, acaba por não o fazer, calando-se, como se não fosse capaz de articular as palavras certas. Nem o português, nem o inglês o ajudam em termos relacionais. As verdadeiras palavras para comunicar com os outros em seu redor, sejam portugueses ou ingleses, não as conhece, nunca ninguém lhas ensinou. De resto, é impossível sentir-se próximo da sua própria família: China passa a maior parte do tempo a beber e a drogar-se; Ruby vive alienada, dependendo de relações sexuais promíscuas para simular o único contacto com o mundo exterior (Marino, 2008: 56); e a mãe ignora-o várias vezes como se fosse uma criatura invisível.

Curiosamente, Chrissie vive dominada por um sentimento de insegurança em relação à sua existência física. A sua inquietação é resultado da própria condição de exílio em Portugal. Sem o apoio da comunidade local de Mamarrosa, Chrissie acaba por ser abandonada por quase toda a gente depois de ajudar a sua filha Ruby a abortar: primeiro é expulsa de casa, depois é denunciada à polícia portuguesa. Ao ser acusada do crime de aborto, Chrissie sente reforçado o seu papel de desviante - já não é só estrangeira, é igualmente criminosa. Não obstante, é o rótulo de estrangeira que mais a constrange. No momento em que necessita da tradução do filho para ser interrogada pelos polícias portugueses, compreende que é “o raio da estrangeira” (Ali, 2007: 18). Graças a essa compreensão, demonstra ser a personagem mais consciente da sua condição de exiliência - ela sabe que a sua vida implica um esforço de resistência constante. Não só tem de aguentar os comentários dos habitantes da aldeia sobre as desgraças da sua família, como também tem de enfrentar o seu constante fracasso do seu papel de mãe. Para suportar todos estes problemas, Chrissie prefere fechar-se em si mesma, perdendo a capacidade de comunicar com o mundo exterior. Interiormente, é o ressentimento de não ter sido acolhida pela aldeia que mais a incomoda:

Só há uma coisa que me enerva. No primeiro ano em que aqui estivemos, fiz uma festa de anos para o Jay. Ele fez seis anos. Fiz todos aqueles convites e coleí neles estrelas prateadas e desenhei as cabeças de palhaços e balões e dei-os a todas as mães dos miúdos da turma dele. [...] o Jay e até a Ruby estavam tão excitados que não paravam de correr [...]. Ninguém veio. Nem viva! (idem: 187).

O insucesso da festa de aniversário de Jay enfatiza das diferenças culturais e a incompreensão cultural que separam o Norte e o Sul da Europa. Para Michelle,

uma inglesa que viveu em Mamarrosa numa caravana perto da casa dos Potts, a explicação para a falta de adesão da comunidade portuguesa à festa de anos de Jay deve-se à diferença entre as tradições comemorativas portuguesas e inglesas. Na sua perspetiva, os portugueses têm o hábito, ao contrário dos ingleses, de celebrar os aniversários de um modo mais religioso e intimista, contando apenas com a presença da família (idem: 188). No entanto, esta explicação é insuficiente para percebermos realmente a razão para o afastamento entre as personagens das duas culturas, porque não dá conta das fissuras afetivas do coletivo de Mamarrosa.

O distanciamento sentido entre Teresa e o seu namorado António, dois jovens habitantes de Mamarrosa, provam que os portugueses sofrem dos mesmos problemas comunicativos que as personagens inglesas. Na base do namoro de Teresa com António encontra-se mais uma idealização de romance do que um sentimento de compreensão mútua. Ao mesmo tempo, Teresa sente que não pode conversar com a sua própria mãe por esta viver concentrada nas histórias das telenovelas brasileiras. Face a tudo isto, a possibilidade de saída de Mamarrosa, proporcionada por um au pair a Londres, parece ser para Teresa a única possibilidade de mudança positiva na sua vida. No entanto, essa esperança depressa se desmorona em múltiplas dúvidas e inseguranças: “Quem seria ela em Londres e quem estaria lá para a ver?” (idem: 171). Desta forma, Teresa começa a sentir os primeiros sintomas da sua experiência de exílio. Esta, longe de se cingir ao momento em que um exilado parte, tem início assim que os indivíduos começam a admitir a sua possibilidade de partida (Nouss, 2016: 129). No caso de Teresa, as suas hesitações são já um passo consciente da incerteza do seu futuro enquanto exilada portuguesa em Londres.

Por outro lado, a experiência de exílio de Rui, antigo emigrante português em França, traz consigo uma história de luta política. De maneira a tornar Portugal reflexo da imagem liberal e democrática de outros países europeus, Rui lutou durante a sua juventude contra o regime salazarista. Enquanto esteve emigrado conheceu os ideais da Revolução Francesa- ideais que moldaram os princípios liberais e constitucionais da maior parte da Europa. Neste aspeto, a partilha ideológica expressa na história de vida de Rui sublinha a positividade das relações interculturais entre povos europeus. De resto, esta ideia de proximidade cultural volta a ser sugerida através da continuidade dos fluxos migratórios nas gerações posteriores: após o regresso de Rui a Mamarrosa, um dos seus filhos emigrou primeiro para Londres e depois para Glasgow (Ali, 2017: 13). Com esta transição de Londres para Glasgow, fica provado que as tendências migratórias estão espalhadas um pouco por toda a Europa e não apenas circunscritas a uma zona em particular (Nyman, 2017: 201 e 202). Os fluxos migratórios estão tão intrincados no Norte quanto no Sul da Europa.

Durante a sua juventude, Rui acusou Salazar de ter a língua preta por dizer mentiras. A metáfora estende-se também ao próprio Rui, pois quando este se suicida a sua língua fica da mesma cor (Ali, 2007: 23). Isto significa que Rui viveu em contradição consigo mesmo: lutou em prol da verdade e da liberdade, mas viveu toda a sua vida a esconder a sua homossexualidade, contrariando os valores que defendeu para o seu país. Não poderá, portanto, a contradição de Rui refletir a própria Europa contemporânea? Sendo o ponto de chegada de inúmeros migrantes atraídos pela sua imagem de prosperidade e paz social (Schulze - Engler, 2016: 674), não estará a Europa a virar costas aos seus princípios liberais ao se demonstrar hostil à chegada de novos exilados de diferentes continentes?

Até aqui nenhuma personagem apresentou indícios de uma experiência positiva de viagem. Provavelmente, Marco Afonso, cujo regresso a Mamarrosa é aguardado com grande expectativa pela comunidade desde o primeiro capítulo, é o único que revela uma experiência mais positiva. Contrariamente às outras personagens, o leitor não é confrontado com as suas divagações mentais, não tendo de todo acesso a nenhum dos seus pensamentos. A sua capacidade de viver plenamente o presente impendem-no de perder tempo com o passado. Reconhecendo esta qualidade como sendo a sua maior riqueza (Ali, 2007: 258), Marco desilude os habitantes da sua terra natal que o esperavam ver regressar com dinheiro suficiente para construir hotéis e criar empregos em Mamarrosa. Por isso, ao depararem-se com uma figura totalmente oposta às suas expectativas, os habitantes acabam por excluí-lo da comunidade, desejando a sua partida imediata da aldeia.

Não obstante, mesmo sem a intervenção de Marco Afonso, Mamarrosa é já um lugar transformado e em transformação há muito tempo. A sua paisagem encontra-se impregnada de árvores exóticas - eucaliptos que quase passam por nativos; o plástico já substituiu as rolhas de cortiça para espanto do velho amigo de Rui (idem: 22); a internet já chega à aldeia através do Cybercafe; os turistas abundam; e o movimento das pessoas cresce graças às novas infraestruturas de circulação construídas com os fundos monetários da União Europeia (idem: 231). As consequências da globalização são efetivamente patentes em Mamarrosa, o que significa que esta aldeia portuguesa não é realmente uma periferia (só o é na perspetiva dos turistas britânicos). Na verdade, Mamarrosa é uma região “translocal”, onde as forças da globalização se cruzam com as características locais da região alentejana (Nyman, 2017: 195).

Mamarrosa é ainda um não-lugar. Por não-lugar inclui-se aqui a perspetiva dos Potts na sua incapacidade de integração em Mamarrosa. Ou seja, o facto de serem estrangeiros impede-os, inicialmente, de ocuparem uma posição específica dentro das relações sociais da comunidade. Enquanto exilados, essa falta de integração no

seio comunitário permite-os considerar a terra onde se encontram em exílio como um não-lugar (Nouss, 2016: 105). Muito embora a posição de desintegração dos Potts pareça mudar no final de *Alentejo Blue* (2007), quando é referido que China arranhou emprego e Chrissie se tornou ajudante na Casa do Povo (Ali, 2007: 244), a verdade é que muito dificilmente o leitor acreditará na repentina integração dos Potts em Mamarrosa. Além disso, esta aparente mudança radical não poderá, certamente, prevalecer enquanto a debilidade entre as relações dos próprios habitantes locais vigorar.

De igual modo, o conceito de não-lugar serve para ilustrar a incapacidade de Mamarrosa fixar personagens: Stanton deseja ir para Praga; os turistas regressarão desencantados a Inglaterra; Teresa pretende fazer o *au pair* em Londres; Vasco continuará com os seus pensamentos perdidos nos EUA; e até outras personagens secundárias como dona Linda, em vez de viverem plenamente na aldeia, preferem estar virtualmente no Canadá a olhar para um banco vazio através de um computador (idem: 234). Só os Potts é que não ambicionam sair porque não lhes resta mais nada em lado nenhum. Mamarrosa é, conseqüentemente, mais um espaço de passagem do que de residência comunitária. Claro que ainda não integra em si o sentido pleno do termo “não-lugar” que Marc Augé utiliza na sua obra *Não Lugares* para caracterizar as autoestradas ou os supermercados como áreas de trânsito acelerado, determinado por algumas instruções de circulação e pelo anonimato dos transeuntes (2016: 83). Todavia, a aldeia está muito próxima disso. No fim de contas, a vontade dos habitantes de Mamarrosa passa, precisamente, pela multiplicação de hotéis, áreas de transição rápida que Augé caracteriza como não-lugares por não promoverem o desenvolvimento de laços sociais e por favorecerem o anonimato e a prestação de serviços a troco de um pagamento monetário. Neste sentido, as transformações da sobremodernidade - conceito que Augé define pelo excesso de acontecimentos, pela superabundância de espacial e pela individualização de referências (idem: 40) - parecem estar a contribuir para a ameaça do aniquilamento identitário, histórico e relacional da pequena aldeia alentejana do romance de Monica Ali.

Por tudo isto, concluímos que o a representação da Europa do Sul, através do Alentejo, não parte de visão idealizada, nem de uma perspetiva preconceituosa de Portugal. Pelo contrário, o que a escritora inglesa Monica Ali faz é, precisamente, sugerir novas formas de imperialismo, ao refletir nos comportamentos das personagens alguns dos estigmas que pautaram as passadas relações entre colonizadores e colonizados. Para a maioria das personagens do Norte da Europa, Mamarrosa é uma pequena terra que apela a um sentido de descoberta repleto de ideias pré-concebidas. Já para algumas personagens locais, representa a memória nostálgica de um passado de glória imperial. Em consequência, o contacto intercultural não

traduz uma experiência positiva de proximidade e partilha. Apesar de serem todas europeias, as personagens não possuem nenhum sentido de identidade comum. Sentimentos de frustração e de desenraizamento são os únicos elos existentes entre as diferentes culturas. No fundo, todas as personagens vivem deslocadas da Europa por não serem capazes de encontrar um espaço físico que lhes permita estabelecer laços comunitários entre si.

Bibliografia

- Ali, M. 2007. *Alentejo Blue*. Tradução de Manuel Valle Cintra Porto: Asa Editores.
- Almeida, J. D. 2020. «Monica Ali» in Ulissei@s: Enciclopédia Digital. ISBN 978-989-99375-2-9. [consultado em 15/05/2015]
- Augé, M. 2016. *Não Lugares. Introdução a Uma Antropologia da Sobremodernidade*. Tradução de Miguel Serras Pereira. Lisboa: Letra Livre.
- Ceia, C. 2007. «Deslocações Exóticas do Alentejo: Alentejo Blue de Monica Ali». *Revista de Estudos Anglo-Portugueses*, n° 16, p. 201-212.
- D’hoker, E. 2018. «A Continuum of Fragmentation: Distinguishing the Short Story Cycle from the Composite Novel» in Gill, P., Kläger, F., *Constructing Coherence In The British Short Story Cycle*. New York: Routledge, p. 17-31.
- Gilroy, P. 2005. *Post-colonial Melancholia*. New York, Chichester, West Sussex e Columbia: University Press.
- Marino, E. 2008. «From Brick Lane to Alentejo Blue: Cross-Cultural Encounters in Monica Ali’s Writings». *British and American Studies*, n° 13, p. 51-58.
- Nyman, J. 2015. «British imaginings of a European periphery: Roger Scruton, Michael Palin and Michael Booth in/on Finland». *Journal of Postcolonial Writing*, vol. 51, p. 144-157.
- Nyman, J. 2017. «Globalizing European Peripheries: The Transnational and the Translocal in Monica Ali’s Alentejo Blue». *Displacement, Memory, and Travel in Contemporary Migrant Writing*, vol. 83, p 193-209.
- Nouss, A. 2016. *Pensar o exílio e a Migração Hoje*. Porto: Edições Afrontamento. Tradução de Ana Paula Coutinho.
- Rodriguez, L. M. L. 2017. «Tourism and Identity Conflicts in Monica Ali’s Alentejo Blue». *Miscelânea*, vol. 56, p. 73-90.
- Schulze - Engler, F. 2016. «Irritating Europe» in Graham Huggan (ed) *The Handbook of Post-Colonial Studies*, London: Oxford University press, p. 669-691.

Notes

1. “Compositive Novel” (D’hoker, 2018: 28). Esta designação é aqui utilizada para sublinhar que *Alentejo Blue* (2007) não segue a estrutura tradicional de romance ao apresentar um conjunto de histórias fragmentadas e não lineares que misturam a voz de vários narradores participantes e não participantes.
2. O conceito identitário inglês de que aqui se fala é referido como “Englishness” (Nyman, 2015: 145).

Synergies Portugal n° 9 / 2021



Vécus littéraires
du Midi





ISSN 2268-493X
ISSN en ligne 2268-4948

Circuitos de sombras na Europa de Gonçalo M. Tavares¹

Lígia Bernadino

Universidade do Porto (ILCML), Portugal

ligiabernardino@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-2126-8781>

Reçu le 06-10-2021 / Évalué le 03-11-2021 / Accepté le 01-12-2021

Circuitos d'ombres dans l'Europe de Gonçalo M. Tavares

Résumé

Voir l'Europe contemporaine à travers le regard de Bloom, le protagoniste de *Uma Viagem à Índia* [Un Voyage en Inde], de Gonçalo M. Tavares, signifie plonger dans un monde de menaces, traumas, crimes, recherches et fuites. Au long de ce mouvement permanent, il y a des traces identitaires qui s'ébauchent et qui aboutissent aussi bien à des conflits qu'à des amitiés interculturelles. Pourtant, l'illusion, l'oubli de l'histoire ou le triomphe d'un capitalisme débridé mettent en péril l'idée d'une Europe comme modèle civilisationnel. Le livre analysé ici pointe quelques-unes des faiblesses avec lesquelles se débat ce continent, questionnant sa mélancolie, d'où découlent les violences les plus diverses et les plus cycliques.

Mots-clés : Gonçalo M. Tavares, Europe, épopée, violence, identité

Circuitos de sombras na Europa de Gonçalo M. Tavares

Resumo

Ver a Europa contemporânea pelos olhos de Bloom, o protagonista de *Uma Viagem à Índia*, de Gonçalo M. Tavares, significa imergir num espaço de ameaças, traumas, crimes, buscas e fugas. Neste movimento constante, esboçam-se traços identitários que tanto resultam em conflitos, quanto em amizades interculturais. No entanto, a ilusão, o esquecimento da História ou o triunfo de um capitalismo desenfreado põem em risco a ideia da Europa enquanto modelo civilizacional. O livro aqui analisado aponta algumas das fragilidades com que este continente se debate, problematizando a sua melancolia, convertida na fonte das mais variadas e cíclicas violências.

Palavras-chave: Gonçalo M. Tavares, Europa, epopeia, violência, identidade

Shadow circuits in Europe by Gonçalo M. Tavares

Abstract

Seeing Europe through the eyes of Bloom, the leading character of Gonçalo M. Tavares' *Uma Viagem à Índia* (*A Voyage to India*) means plunging into a space of threats, traumas, crimes, searches and escapes. In such constant movement, the identity traits are as much the cause of conflicts as they produce intercultural friendships. Yet, deceit, history oblivion or the triumph of unbridled capitalism put the idea of Europe as a civilisation model at risk. The book this essay looks into points out some of the frailties this continent faces, questioning its melancholy, which turns into the source of disparate and cyclical violence.

Keywords: Gonçalo M. Tavares, Europe, epic, violence, identity

A Europa não pode reduzir-se a um fantasma dócil ao ser conjurado pela imaginação. É um fantasma que exige ser entendido, descoberto. Não nos deixa em paz, não nos deixa descansar na sua translúcida presença.

María Zambrano, *A Agonia da Europa* (1945)

*A Europa, coberta de isóbaras
ou um labirinto; de nimbos, cirros,
ou um branco panal de mortos;
de setas, ventos, ou flechas
apontadas ao coração débil.*

Fiama, *As Fábulas* (2002)

1. Mitos

O mito grego da princesa Europa sugere um expansionismo originário: após o rapto perpetrado por Zeus, os irmãos dela partem à sua procura, gritam o seu nome. O eco deste grito propaga-se por vastos territórios, assim os unindo num nome comum, mas também numa mesma dor e num mesmo imaginário. Desde logo se apresentam elementos fundamentais na construção de uma identidade: espírito, espaço, ação. Simbolicamente, este mito sugere o nascimento da Europa-continente enquanto território em movimento, assentando contudo numa perda e numa violência iniciais. A Europa, portanto, não se define enquanto luminoso farol orientador do mundo: desde a sua raiz são demasiados os momentos sombrios. Entre o humor e o horror, *Uma Viagem à Índia* (2010), de Gonçalo M. Tavares, é uma epopeia que explora as complexas zonas cinzentas da contemporaneidade europeia.

Em termos estruturais, este livro segue a matriz de *Os Lusíadas* (1572), de Luís Vaz de Camões: divide-se em dez cantos; cada canto tem o mesmo número de estâncias do livro matricial; os episódios apresentam-se sequencialmente, notando-se um paralelismo temático entre as duas obras. No entanto, no mundo contemporâneo, longe estão os tempos na crença ou valorização dos deuses pagãos, todos os espaços estão escrutinados, à memória europeia foram acrescentados momentos de intensidade inimaginável para o século XVI. A tecnologia do século XXI desenvolve uma dinâmica mecanicista que contagia os atos humanos. Por outro lado, historicamente, os conflitos mundiais do século XX, de que os campos de morte nazis serão o exemplo mais extremo, abalaram a confiança num progresso contínuo rumo ao bem universal. Usando palavras de Eduardo Lourenço, ler *Uma Viagem à Índia* implica embarcar numa Europa de um “demoníaco desassossego” (2010: 14), em que a viagem para o Oriente parece confirmar um “êxtase vazio, fascinado pelo esplendor do seu [do Ocidente] presente sem futuro utópico” (*ibidem*).

No jogo intertextual desta obra de Gonçalo M. Tavares reconhece-se o legado cultural europeu: sendo uma epopeia, destaca-se um tributo literário aos clássicos greco-latinos, mas também a Camões; já o nome do protagonista, bem como o da sua amada Mary (que, tal como Inês de Castro, é morta pelo pai), permitem a associação a *Ulisses*, de James Joyce, livro publicado em 1922. Portanto, *Uma Viagem à Índia* estrutura-se cumulativamente, numa viagem sobretudo metafórica pela Europa contemporânea.

O viajante Bloom não cruza os camonianos mares do sul, nem o Mediterrâneo que Ulisses terá sulcado. Antes, desloca-se pelo continente europeu. No entanto, mais do que a adoção de uma perspetiva eurocêntrica, a mudança de percurso serve para a descrição da Europa num estado latente de conflito, tanto individual quanto coletivo. Existe em *Uma Viagem à Índia* um vazio que redundava em esquecimento e atos reativos de consequências violentas. Apontando para esse vazio, o subtítulo “melancolia contemporânea” não deixa de ser enganador, dada a perigosidade permanente por que as diversas personagens passam.

A obra de Gonçalo M. Tavares problematiza a conceção de uma Europa cujos atos se justifiquem por ideias humanistas de raízes assentes no Iluminismo. Para Ellen Meiksins Wood, “the most obvious point about the Enlightenment concept of progress is that its source and its model is scientific knowledge, the cumulative, directional, quality of that particular form of knowledge” (2000: 418). Para esta historiadora, a ciência é assim uma evidente base do progresso. Para Gonçalo M. Tavares, porém, sendo um aspeto não negligenciável, o conhecimento cede facilmente às pulsões. Como afirma em entrevista a Pedro Mexia no mesmo ano da publicação de *Uma Viagem à Índia*, salientando a preponderância da racionalidade

que as ciências e o progresso tecnológico exercem na contemporaneidade, o autor afirma a dependência completa dessa mesma racionalidade face a “coisas básicas e antigas - as necessidades primárias” (Tavares, 2010).

Bloom, o protagonista deste livro, não pode cruzar a Europa de modo ingénuo: sendo uma personagem ficcional, ele encarna “os problemas do século XXI” (*ibidem*), e neste século são evidentes as cicatrizes deixadas na Europa pelos devastadores conflitos das guerras mundiais, mas também pela guerra civil da Jugoslávia ou pela ascensão e desmoronamento da União Soviética. Numa entrevista a Gonçalo Mira, Gonçalo M. Tavares comenta que “todos nós somos muito condicionados pelo que nos vai acontecendo. E, portanto, a proclamação de que eu sou um homem bom, independentemente do que aconteça, é uma proclamação perigosa” (2008). Nesta epopeia do século XXI não aparecerá um herói clássico da mesma medida de Ulisses ou Aquiles, mas um anti-herói que age tão racionalmente quanto por instinto, ameaçado e ameaçador consoante circunstâncias quantas vezes aleatórias.

Na Europa deste Bloom, o imprevisível coloca a ética em perigo. Chegado à Índia, Bloom vê-se confrontado com vários choques culturais, desde logo a língua:

*E passando ao lado de indianos com
língua indeterminada, Bloom sentiu-se
portador de uma poesia delicada que tenta
encetar conversação com prosa má.
Mas do outro lado sentia-se o mesmo. A
incompatibilidade linguística, percebeu Bloom, é bem
mais grave que a incompatibilidade moral,
até porque entre a ética de um
santo e de um canalha, as diferenças são
mais de direcionamento da habilidade.
Como? - perguntou Bloom. (Tavares, 2010: 307).*

Esta estância 45 do canto VII aponta uma convicção: a da hegemonia europeia. Bloom carrega consigo uma bagagem cultural e é a partir dela que estabelece a comunicação com a alteridade que, apesar de tudo, a Índia representa. A “poesia delicada” - acrescentemos: europeia - contrapõe-se aqui à “prosa má” - pressupostamente indiana: a música das línguas estabelece desde logo uma dicotomia estética, em desfavor do não-europeu. Amin Maalouf apelida de “civilização de referência” (2002: 81) o Ocidente ou, mais especificamente, a Europa,

continente que acaba por promover a marginalização das outras civilizações tanto em termos materiais quanto intelectuais, reduzindo-as “a um estado de culturas periféricas, ameaçadas de extinção” (*ibidem*). Bloom sente-se portador dessa hegemonia europeia, ainda que tenha partido para a Índia em busca de “sabedoria / e esquecimento” (Tavares, 2010: 32).

A dificuldade de comunicação com a alteridade conduz à deriva do pensamento de Bloom, cujas reflexões põem em risco a moralidade de tradição judaico-cristã: não há culpa nem perdão, apenas atos enquanto reação natural ou instintiva aos acontecimentos vivenciados. Como afirma Luís Mourão numa análise à obra de Gonçalo M. Tavares, baseando-se no conceito de “hipermobilidade dos sujeitos modernos” de Sloterdijk, “podes tudo, exceto ficar parado” (Mourão, 2018: 85). Ao longo de toda a epopeia, Bloom está em viagem, observa, reflete, é ameaçado, protege-se, reage, mata. Trata-se de um percurso de movimento sem tréguas, mas, ao contrário das epopeias clássicas, é feito solitariamente, como individualistas são as vivências do cidadão europeu atual: trata-se aqui, pois, da materialização do que Rosi Braidotti considera ser um “individualismo liberal” (2020: 114), cuja base seria o exercício de “uma liberdade que alegadamente iria ser assegurada para todos” (*ibidem*). Para esta filósofa, tal resulta dos tempos da Guerra Fria, mas as tentativas de concretização nem sempre redundam em benefício generalizado. A epopeia de Gonçalo M. Tavares exemplifica a perigosidade deste exacerbado individualismo europeu.

2. Riscos

O movimento que caracteriza a vida dos cidadãos europeus contemporâneos indicia a falência de uma tradição humanista que se apoia num ideal eurocêntrico de “tendências imperialistas” (Braidotti, 2020: 114), assente numa ilusão de grandeza de um continente que, afirma Braidotti, se tem visto como “guardiã[o] moral do mundo e o motor da evolução humana” (123). Tal crise comporta consequências eufemística e dissimuladamente descritas por Bloom como “direcionamento de habilidades” (Tavares, 2010: 307): para esta personagem, as ações de canalhas e santos assemelham-se, o que significa que o bem e o mal são apenas duas faces da mesma moeda. Tal dicotomia legítima todas as ações, boas ou más. Mais ainda, branqueia o mal por detrás da amoralidade. Questiona George Steiner no livro *No Castelo do Barba Azul* (1971):

Porque é que as tradições humanistas e os modelos de comportamento correspondentes se revelaram defesas tão frágeis contra a bestialidade política? De facto, seriam uma defesa ou será mais realista identificarmos na cultura humanista apelos expressos ao autoritarismo e à crueldade? (1996: 40).

Este filósofo frisa a impossibilidade de qualquer estudo cultural pós-segunda guerra mundial não tomar em consideração os massacres ocorridos nos dois conflitos mundiais. Esta violência desmedida eclodiu com especial intensidade na Europa. Afinal, a barbárie verificada no século XX contradiz ideais humanistas que se baseiem em verdades incontestáveis de valor universal. O percurso de Bloom, de *Uma Viagem à Índia*, radicaliza tal posição, como desde logo o narrador desta epopeia avisa no canto I: “Cuidado com os homens que partem com vontade / e felizes: na primeira acção, se necessário, / serão capazes de matar” (Tavares, 2010: 33).

Debater a Europa partindo da obra de Gonçalo M. Tavares significa, pois, problematizar o conceito de civilização. Ellen Meiksins Wood, não ignorando o lado obscuro do progresso, e explanando a sua visão acerca do Iluminismo, defende que “the mind, especially in the form of scientific knowledge, is [...] the one thing we can count on to advance” (2000: 419). Já George Steiner celebra “a intensa claridade matinal da Europa no pensamento grego e na moral judaica”, (Steiner, 2004: 53), considerando “vital que a Europa reafirme certas convicções e audácias de alma que a americanização do planeta - com todos os seus benefícios e generosidades - obscureceu” (*ibidem*). Afirmando a dupla origem que funda a Europa, o humanismo cujas origens remontam à Grécia clássica baseando-se na razão e a moralidade judaico-cristã, Steiner deteta, porém, um declínio e uma submissão do espírito europeu, que se mercantiliza, adotando procedimentos distantes da sua matriz.

Em 1945, María Zambrano defende que a Grécia Antiga fundara neste continente um “idealismo que alcançou o seu ponto máximo [...] na filosofia romântica alemã do século XIX” (2012: 26), o mesmo querendo dizer que percebia, na altura da publicação do seu livro *A Agonia da Europa*, em 1945, um declínio do espírito cristão, apesar de exclaimar que “a Europa não morreu, a Europa não pode morrer totalmente, a Europa agoniza” (48). Face a esta constatação, a Europa precisa de encontrar a salvação através do pensamento autorreflexivo. Para isso, é necessário saber-se “quais são as origens da Europa, qual o seu nascimento. E qual é a substância da vida europeia” (55).

Estas duas posições distanciadas entre si umas décadas mantêm a convicção de uma unidade europeia baseada em princípios que iluminarão o restante mundo, não deixando porém de reconhecer as ameaças e calamidades sucessivas que este continente atravessou. Steiner não ignora o horror dos campos de concentração nazis; em 1945, Zambrano desconhecê-lo-ia, mas estava ciente da violência latente na Europa, ao ponto de se interrogar acerca da origem dessa mesma violência (*ibidem*). Salientando a importância fundamental da Europa na geoestratégia mundial, há, porém, nestes dois filósofos a percepção das ameaças que afetam a

vida do continente. A Europa é permanentemente atacada a partir do seu âmago ou do exterior; a Europa vulnerabiliza-se, apesar de convicta da sua força.

Numa entrevista, e a propósito de *Uma Viagem à Índia*, afirma Gonçalo M. Tavares: “o Ocidente materialista e funcionalista, exemplificado em Bloom, acaba finalmente por ser enganado e roubado pelo Oriente místico e ético. A ovelha troca do lobo, e rouba-o” (Tavares, 2010). Como afirma Luís Mourão, há na obra deste escritor a possibilidade de interpretações alegóricas das suas narrativas (2020: 146). A queda de Bloom, que parte para a Índia não numa missão coletiva a mando de um rei português, como acontece n’*Os Lusíadas*, mas num percurso de propósitos meramente individualistas, assinala o colapso da hegemonia europeia e do seu padrão humanista. Segundo Rosi Braidotti,

[e]ste modelo estabelece os padrões não só para os indivíduos, mas também para as suas culturas. Em termos históricos, o humanismo desenvolveu-se como modelo civilizacional, formando uma ideia de Europa que coincidia com os poderes universalizantes da razão autorreflexiva. A transformação do ideal humanista num modelo cultural hegemónico foi canonizada pela filosofia da história de Hegel. Esta visão, que se autoglorifica, considera a Europa não apenas uma localização geopolítica, mas também um atributo universal da mente humana. (Braidotti, 2020: 112)

Humanismo e Europa convertidos em realidades intermutáveis; a Europa como continente-modelo a seguir pela restante humanidade: tais apreciações autoba-julatórias tornam-se falaciosas, conduzindo a convicções de difícil consistência. Simbolicamente, Bloom pode interpretar-se como o europeu contemporâneo: o percurso dele em *Uma Viagem à Índia* indicia o esboroamento dessas convicções. Apesar de afirmar a sua pertença à Europa, chegado à Índia, conversando com um mestre indiano, Bloom reconhece a decadência europeia: “Está velha, é certo, tem / pressupostos egoístas” (Tavares, 2010: 353), confessa, para acrescentar:

*O continente afunda-se, é certo,
mas ainda tem montanhas.
Afunda-se, é certo, mas ainda tem helicópteros.
Afunda-se, mas ainda se consegue colocar
em bicos de pés e ainda existem pelo menos
dez pessoas vivas
que merecem ser ouvidas.
Na Europa, na velha
Europa, ainda há cabeças imprevisíveis. (Tavares, 2010: 353-4).*

A repetição do advérbio de tempo “ainda”, a anáfora de “Afunda-se”, a repetição de “Europa” enfatizam um sentimento de queda iminente, mesclado com o orgulho pela manutenção de alguns traços naturais e técnicos, na consciência de que persistem uns escassos eleitos a ouvir. Bloom está na Índia em busca de sabedoria: será ele um dos eleitos. Afinal, falando com Shankra, o mestre indiano, o herói desta epopeia confessa-lhe as suas angústias e traumas, ao mesmo tempo que o instrui na cultura europeia. A atitude de aparente humildade e aprendizagem converte-se na veiculação de uma cultura que nem sempre se mostra disponível para a abertura à alteridade. Bloom assume-se sábio, como o narrador sugere quando se lê “assim falava Bloom, a personagem, o herói entusiasmado” (320). A semelhança da expressão que abre esta estrofe do canto VII com *Assim Falava Zaratustra*, de Nietzsche, aproxima parodisticamente a caracterização da Europa nesta obra de Gonçalo M. Tavares com uma visão niilista que contraria qualquer glorificação universalizante de um espírito europeu.

O fracasso da missão de Bloom estava desde o início adivinhada, como o narrador clara e provocatoriamente o indica: “De Paris à Índia / vai a distância de uma Civilização inteira. / Não há avião que ligue estes dois mundos” (Tavares, 2010: 193). E os motivos do fracasso resultam de um fechamento isolacionista que Bloom simboliza. Este europeu segue para a Índia com um propósito de evasão, forma ilusória de escapar à frieza e ao excesso: frieza com que perpetrou a morte do pai; excesso pelo sofrimento sentido pelas mortes da mulher que amava (assassinada pelo pai) e do próprio pai que Bloom também amava (mas assassinado por ele próprio). Este elemento freudiano de *Uma Viagem à Índia* é também símbolo da tragicidade europeia, continente que experienciou estados de guerra sucessivos como um trauma de difícil superação.

O ato parricida comporta um peso que se aproxima de uma condenação - como a de Édipo. Mas há também a perda que resulta de uma experiência de vida imparitável: de alguma forma, cada morte arrasta consigo o esquecimento. Se Bloom for o europeu contemporâneo, o parricídio encerra um potencial de esquecimento da própria história europeia: matar o pai significará o branqueamento do seu crime. Na Europa contemporânea, matar as gerações anteriores poderá significar o branqueamento do horror que, por exemplo, se verificou neste continente durante a segunda guerra mundial. Cometendo crimes semelhantes ao do seu pai, Bloom confirma a probabilidade de repetição do mal não num longínquo país em que, aos olhos de uma Europa impante, a civilização tarda, mas no próprio seio europeu.

Já na Índia, Bloom confessa ao mestre Shankra como aboliu o seu passado “de uma vez, no momento exacto em que matei o meu pai. / Há certos actos raros que juntam a forte memória ao esquecimento. / Lembro-me e esqueço-me;

esqueço-me e lembro-me” (Tavares, 2010: 338). Trauma e perigo juntam-se numa mistura explosiva: a dor do momento vivido não dá paz; antes, alimenta o ódio e instiga a repetição de atos bárbaros. Eis a história da Europa. María Zambrano crê na existência de um “lado da sombra e de desgraça” neste continente, herança da Grécia clássica (2012: 82). Já para George Steiner, “um europeu culto é apanhado na teia de um *in memoriam* simultaneamente luminoso e sufocante” (2004: 35). A Europa vive, pois, numa intermitência de lembrar e esquecer, entre a luz e a sombra, atreita a uma barbárie com a qual convive apenas enquanto realidade traumática e, por consequência, potencialmente repetível.

3. Distâncias

María Zambrano defende que os gregos tiveram “sede de razão” (2012: 82) devido ao desgosto que sentiam pela vida: a tragédia com os seus excessos e a catarse que suscita seria uma forma encontrada na antiguidade clássica para que a objetividade fosse alcançada. Segundo a filósofa, seria este o meio de se atingir a revelação, que assentaria na primazia da razão, o que será uma tentativa de conciliação da filosofia grega com a escatologia cristã. Para ela, a violência acompanha desde sempre a História europeia porque a religião que grassou na Europa - o cristianismo - criou “o único homem que, vivendo numa religião, não se dispõe a servir de pasto aos deuses” (66), ao contrário do que acontece com “o homem do Oriente [que] jamais teria concebido esta independência histórica do homem, [pois] seria considerada a maior transgressão e falta de respeito para com os deuses” (*ibidem*).

Na altura em que escreveu *A Agonia da Europa*, vivia-se a Segunda Guerra Mundial: natural seria tentar justificar o injustificável, quando se estava perante a guerra mais nefasta da História da Humanidade e que atingiu sobretudo a Europa. No livro *Breves Notas sobre as Ligações* (2009), Gonçalo M. Tavares desenvolve reflexões que se constituem como diálogos com três outras autoras: Maria Gabriela Llansol, Maria Filomena Mónica e María Zambrano. Ora, a propósito desta última, reflete: “Se *muito perto* do acontecimento, o homem não conhece, sofre a sua influência; se *muito afastado*, o homem também não conhece, e porque quase não vê quase esquece” (2009: 15; itálicos do autor). Bloom, enquanto homem europeu do século XXI, enquadra-se neste desconhecimento da realidade em que vive, por demasiado próxima, ainda que o seu objetivo maior seja o esquecimento, o que será conseguido ao distanciar-se da Europa. Partindo para a Índia em busca de sabedoria e esquecimento, Bloom denota um desejo de evasão, como se desse modo superasse o trauma vivido e limpassem a consciência.

Há assim um alheamento estrutural que favorece o surgimento da violência gratuita. Elaborando acerca da existência latente de violência que tanto pode originar conflitos bélicos declarados, quanto tumultos circunstanciados, senão mesmo atos de terrorismo, Hans Magnus Enzensberger considera que:

O conceito de «reacção paradoxal» é conhecido da farmacologia: uma substância que é erroneamente aplicada ou dosificada pode produzir o efeito contrário ao pretendido. Do mesmo modo, exigências morais que ultrapassem as capacidades de acção conduzem o indivíduo à passividade e à negação de qualquer responsabilidade. Aí se insere o germe do processo de barbárie, que pode evoluir para a agressividade furiosa. (Enzensberger, 1993: 66-67)

Lembrando o clima sócio-político que antecedeu a chegada de Hitler ao poder, nos anos de 1930, e a consolidação desse mesmo poder, a passividade da população teve como correlato, por exemplo, o incêndio de sinagogas em Berlim. *Uma Viagem à Índia* apresenta diversos episódios em que essa reação paradoxal se manifesta. Bloom procura “um tédio surpreendente” (Tavares, 2010: 52), mas vê-se sucessivamente envolvido em circunstâncias que, sendo surpreendentes, se distanciam do tédio. Não encontra no caminho pela Europa grandes exemplos de virtudes ou sequer o domínio de uma racionalidade tendente ao exercício do bem. Pelo contrário, gestos de aparente bondade rapidamente evoluem para situações de violência, como o arдил, o roubo ou tentativas de assassinio.

No final desta epopeia contemporânea, no episódio que glosa a «Ilha dos Amores», de *Os Lusíadas*, Bloom obtém a recompensa pelo seu percurso não num idílico espaço de sedução numa ilha em pleno oceano, mas numa orgia em Paris. A fuga à pressa da Índia culmina no assassinio da prostituta que o acompanha, como vingança “para contra-balançar o / falhanço intelectual e espiritual” (2010: 374) da sua demanda. A violência gratuita é proporcionada por um espírito que se solta tanto de uma moralidade judaico-cristã, quanto de um “caminho aberto pela razão” (Zambrano, 2012: 84), que María Zambrano considera ser a origem da filosofia salvadora grega. Despido dos supostos valores culturais europeus, Bloom - o homem europeu contemporâneo - apercebe-se de que “a bondade não é exclusiva dos homens bons, / o que baralha muito” (Tavares, 2010: 400). O caráter dúbio dos valores e a indiferença grassante incitam os atos mais bárbaros:

Bloom está tão indiferente à má gramática da prostituta que não cessa de falar, e sente tão pouco - quer a natureza que o rodeia quer os cidadãos ao seu lado - que é quase, naquele momento, um Espírito.

*Bloom é assim santo subitamente.
E fica feliz ao pensar nisso.
Chegar ao profundo religioso
pelo tédio e pela objecta neutralidade,
eis agora o que lhe resta.* (Tavares, 2010: 446-447).

O percurso individualista de Bloom não o conduz à paixão, muito menos à compaixão, mas à violência. Perante a possibilidade de partilha (esta prostituta estava a apaixonar-se por ele) opta pelo assassinio, legitimando o seu ato por uma desmaterialização que sente elevá-lo à condição de santo. Desresponsabilização, portanto, ainda que na consciência dos perigos advindos da neutralidade. A abjeção aludida antecipa o momento de ação: Bloom mata esta mulher “[vingando-se] dos longos dias / sem vontade de agir” (448). Nesse momento, o europeu Bloom inicia o seu regresso ao local de partida - Lisboa - com o peso de um crime tão grave quanto o que o levava à viagem inicial, como se a barbárie funcionasse por ciclos.

Em *Jerusalém*, livro de Gonçalo M. Tavares publicado em 2004, Theodor Busbeck, médico psiquiatra, incumbe-se da tarefa de estudar os ciclos do mal, pretendendo com isso determinar a circularidade de momentos de guerra ou barbárie. Para tal, faz gráficos cronológicos, no que Pedro Eiras qualifica de “estranho eterno retorno do horror” (2018: 182). Há um medo enunciado por Busbeck: que não haja no mundo progressão, mas ciclo. A progressão implicaria a possibilidade de o horror vir um dia a ser exterminado. O ciclo, por seu turno, implica a inevitabilidade da repetição, por outras palavras, a inevitabilidade do horror. Busbeck tem medo de encontrar, afinal “uma constância do horror no tempo, uma manutenção da normalidade do horror que termine por completo com qualquer esperança” (Tavares, 2005: 54). Após o conhecimento do que a Europa sofreu na Segunda Guerra Mundial, percebe-se assim um elemento fantasmático que ensombra este continente e para que a obra de Gonçalo M. Tavares com frequência alerta: a desatenção face aos sinais que eventualmente poderão camuflar perigos maiores. Como afirma George Steiner, “a frequência amorfa da nossa habitação ao terror é uma derrota radical da humanidade” (1997: 57).

A união do presente e do passado em Roma; os palácios de Viena; um certo adormecimento ou promessa adiada da Grécia; a Veneza sitiada por água: locais emblemáticos sintomaticamente são convocados por Bloom por representarem paisagens e momentos carismáticos da cultura europeia. À grandiosidade greco-latina, junta-se Viena, capital do império austro-húngaro, desde finais do século XIX, mas também capital da Áustria, país onde Hitler nasceu e que veio a ser anexado pela Alemanha nazi em 1938. Lê-se em *Uma Viagem à Índia*: “Bloom já o sabe há muito: / somos inseparáveis do nosso pior. / Pode-se fingir durante anos, / mas cada um é inseparável da sua maldade” (Tavares, 2010: 358).

4. Movimentações

A Europa de Bloom, aquela que ele transporta na viagem para a Índia, é um continente que se destaca pelas comodidades materiais, propensas a um amolecimento espiritual: na Europa contemporânea, o pensamento é gradualmente substituído pelo movimento das grandes metrópoles, onde a multidão se congrega numa massa compacta, ainda que composta por seres individuais. Num paralelismo com a chegada de Vasco da Gama a Melinde, reportado n'Os *Lusíadas*, chegado a Paris, segundo ponto do seu trajeto, Bloom descreve a Europa a um amigo que entretanto conhece:

7

*Venho desse bocado de espaço que se chama Europa,
onde as canalizações por dentro das casas e os aviões
nos céus se acompanham numa misteriosa simetria
que a tecnologia mais contemporânea permite.
A água circula nas casas da Europa repetindo,
dentro de um cano, o circuito das companhias aéreas
sensatas: eis um facto quase poético, que eu agora divulgo.*

8

*Na Europa há vento, neve, luz, água, incêndios
e ainda gramática, sintaxe e bibliotecas extensas.
Paralela à Natureza existe, pois, a linguagem.
E em tão erudito continente existem mais institutos
públicos preocupados com a boa utilização das metáforas
do que preocupados com ciclones.
É, no fundo, um continente civilizado, lavado,
com cuidados de higiene aplicados à paisagem -
que chegam mesmo, em certas paragens onde faz mais frio,
a pormenores de lupa.*

9

*E na Europa existem coisas - disse Bloom -
que desperdiçam gestos e caem no erro infantil
de dançar quando estão felizes.
Enquanto em certas terras se medita - como no Oriente -,
na Europa organizam-se bailes.
Em alegria transitória não há quem vença a fútil
Europa. (Tavares, 2010: 121-122)*

Não há nesta epopeia contemporânea o tom sublimado d'Os *Lusíadas*, quando Vasco da Gama inicia a narração ao rei de Melinde da história de Portugal, pelo que a

qualificação de “soberba Europa” (Camões, 1978: 128) seria em *Uma Viagem à Índia* um epíteto deslocado. Percorrer estas três estâncias implica a interpretação de um retrato da Europa tomada pela mecanização, pelo excesso verbal, pela futilidade. O continente europeu é um mero “bocado de espaço” (Tavares, 2010: 121) em que a terra e o céu se equivalem na dependência da tecnologia. A poesia é agora bastante diferente da que se lia no século XVI, como se também ela dependesse da era da técnica, como se esta fosse um elemento preponderante da intimidade europeia. Até a água se domestica quando entra nas casas, seguindo a orientação dos canos. Quanto à natureza, ainda que existindo na Europa, acaba subjugada pela linguagem, atributo humano, que se domestica pelos institutos públicos, numa valorização do que é dito em detrimento da realidade das ameaças naturais. Na Europa, a Natureza torna-se invisível.

E há ainda a superficialidade, a confiança excessiva na felicidade, quando esta consiste num estado transitório. No “continente civilizado” (Tavares, 2010: 121) como o descrito, restaria pouco espaço para pensamentos profundos. No entanto, Bloom sabe que tal retrato da Europa é meramente ilusório e que as manifestações exteriores de alegria se tornam perigosas. Como afirma o narrador numa altura em que Bloom está na Índia, “sem a ingenuidade / trôpega dos felizes, o seu pensamento / movia-se” (359).

Por isso, na Índia, escapa a ataques de salteadores, rouba e é roubado, traz consigo para a Europa uma velha edição do «Mahabarata», epopeia que assinala a história da Índia, surripiada ao mestre Shankra e não reclamada por ele: Bloom tem a mesma atitude de rapinagem que os europeus mantiveram durante séculos face a países de outros continentes, ao passo que a Índia se deixa corromper pelo brilho do dinheiro que vem da Europa. O espírito europeu, como o indiano, soçobram ao poder do capitalismo.

5. Mercadorias

Em 1973, o pintor português de origem grega Nikias Skapinakis concebeu o quadro *O Enlevo de Miss Europa*. Sem cambiantes de tons nem efusões excessivas de formas e movimentos, sobressai um minimalismo desarmante, onde apenas duas personagens se percebem: o touro branco e Europa no seu dorso. Remetendo figurativamente para o mito grego, é no título do quadro que se percebe a ironia: afinal, Europa é uma *miss*, o que, aludindo ao concurso de beleza, transforma a personagem mitológica num produto da sociedade de consumo. Por outro lado, não é o ato de dissimulação e engano que sobressai do mito grego, mas o enlevo, ou seja, a evasão da realidade. O touro olha diretamente quem observa o quadro;

já Europa permanece de olhar ausente: ela está apenas em exposição, como se se tratasse de mero valor facial.

Perto de quarenta anos volvidos, *Uma Viagem à Índia* retrata a Europa enquanto continente do consumismo e da transação que “lava ao fim do dia os pés / num balde de dinheiro” (Tavares, 2010: 431). Em tal ambiente, os direitos adquiridos são preservados apenas em função do lucro. A perversidade não está nos atos, mas no que o resultado dos atos significa em termos das transações comerciais, a quem ética e estética se submetem. Como é descrito, um objeto mutilado vale menos comercialmente do que um objeto intacto. Lê-se no Canto II, altura em que Bloom está em Paris:

*Porque o capitalismo sabe que uma mercadoria
sem uma das patas vale menos:
por isso não arranca patas ou orelhas,
ou cabeças inteiras, à dentada. Mas se valesse mais até arrancavam
uma das patas da Torre Eiffel - exclamou Jean M.
Não te iludas com monumentos nem com cerimónias.
A estética terminou. Ficou o dinheiro.
Os homens são génios do bem para o ouro,
génios do mal para a paisagem.* (Tavares, 2010: 113).

Curiosamente, quem expressa esta opinião é Jean M., um parisiense com quem Bloom trava conhecimento na sua primeira estada em Paris. Ora, este nome não será aleatório: Jean Monnet foi um banqueiro e um dos principais estatregas que determinaram a fundação da União Europeia. Tendo vivido a Segunda Guerra Mundial, a sua ação une-se à vontade de prevenir conflitos como aqueles que testemunhou na primeira metade do século XX. Ele foi, portanto, um dos responsáveis pela edificação de um novo equilíbrio pacífico na Europa e que passa por reequilíbrios económicos. Não surpreende, portanto, que o português Bloom trave com o francês Jean M. uma amizade sólida. A ironia reside no crime cometido pelo primeiro após a orgia organizada pelo segundo: a Ilha dos Amores contemporânea mais facilmente desencadeia a tragédia do que promove o descanso dos viajantes.

Hans Magnus Enzensberger destaca a “anomalia” (2012: 9) que a Europa vive por os estados que compõem a União Europeia não serem palco de qualquer conflito armado desde 1945. Com o fim da guerra fria, a ameaça de uma guerra cessa, o que seria a vitória de Jean Monnet, se outra guerra de cariz diferente não se adivinhasse: a guerra do capital. Por isso, estando a natureza subjugada - estando a paisagem à mercê do que o dinheiro pode comprar - resta a opção pelo “pacífico capitalismo” (Tavares, 2010: 113), que transfigura as correlações de poder. Afinal, “a realidade

/ é uma coisa que pode ser comprada. Mas não é barata” (132). A adversativa aqui presente alerta para os novos perigos que advêm do capitalismo emergente.

O cinismo acompanha a transmutação de valores que a Europa - principalmente a União Europeia - manifesta neste livro de Gonçalo M. Tavares. Chegado à Índia, Bloom leva consigo um mercantilismo selvagem que o torna perigoso, como é patente no desejo de se apossar do «Mahabarata», assim dissimulando uma europeia cobiça de acumulação de bens de todo o planeta. O mestre Shankra é alertado para esse facto: “Bloom quer roubar a tua sabedoria, / disseram-lhe, e quer roubar os teus livros / valiosos, decepar a cabeça da tua biblioteca” (345). Se Bloom for o símbolo do homem europeu, então esta ambição representa um novo sincretismo da Europa, que acrescenta à sua a sabedoria dos outros. Ainda assim, não há ganhos assinaláveis em termos éticos: numa sociedade capitalista, o valor em destaque é o do dinheiro. Na Índia, há uma conclusão a tirar: “nenhum artista se / encontra generalizado pelo mundo inteiro / desde a Europa à Ásia, a não ser o banqueiro” (309).

Ainda que Bloom procure na Índia a sabedoria e se apodere de uma velha edição do «Mahabarata», ainda que transporte consigo as obras completas de Sófocles e as *Cartas a Lucílio*, de Séneca, o seu vocabulário preenche-se de expressões contaminadas pelo domínio da economia, ao comentar, por exemplo, que traz “mercadorias / mentais de toda a Europa” (313) ou exclamando mentalmente “Ah, tão mau é o dinheiro, tão mau e horrível / quando não me pertence” (363). O sentimento de dignidade patente no anti-herói desta epopeia contemporânea não é assim herdeiro de uma tradição humanista de civilização baseada no conhecimento e no respeito pelo outro: a perda destes apregoados valores europeus surge como uma realidade insofismável. Os tempos não são favoráveis ao idealismo que George Steiner defende em *A Ideia de Europa*:

A dignidade do homo sapiens é precisamente essa: a percepção da sabedoria, a demanda do conhecimento desinteressado, a criação de beleza. Fazer dinheiro e inundar as nossas vidas de bens materiais cada vez mais trivializados é uma paixão profundamente vulgar e inane. Pode ser que, de modos agora muito difíceis de discernir, a Europa venha a gerar uma revolução contra-industrial, assim como gerou a própria revolução industrial. (Steiner, 2004: 53).

O negócio do armamento deixou de ser lucrativo para a Europa: o capitalismo converte-se numa “estratégia lúcida” (Enzensberger, 1998: 16), pelo que não há uma “conversão moral” (*ibidem*) dos dirigentes europeus. Estratégia, cálculo, dinheiro convertem-se nos valores que determinam as ações políticas, o que se distancia do ideal aqui expresso por Steiner. Ao idealismo de valores metafísicos,

a Europa contemporânea impõe a materialidade das transações comerciais. Nesse processo, porém, como afirma Wood, a abordagem materialista não significa o desmerecimento das dimensões culturais da experiência humana, antes consiste num “essential step in liberating culture from the stranglehold of commodification” (*apud* Patriquin, 2012: 232) por, acrescenta, permitir que se determinem e estabeleçam as condições que constituem o capitalismo contemporâneo.

Steiner instiga à resistência contra a superficialização de um quotidiano cego pelo consumismo; em *Uma Viagem à Índia*, o consumismo é assumido como uma característica humana, assim se justificando as guerras surdas que roubos e negociações para resgate de bens produzem. Ironicamente, o consumo, para personagens como o indiano Anish ou o europeu Bloom, consiste numa invenção dos deuses, que “formaram homens incompletos, / com estômago, frio e vaidade” (Tavares, 2010: 305).

Uma personagem indiscriminada desta epopeia afirma: “as cidades estão tortas [...] / porque nos homens todos os órgãos se resumem / a uma função: a de competir” (Tavares, 2010: 131). A verbalização assertiva de frases deste teor sugerem a inevitabilidade de uma organização político-económica capitalista. Os sucessivos atos narrados nesta epopeia, numa constante luta pela sobrevivência, denotam as consequências possíveis quando tudo é transacionável. Bloom “passa directamente, sem intermediários, / verbas da ignóbil Europa / para a sábia, sensata e receptiva Índia” (363), lê-se no Canto VIII. Parece verificar-se na Europa assim retratada a sua absorção pelo capitalismo, por contraste com a ainda sábia Índia. No entanto, a perseguição e ataques de que Bloom é alvo contrariam tal perspectiva: o capitalismo expandiu-se para uma escala mundial e a Europa não tem muito mais poder do que outros países onde o capitalismo paulatinamente triunfa.

A pródiga Europa estende o seu auxílio repartindo os bens pelos membros da União Europeia de acordo com as leis estabelecidas pelos estados-membro e exportando para os restantes países do mundo a sua sabedoria e os seus valores. Ora, quando dentro de si própria os valores se transmutam em função do dinheiro, perde-se a identidade cultural que George Steiner reivindica enquanto meta a atingir por este continente. Segundo ele, “ser europeu é tentar negociar, moralmente, intelectualmente e existencialmente, os ideais, afirmações, praxis rivais da cidade de Sócrates e da cidade de Isaías” (Steiner, 2004: 37). Para Enzensberger, por seu turno, “a antiga «visão do mundo» desapareceu sem deixar rasto, deixando apenas atrás de si a ânsia da agressão vazia” (Enzensberger, 1998: 25).

Em *Uma Viagem à Índia*, esvaziamento de sentido e agressão são o ponto de partida e o ponto de chegada do anti-herói europeu. Apesar de todas as regras e leis

que a racional Europa institui, a possibilidade de evasão a tais constrangimentos não só existe quanto estimula a concretização de atos aberrantes. Como explica Bloom a Jean M., “a legislação de um país é um tratado de paz / entre os seus habitantes, / mas o ódio entre os homens é bem mais estável / do que as leis que os homens estabelecem. / Porque o ódio é uma lei da natureza” (Tavares, 2010: 154).

A materialidade enquanto crença maior leva Bloom a descurar a crença na razão enquanto valor universalizante, assim como a desprezar sentimentos de culpa, remorso ou arrependimento, apesar dos atos bárbaros perpetrados. Bloom quer a sabedoria e o esquecimento, paradoxo insolúvel que impulsiona os seus atos, vivendo a condição de ser traumatizado. Bloom vive a repetição de um equilíbrio precário. Assim a Europa: enredada em valores, leis e repetições, ilusoriamente alimentando a convicção de uma superioridade moral, quando no âmago das suas cidades “a vida [surge] por coincidência / dentro do corpo” (290).

Mas há também uma Europa que resiste. Apesar de ter um “coração débil” ao qual são sucessivamente apontadas “setas, ventos e flechas”, como escreve Fíama Hasse Pais Brandão no poema “Boletim meteorológico” (2017: 718), é um continente que, afirma María Zambrano, “exige ser entendido, descoberto” (2012: 48). *Uma Viagem à Índia*, à semelhança do que acontece em quase toda a restante obra de Gonçalo M. Tavares, insere-se nessa analítica vontade de conhecimento, alertando sem complacências para a complexa condição dos europeus contemporâneos, que ciclicamente sabem e iludem-se, anseiam e cobiçam, lembram e esquecem.

Bibliografia

- Braidotti, R. 2020. Pós-humanismo - a vida para além do sujeito. In: *Pós-Humano. Que Futuro? Antologia de textos teóricos*. Org. Bernardino, L., Freitas, M., Soeiro, R. G., Vila Nova de Famalicão: Húmus, p. 111-156 [2013].
- Brandão, F. 2002. «Boletim meteorológico». *Obra Breve*. Porto: Assírio & Alvim, 718 [2017].
- Camões, L. V. 1975. *Os Lusíadas*. Porto: Porto Editora [1572].
- Eiras, P. 2018. Quatro notas sobre a técnica n’*O Reino* de Gonçalo M. Tavares. In: *Gonçalo M. Tavares: Ensaios, Aproximações, Entrevista*. Org. Pinto, M. V. Rio de Janeiro: Oficina Raquel, p. 174-188.
- Enzensberger, H. M. 1998. *Perspectivas da Guerra Civil*. Lisboa: Relógio D’Água [1993].
- Enzensberger, H. M. 2012. *O Afável Monstro de Bruxelas ou a Europa sob Tutela*. Lisboa: Relógio D’Água [2011].
- Lourenço, E. 2010. Uma viagem no coração do caos. In: Gonçalo M. Tavares, *Uma Viagem à Índia. Melancolia contemporânea (um itinerário)*. Lisboa: Caminho.
- Maalouf, A. 2002. *As Identidades Assassinas*. Algés: Difel [1998].
- Mourão, L. 2018. A caixa negra do mundo: apontamentos do Atlas. In: *Gonçalo M. Tavares: Ensaios, Aproximações, Entrevista*. Org. Pinto, M. V. Rio de Janeiro: Oficina Raquel, p.72-93.

- Mourão, L. 2020. Entre um e um e a multidão: ligações éticas em Gonçalo M. Tavares. In: *Um Senhor Tavares. Ensaios e erros*. Org. Jacoto, L. Coimbra: Imprensa da Universidade de Coimbra, p.137-158.
- Patriquin, L. 2012. The Enlightenment, Postmodernism, and the Post-‘New Left’. In: *The Ellen Meiksins Wood Reader*. Org. Patriquin, L. Leiden: Brill, p. 221-243.
- Steiner, G. 1992. *No Castelo do Barba Azul. Algumas notas para a redefinição da cultura*. Lisboa: Relógio D’Água [1971].
- Steiner, G. 2004. *A Ideia da Europa*. Lisboa: Gradiva [2005].
- Tavares, Gonçalo M. 2005. *Jerusalém*; ed. ut.: 3ª, Lisboa, Caminho [2004].
- Tavares, Gonçalo M. 2008. «Podia ser perigoso estar constantemente fechado num quarto»: Entrevista a Gonçalo M. Tavares”, concedida a Gonçalo Mira. <https://orgialiteraria.wordpress.com/2008/01/30/podia-ser-perigoso-estar-constantemente-fechado-num-quarto-entrevista-a-goncalo-m-tavares/> [visto a 30 de agosto de 2021].
- Tavares, Gonçalo M. 2009. *Breves Notas sobre as Ligações (Llansol, Molder e Zambrano)*. Lisboa: Relógio D’Água.
- Tavares, Gonçalo M. 2010. *Uma Viagem à Índia. Melancolia contemporânea (um itinerário)*. Lisboa: Caminho.
- Wood, E. M. 2000. «Capitalism or Enlightenment». In: *History of Political Thought*. Vol. 21. No. 3. Autumn 2000, p. 405-426.
- Zambrano, M. 2012. *A Agonia da Europa*. Lisboa: Nova Vega [1945].

Note

1. Este artigo foi escrito no âmbito do Instituto de Literatura Comparada, Unidade I&D financiada por Fundos Nacionais através da FCT - Fundação para a Ciência e para a Tecnologia (UIDP/00500/2020).



ISSN 2268-493X
ISSN en ligne 2268-4948

Descendre vers le midi de l'Europe. Impressions de voyages : *Un rêve d'Europe* de F. Göranson (2019 [2018]) et *Le Cœur de l'Europe* d'E. Ruben (2018)¹

José Domingues de Almeida
Universidade do Porto, Portugal
jalmeida@letras.up.pt

<https://orcid.org/0000-0002-4564-2766>

Reçu le 05-06-2021 / Évalué le 29-11-2021 / Accepté le 13-12-2021

Résumé

Il s'agira de procurer une lecture représentationnelle et politique du sud du continent européen perçu à partir de deux récits génériquement différents tel que le roman graphique de l'auteur suédois Fabian Göranson *Un rêve d'Europe* (2019 [2018]), et le bref récit de voyage dans les Balkans de l'écrivain français Emmanuel Ruben, symptomatiquement intitulé *Le Cœur de l'Europe* (2018). Dans les deux cas, nous avons affaire à des redécouvertes récentes du midi de l'Europe à l'aune des événements historiques et des mutations sociétales découlant aussi bien des conflits engendrés par l'implosion de la Yougoslavie que de la crise des dettes souveraines des pays européens du sud entre 2010 et 2015. En fait, ces deux textes s'avèrent des « impressions de voyage » à travers le regard de narrateurs-personnages globetrotteurs.

Mots-clés : F. Göranson, E. Ruben, midi de l'Europe, voyage

Descer rumo ao sul da Europa. Impressões de viagem :
Un rêve d'Europe de F. Göranson (2019 [2018])
et *Le Cœur de l'Europe* d'E. Ruben (2018)

Resumo

Propõe-se uma leitura representacional e política do sul do continente europeu percecionado a partir de duas narrativas genericamente diferentes tais como o romance gráfico do autor sueco Fabian Göranson *Um sonho de Europa* (2018), e a narrativa breve de viagem do escritor francês Emmanuel Ruben aos Balcãs, sintomaticamente intitulada *O Coração da Europa* (2018). Em ambos os casos, estamos diante de redescobertas recentes do sul da Europa através do prisma dos acontecimentos históricos e da crise das dívidas soberanas dos países europeus do Sul entre 2010 e 2015. Com efeito, ambos os textos se afiguram “impressões de viagem” através do olhar de narradores-personagens *globetrotters*.

Palavras-chave : F. Göranson, E. Ruben, Europa do Sul, viagem

Descending towards the south of Europe. Travel impressions :
Un rêve d'Europe de F. Göranson (2019 [2018])
et *Le Cœur de l'Europe* d'E. Ruben (2018)

Abstract

The aim will be to provide a representational and political reading of the southern European continent, perceived from two generically different narratives such as the graphic novel by Swedish author Fabian Göranson, *A Dream of Europe* (2018), and the short narrative of French writer Emmanuel Ruben's trip to the Balkans, symptomatically titled *The Heart of Europe* (2018). In both cases, we are dealing with recent rediscovery of the south of Europe in the light of historical events and societal changes arising from both the conflicts caused by the implosion of Yugoslavia and the sovereign debt crisis of southern European countries between 2010 and 2015. In fact, these two texts turn out to be "travel impressions" through the eyes of globetrotters-narrators.

Keywords : F. Göranson, E. Ruben, Southern Europe, travel

Le sujet de la (mise en) fiction de l'Europe fait dernièrement l'objet d'une attention critique particulière qui passe par la réalisation de maints colloques, la multiplication des publications, la création de collections et de prix littéraires ainsi que l'élaboration de dossiers « Europe » dans plusieurs revues et journaux. C'est le cas de « Nous sommes l'Europe » publié par *Le Nouveau Magazine Littéraire* et coordonné par Maud Martigan (2018 : 24-43). En fait, une considération du présent et de l'avenir de l'Europe au vu du passé récent traverse l'inspiration romanesque de plusieurs écrivains et créateurs européens, lesquels se penchent sur le midi de notre continent comme centre d'intérêt fictionnel et thème de réflexion politique.

Pour exemple : deux textes narratifs contemporains l'un de l'autre et issus de deux pays et langues européens différents (la Suède et la France), respectivement le roman graphique *Un rêve d'Europe* de Fabian Göranson (2019), traduit du suédois par Sophie Jouffreau et le « récit d'arpentage » commis par l'écrivain-géographe Emmanuel Ruben, intitulé *Le Cœur de l'Europe* (2018). Nous avons affaire à deux redécouvertes du midi de l'Europe à l'aune des événements historiques et des mutations sociétales découlant aussi bien des conflits engendrés par l'implosion de la Yougoslavie que de la crise financière des pays européens méridionaux entre 2010 et 2015. Aussi, ces deux textes s'avèrent-ils des « impressions de voyage » à travers le regard de narrateurs-personnages globetrotteurs.

Pendant l'été 2017, l'illustrateur et auteur suédois de romans graphiques et de bandes dessinées, Fabian Göranson, a fait le tour de l'Europe en compagnie d'un ami, Daniel Berg, dans le but de mieux saisir les raisons pour lesquelles des

populations, et tout un continent, donnent le sentiment de s'effondrer sous le double poids de la crise migratoire et du chômage croissant, et pourquoi cet espace tant géographique, identitaire que symbolique s'avère impuissant face à ce que l'auteur considère être la montée du racisme et de la xénophobie à la faveur de mouvances populistes.

Il n'est dès lors pas étonnant que cet ouvrage ait été présélectionné en 2019 dans la catégorie « roman » du Prix du Livre Européen, un prix récompensant chaque année un roman et un essai exprimant une vision positive de l'Europe. C'est dire combien le choix de ces titres n'est pas sans engager une dose de positionnement idéologique. En effet, aussi bien pour Fabian Göranson que pour Emmanuel Ruben, d'ailleurs, la question de la résistance ou de la résurgence des frontières intra-européennes et la militance humanitaire pro-migrants est en phase avec la *doxa* internationaliste et antinationaliste de l'establishment européen. Ainsi entre Stockholm et Malmö, Fabian se rend compte en consultant sa tablette que « (...) Les étrangers sont appelés ennemis dans toutes les langues anciennes... Les deux concepts utilisent le même mot » (Göranson, 2019 : 9), avant de pointer sur son journal numérique la photo d'une chaloupe chargée de migrants illégaux en Méditerranée.

À cet égard, deux essais récents ont rappelé la signification historique et la pertinence symbolique de la *frontière* dans un contexte marqué par la reconfiguration des États européens à la suite de la désagrégation des blocs géopolitiques, la tentative d'un effacement administratif des frontières (Schengen)² mis à mal par les flux migratoires et la pandémie de la Covid-19 et l'ascension des extrémismes politiques et intégrismes religieux de tous bords. En 2013, Régis Debray, fidèle à une gauche républicaine, évoquait l'importance de la frontière comme ligne qui sépare et protège à la fois. D'emblée, l'essai donne le ton : « Une idée bête enchante l'Occident : l'humanité, qui va mal, ira mieux sans frontières » (2010 : 11). D'ailleurs, Debray se réfère, lui aussi, au « cœur de l'Europe » pour souligner, voire faire l'éloge de la résistance des frontières, notamment dans ce midi européen où Emmanuel Ruben devait évoluer quelques années plus tard. Aussi semblerait-il que notre temps

(...) ne jure que par le trans et l'inter, idéalise le nomade et le pirate, vante le lisse et le liquide, au moment même où réapparaissent, au cœur de l'Europe, des lignes de partage héritées de l'Antiquité romaine ou du Moyen Âge, et où, devant sa porte, d'anodines limites régionales se revendiquent en frontières nationales (idem : 19-20).

Debray insiste sur les bénéfices historiquement avérés, selon lui, de la *frontière* comme délimitation identitaire : « Comment faire souche ? Comment mettre de l'ordre dans le chaos ? Configurer un site à partir d'un terrain vague ? En traçant une ligne. En séparant un dedans d'un dehors » (*idem* : 25), car « C'est par la frontière (...) que le politique rejoint le religieux, et l'actuel, l'immémorial » (*idem* : 28). Et l'ancien chargé de mission de Mitterrand d'évoquer le Danube qui, dans sa *liminalité*, « joint et sépare en même temps » (*idem* : 30). Il se veut d'ailleurs catégorique : « L'indécence de l'époque ne provient pas d'un excès, mais d'un déficit de frontières » (*idem* : 73).

De son côté, Anne-Laure Amilhat Szary s'interroge sur le sens actuel de ces lignes spatiales délimitatrices, « la figure de la ligne en tant qu'appareil sécant de l'imaginaire est présente dans nos mythes » (2015 : 22), rappelle-t-elle, pour souligner le fait que « la frontière est certes palimpseste, manuscrit où les traces de négociations politiques et culturelles se superposent » (*idem* : 26). En fait, il s'agit ici d'acter le fait - qu'Amilhat Szary démontre, relevé à l'appui - que, loin d'en voir diminuer le nombre, le monde actuel, sorti de la chute du mur de Berlin, voit les frontières se multiplier, et ce surtout dans le continent européen. En fait, « (...) chaque frontière (...) s'ouvre et se ferme à la fois, sous l'emprise de processus concomitants » (*idem* : 29). L'auteure pointe, à ce titre, l'émergence de ce qu'elle désigne par l'« esthétique post-Schengen », laquelle implique le tour, l'exploration des frontières, le périple, etc. (*idem* : 35).

Ce sont exactement ces motifs perçus ici à travers le prisme littéraire que Fabian Göranson (et E. Ruben, nous y reviendrons) mobilise comme éléments de l'imaginaire fictionnel dans un mouvement de descente vers le *midi* européen et de retour dans le nord. Or *Un rêve d'Europe*³ est un roman graphique, un genre qu'Isabel Duarte et Fátima Outeirinho caractérisent comme étant :

une forme de textualité issue de rapports plus ou moins complexes entre signes iconiques et signes verbaux, soulevant des questionnements itérativement revisités au sujet de son appartenance notamment à la littérature, vu, d'une part, le jeu sur un langage non-verbal et, d'autre part, sa prétendue inscription, ou au contraire son détachement à l'égard d'une culture de masse, sur le plan de sa réception (Duarte/Outeirinho, 2018 : 182).

De son côté, Jan Baetens fait remarquer que les Américains considèrent le *graphic novel* comme un genre littéraire à part entière : « un roman, fait non pas de mots, mais d'images, de dialogues et de récitatifs. Dans 'graphic novel', le mot important est 'novel', pas 'graphic' » (2001 : 8), tandis que dans la sphère francophone « l'accent est davantage placé sur le mot 'graphique' » (*ibidem*).

Pour Thierry Groensteen, ce sous-genre littéraire hybride

recompose le champ éditorial en introduisant une distinction entre le tout-venant de la production et des œuvres plus ambitieuses. Elle cherche à séduire un public (et des médias) qui n'avaient pas nécessairement l'habitude de considérer la bande dessinée comme une littérature à part entière. Elle se veut révélatrice du clivage qui existerait entre une bande dessinée de divertissement - parfois de grande qualité, parfois moins - et une authentique « bande dessinée d'auteurs » (dont elle n'est peut-être, à tout prendre, que le nouveau nom), laquelle, s'étant affranchie du carcan des genres, exprime d'abord la sensibilité de l'artiste et le regard qu'il porte sur le monde⁴.

Le roman graphique s'impose donc aujourd'hui en rapprochant la bande dessinée du champ littéraire (Martin, 2016), ce qui nous lui permet, notamment, d'illustrer fictionnellement le midi de l'Europe.

Ainsi, fort d'une approche cosmopolite et transfrontalière de l'Europe, le narrateur homodiégétique (Göranson, 2019 : 152) quitte Stockholm et un mariage qui bat de l'aile pour un périple dans le *midi de l'Europe* avec son ami Daniel. Ce tour est l'occasion d'une prise de contact avec des témoins d'un continent changeant, et pas vraiment dans le bon sens si l'on en croit Fabian Göranson. Étape après étape, à force de rencontres imprévisibles, d'observation sur le terrain, d'écoute de témoignages divers, de dialogues interculturels et d'interrogations personnelles, Göranson brosse le portrait sans concessions d'un continent coincé entre son héritage historique et civilisationnel lourd à assumer et un avenir incertain de repli identitaire.

Force est de reconnaître que ce déplacement vers le sud européen est placé sous le signe d'une allégeance idéologique bien précise, proche de la gauche identitaire et multiculturaliste : Fabian ne mise que sur le rail ou le bateau par souci écologique, se montre très sensible aux conséquences de la crise migratoire et se signale par une hyper-tolérance envers les mutations sociétales, notamment les mouvements LGBTI⁵ - les deux amis ne sont-ils pas pris pour deux amants alors qu'ils sont à Budapest (*idem* : 174) ? Nous avons affaire à une société marquée par l'instabilité et la fragilité familiales (le retour du voyage confirmera un divorce sans ressentiments (*idem* : 215-216), l'omniprésence des réseaux sociaux et d'Internet pour communiquer à une époque postchrétienne (Poulat, 1994), vidée de toute profondeur ou quête spirituelle. Remarquons, en outre, la présence du droit-de-l'hommeisme exportable comme tel à l'image et ressemblance de l'Europe (Göranson, 2019 : 94-95). De même, profitant de la visite aux chantiers navals de Nantes, le narrateur met volontiers le curseur historique sur la seule interprétation

du « commerce triangulaire » atlantique (*idem* : 76) qui expliquerait la prospérité de la ville, ce qui fera Fabian s'interroger rhétoriquement : « Si je comprends bien, Nantes tient sa richesse d'un commerce entre individus qui n'y ont jamais mis les pieds ? » (*idem* : 76), ainsi que sur la mauvaise conscience et la culpabilité coloniales de l'Occident caractérisée et décriée notamment par Pascal Bruckner (2002 [1983]), ou pour ce qui est de la complexité historique de la pratique de la traite négrière, par Olivier Pétré-Grenouilleau (2014).

Aussi le passage par Rome n'implique-t-il aucune référence au Vatican (Göranson, 2019 : 130), mais plutôt une réflexion sur le déclin de la civilisation occidentale, paradoxalement rendue dans des termes assez proches de ceux de Michel Onfray (2017), même si le romancier graphique s'inscrit en faux par rapport au diagnostic de l'auteur de *La Vengeance du pangolin : penser le virus* (2020). Dans une vignette, alors qu'il quitte la Ville éternelle en bateau, Fabian fait la réflexion suivante : « Un continent qui, jadis, conquiert le monde et qui, à présent, se contente de tomber dans l'oubli » (Göranson, 2019 : 138). De même, la sous-culture *underground* a la préférence de nos deux personnages. C'est dans le quartier de Kreuzberg, « réputé pour son multiculturalisme foisonnant (...) » (*idem* : 23) que les deux amis retrouvent un artiste plasticien latino qui s'adonne au collage (*cf.* aussi *idem* : 83).

Notons également que le roman donne une image plutôt contradictoire de la question de la présence croissante de l'islam sur le continent européen. En effet, les musulmans que Fabian croise sur son périple renvoient inévitablement à la tragédie de la migration forcée et à l'exil de populations déplacées par le drame de la guerre en Syrie et de l'offensive intégriste de Daesh. À Athènes, les deux amis aperçoivent des estropiés syriens errant dans les rues : « Un autre grand brûlé, celui-ci manchot, titube à sa suite. Auraient-ils survécu à une attaque à la bombe pendant la guerre civile syrienne ? » (*idem* : 140), tout comme l'artiste Sally réfugiée en Allemagne pour fuir l'État Islamique, alors que *Die Zeit* a décidé de superposer sciemment la carte de Damas sur celle de Berlin (*idem* : 26). Mais ils font aussi l'objet de clichés : la famille « musulmane » sur le bateau qui les conduit en Grèce se signale par son astuce : « Des musulmans venus en famille ont été assez malins pour planter leur tente sur le pont » (*idem* : 137).

Toutefois, si l'auteur ne fait pas le lien direct, de plus en plus souvent convoqué par l'argumentaire politique d'extrême-droite et le populisme (mais plus seulement) entre l'immigration massive afro-magrébine et le terrorisme en Europe, il n'en évite pas pour autant à Bruxelles le souvenir des attentats de Zaventem à la faveur d'une séquence de vignettes sur sa rencontre avec Teresa, reporter à la Commission européenne, ainsi que le climat d'anxiété, voire d'hystérie sécuritaire (*idem* : 68) régnant désormais dans les métropoles européennes : « J'étais à l'aéroport pendant

l'attentat l'an dernier. À quelques mètres des explosions » (*idem* : 63) ; « Tu sais, quand on m'envoie à l'étranger pour un reportage, je suis sur le qui-vive. Ça m'est déjà arrivé de prendre des risques, mais dans le feu de l'action, on n'y pense pas » (*idem* : 63), pour reconnaître plus loin que « Après les attentats, Bruxelles était sous le choc. La ville servait de base aux terroristes pour planifier des attentats en France, mais elle n'avait jamais été directement ciblée » (*idem* : 64).

Il n'en demeure pas moins que le passage par Paris, dans un pays où la laïcité s'inscrit dans l'esprit constitutionnel et où la question de l'assimilation (bien plus que celle de la simple intégration ou du vivre-ensemble multiculturel) pose à nouveau débat, est l'occasion d'un contact avec Sarah, « (...) journaliste au *Monde*, spécialiste du droit du travail » (*idem* : 89) et jeune musulmane non pratiquante, mais surtout non voilée : « Malheureusement la relation à l'islam s'est envenimée, surtout depuis les attentats. En France, on considère que la religion est une affaire strictement privée » (*idem* : 90), alors qu'« Il y a quelques mois, je faisais un reportage dans une start-up hollandaise, où deux employées portaient le voile » (*idem* : 90). Par ailleurs, le propriétaire d'un restaurant de kebab à Vienne s'avère être un Iranien exilé à cause de « (...) trop de problèmes avec la religion » (*idem* : 184) en République islamique.

Cela dit, le « pèlerinage » vers le midi de l'Europe a pour première véritable étape l'Allemagne, sur la mer baltique, avant d'étaler un pays à l'agriculture prospère (*idem* : 40), mais aussi de deviner un avenir sombre pour l'Europe, menacée par la guerre et les crises financières (*idem* : 41). Bruxelles, la capitale politique et administrative de l'Union européenne, est considérée négativement du point de vue urbanistique (*idem* : 49), alors que s'y tient précisément un sommet européen (*idem* : 61) et qu'on y vit un cosmopolitisme et un internationalisme qui peuvent séduire (*idem* : 62), mais ne convainquent pas le narrateur. À Nantes, Fabian est confronté au regret d'une non-coalition préélectorale à gauche alors que, à Paris, la victoire de Macron tenterait quand même, dans certaines vignettes, de mettre un frein au populisme grandissant en Europe (*idem* : 93).

Cette réflexion parisienne ouvre une parenthèse rétrospective sur le passé dictatorial de l'Europe du sud (« L'Espagne, le Portugal et la Grèce venaient à peine de se libérer du joug effroyable des juntes fascistes ») (*idem* : 94) pour faire le pont avec le contexte fascisant, selon l'auteur, de bien des nations européennes aujourd'hui, même au sein de l'Union européenne (« Et aujourd'hui, où va-t-on ? ») (*idem* : 94), et reconnaître quand même que l'Europe demeure un havre de paix une fois comparée avec d'autres théâtres de guerre et de misère en dehors de ses frontières : « Alors certes, la démocratie est sur une mauvaise pente dans bon nombre d'entre eux [pays européens], mais il suffit de passer les frontières de

l'Europe pour apprécier la différence » (*idem* : 95).

Le passage plus au *sud* révélera la misère transeuropéenne (*idem* : 96) et l'immigration, pour évoquer, une fois en Italie, le changement climatique (*idem* : 102) et rendre compte des mutations urbanistiques dans les grandes villes italiennes (Venise, Pise, Gênes et Rome) et déplorer la montée populiste de la Ligue du Nord (*idem* : 128). Plus au *sud* encore, à Athènes, les deux globetrotteurs entendent des témoignages poignants sur l'incompétence gouvernementale grecque et l'impact de la crise des dettes souveraines sur la population (*idem* : 142-143), et ce avant de remonter lentement vers le *nord* en passant par les Balkans et l'Europe de l'Est.

C'est l'occasion pour l'auteur-narrateur d'évoquer la dictature du maréchal Tito et une Europe à tradition soit dictatoriale, soit populiste. Raison pour laquelle, à Budapest, il critique subtilement, sur le témoignage d'une ex-activiste des droits de l'homme, la politique nationaliste de Viktor Orban : « En même temps, on ressent comme un malaise à se dire que la Hongrie est dirigée par l'un des partis d'extrême-droite les plus antidémocratiques d'Europe » (*idem* : 171). En revanche, tout aussi astucieusement, la figure du milliardaire, George Soros, « europhile » et proche des causes (islamo)gauchistes, est présentée de façon tout à fait positive. Eszter, l'interlocutrice de Fabian et Daniel, rappelle que « Soros est europhile, et en faveur d'une société libérale. Ça suffit au gouvernement [hongrois] pour faire campagne contre lui » (*idem* : 172).

En somme, *Un rêve d'Europe* de Fabian Göranson porte un regard lucide, mais souvent ironique sur le destin de l'Europe. De fait, en conclusion, et alors qu'il rentre en Suède pour vivre un divorce dépassionné, l'auteur garde une impression très pessimiste sur l'avenir du continent : « Automatisation et globalisation. Dérèglement climatique et populisme... » (*idem* : 205). Autrement dit, le rêve vire au cauchemar, et Fabian d'en prendre symptomatiquement conscience à Paris, alors qu'il loge à l'« Hôtel de l'Europe » : « Pourquoi faut-il que tout ce à quoi l'on s'attache soit pulvérisé par le temps ? » (*idem* : 86). Dans les vignettes suivantes, il fera ce constat navrant : « Cette Europe [qu'il vient de visiter en allant vers le midi] dont je rêve n'existe plus, elle a déjà fait sa métamorphose » ; « Le monde ne court pas à sa perte, il s'y précipite » (*ibidem*).

Mais un autre périple, tout aussi critique et désabusé, dans le *midi* de l'Europe mérite notre attention tant il est vrai qu'il est porteur, lui aussi, d'une certaine idée de l'état actuel de notre continent : « ce petit livre est un stéthoscope - à l'origine une simple liasse de papiers roulés par le docteur Laennec - qui tente d'ausculter le cœur de cette Europe qui bat encore » (Ruben, 2018 : 14). Le récit d'Emmanuel Ruben intitulé *Le Cœur de l'Europe* (2018) se veut un constat et des

impressions de voyage en phase avec les réflexions de l'auteur, et se place sous la tutelle littéraire de Nicolas Bouvier. Profondément attaché à une image tant spatiale qu'imaginaire du continent européen, l'écrivain-géographe (« géographe défroqué »), mais aussi le lecteur attentif du Prix Nobel de littérature yougoslave, Ivo Andrić, sa « littérature embarquée⁶ », se propose « (...) d'ausculter le cœur de cette Europe qui bat encore » (*idem* : 14).

Mais c'est la réalité symbolique et physique, ainsi que le motif littéraire de la *frontière* qui sont mis en exergue. À cet égard, force est de revisiter l'approche particulière de la frontière chez Ruben. En fait, la descente à vélo (et sporadiquement en train), longeant le Danube, de l'auteur de *Terminus Schengen* (2018) est l'occasion de se confronter à la réalité de la *liminalité* (« un arpentage des lisières de l'Europe et de l'Occident⁷ ») alors que « toutes les rives se valent : la Danubie, c'est un pays flottant, mouvant, sans racines, sans identité⁸ ». Ruben acte le fait qu'« Aujourd'hui, il y a deux Europe : celle qui s'est construite avec ces villes interconnectées de l'économie-monde et cette autre Europe nationaliste, rurale, provinciale qui se réveille au cœur du continent, en Hongrie comme ailleurs⁹ ».

Or, comme le rappelle Jopi Nyman (dans le cas de la Scandinavie), le sujet des représentations, souvent négatives, des liminalités européennes, quelles qu'elles soient (et notamment les Balkans), est toujours fonction d'un rapport de force d'imaginaires entre un *centre* encore marqué du sceau du discours postcolonial et des *périphéries* minorées (ou « lisières de l'Europe et de l'Occident¹⁰ » ou « les confins » (Ruben, 2018 : 22), comme les nomme Emmanuel Ruben, lui qui a publié un roman ayant pour cadre une autre *liminalité*, le nord¹¹, « cette Europe d'outre-glaces que j'aime tant » (Ruben, 2018 : 46).

Les territoires de l'ex-Yougoslavie se prêtent à merveille à la réflexion que l'arpenteur entend mener en allant vers le *midi* de l'Europe, lui qui ressortit à la génération post-chute du mur de Berlin : « (...) ma génération, celle qui a grandi à l'ombre de la chute du mur » (Ruben, 2018 : 21), et qui se voit forcément contrainte de chercher et de se construire une *mémoire* historique d'un continent qui renoue avec le *limes*, la *frontière* démultipliée : « Nous voici donc arrivés au pays par excellence de la frontière (...) » (*idem* : 22). Pays d'entre-deux, les États dont la Yougoslavie a accouché représenteraient à présent des zones fantasmées, quasiment chimériques : « ces Belgiques balkaniques » qu'Hergé aurait très bien pu inventer (*idem* : 52).

Ruben regrette de ne plus voir que des *frontières* érigées entre les États, et surtout un rempart sécuritaire hystérique : « barreaux de sa cage territoriale » (*idem* : 76) contre une invasion massive de migrants et exilés, victimes des conflits

complexes du Moyen-Orient, aux antipodes de la construction de *ponts*. Emmanuel Ruben évolue explicitement dans la mouvance pro-migrants et s'apitoie du sort des déplacés en transit désespéré, et parfois vain, vers le *nord* de l'Europe alors que, paradoxalement, il se dirige, lui, en touriste vers le *midi* du même continent : « Notre train repart vers le nord, le leur retourne vers le sud, et je mesure alors à quel point nous les hommes-touristes, eux les hommes-réfugiés, nous vivons sur deux lignes droites parallèles, deux lignes droites qui ne peuvent se croiser (...) » (*idem* : 80) ; « Nous allons vers le sud, à la recherche du soleil, de la mer, nous les Européens du couchant, nous les hommes-touristes. Ils vont vers le nord et la pluie, ceux qui n'ont pas nos rêves de *farniente* et de *dolce vita* » (*idem* : 57). Remarquons qu'il en vient à comparer les centres de rétention administrative à des camps de concentration (*idem* : 90).

Aussi, à partir des impressions retenues lors de ce périple dans le sud, l'auteur-narrateur met en lumière les contradictions de l'Union européenne une fois adoptées la monnaie unique et la gestion commune des frontières extérieures, laquelle se montre impuissante et incompétente à aborder et à régler ces sujets et ces drames humains (*idem* : 82). Tout comme chez Fabian Göranson, la conclusion de l'écrivain-géographe porte un regard désabusé et inquiet sur l'avenir de l'Europe. Ruben s'inquiète de la montée des nationalismes représentés par la politique de repli et de barrage dans la Hongrie (l'« Orbanistan » (*idem* : 81)) de Viktor Orban, qui fait en sorte que ce continent retrouve certains de ces démons. Pour lui, « L'Europe, en 2004, n'a pas posé ces conditions. En croyant s'agrandir, elle n'a fait que renoncer à ses valeurs, en feignant de ne pas voir que ceux qu'elle accueillait ainsi à bras ouverts ne se livraient qu'à reculons, restant agrippés à des idoles que ne sont pas les nôtres » (*idem* : 85).

En tout cas, la (re)découverte littéraire du *midi de l'Europe* par ces deux écrivains et ces deux récits a le mérite de faire prendre conscience du discrédit et de la déception que la tournure des derniers événements transeuropéens a engendrés chez certains auteurs et créateurs européens. Dans les deux cas, elle s'inscrit dans une logique d'imaginaire (le *rêve*) et d'espace géographique et mémoriel (le *cœur*) critique par rapport à la notion et à la nécessité de la frontière comme rempart et défense. Dans ce sens, les deux démarches se rejoignent et révèlent les inquiétudes et les espoirs de deux « écrivain[s] européen[s] » de langue française et suédoise respectivement, aux prises avec nos liminalités et nos contradictions.

Bibliographie

- Amilhat Szary, A-L. 2015. *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui*. Paris : PUF.
Baetens, J. (dir.). 2001. *The Graphic Novel*. Leuven : Leuven University Press.

- Bruckner, P. 2002. *Le Sanglot de l'homme blanc. Tiers-monde, culpabilité, haine de soi*. Paris : Seuil.
- Debray, R. 2010. *Éloge des frontières*. Paris : Gallimard.
- Duarte, I. M., Outeirinho, M. de F. 2018. « Qu'en est-il du roman graphique portugais ? Enjeux linguistiques et culturels », *Cahiers d'Études Romanes*, n° 37, p. 7-16.
- Göranson, F. 2019. *Un rêve d'Europe*. Tarnac : Rackham.
- Grenouilleau, O. 2014. *Qu'est-ce que l'esclavage ? Une histoire globale*. Paris : Gallimard.
- Groensteen, Th. 2012. « Roman graphique », *Neuvième art 2.0*. [En ligne] : <http://neuvie-meart.citebd.org/spip.php?article448> [consulté le 03 juin 2021].
- Martignan, M. 2018. « Nous sommes l'Europe », *Le Nouveau Magazine Littéraire*, n° 5, mai, p. 24-43.
- Nyman, J. 2015. « British imaginings of a European periphery : Roger Scruton, Michael Palin and Michael Booth in/on Finland », *Journal of Postcolonial Writing*, n° 51: 2, p. 144-157.
- Onfray, M. 2017. *Décadence. De Jésus à Ben Laden. Vie et mort de l'Occident*. Paris : Flammarion.
- Poulat, É. 1994. *L'Ère postchrétienne*. Paris : Flammarion.
- Ruben, E. 2014. *La Ligne des glaces*. Paris : Rivages.
- Ruben, E. 2018. *Le cœur de l'Europe*. Lille : La Contre Allée.
- Ruben, E. 2018. *Terminus Schengen*. Saint Étienne : Le Réalgar.

Sitographie

« Emmanuel Ruben, à la découverte de l'extase géographique ». *Actualité Les univers du livre*. <https://actualite.com/article/103452/les-mots-en-boite/emmanuel-ruben-a-la-decouverte-de-l-extase-geographique?msclkid=b5c8c5dacefb11eca4d8a136e337e34d> [consulté le 01 juin 2021].

Notes

1. Le présent article s'insère dans la recherche menée dans le cadre du Projet de l'Institut de Littérature Comparée, financé par la Fondation pour la Science et la Technologie (UIDB/00500/2020).
2. Dont Anne-Laure Amilhat Szary affirme qu'il est « une véritable exception mondiale, seul périmètre où le contrôle des identités a été supprimé au passage des frontières internationales (2015 : 32).
3. Les pages de cet ouvrage n'étant pas numérotées, nous les avons artificiellement numérotées par souci d'organisation dans la citation.
4. <http://neuvie-meart.citebd.org/spip.php?article448> [consulté le 01 juin 2021].
5. Arrivés en Allemagne, les deux voyageurs s'arrêtent devant la une du *Die Zeit* selon laquelle « (...) deux millions d'Allemands auraient une identité de genre fluctuante » (Göranson, 2019 : 18).
6. *Ibidem*.
7. *Ibidem*.
8. *Ibidem*.
9. *Ibidem*.
10. *Ibidem*.
11. Cf. Ruben (2014).



L'Europe du Sud : regard de Vassilis Alexakis. De Paris à Athènes une traversée identitaire

Ana Maria Alves

Instituto Politécnico de Bragança, Portugal
amalves@ipb.pt

<https://orcid.org/0000-0001-7762-2092>

Reçu le 05-07-2021 / Évalué le 08-11-2021 / Accepté le 11-12-2021

Résumé

Le propos de cet article est de décrire la problématique de la double appartenance culturelle de l'écrivain **gréco-français** Vassilis Alexakis. Comme il le souligne dans *Paris-Athènes*, la langue d'accueil, apprise lors de ses études de journalisme en France, ne le fait pas perdre ses racines. Le contact de sa langue maternelle, langue qui le transporte en Grèce, bien au Sud de l'Europe, le fait retrouver le soleil de sa terre natale Athènes, et le souvenir d'une enfance à Santorin, berceau de sa famille paternelle, et plus tard à Tinos dans les Cyclades. Romancier bilingue, Vassilis Alexakis se situe en transit, dans un espace géographique entre Paris-Athènes, traversée entre deux capitales qui marquera, à jamais, la dualité de sa vie et de son **œuvre**.

Mots-clés : frontière, bilinguisme littéraire, identité littéraire, Vassilis Alexakis

Europa do Sul: visão de Vassilis Alexakis De Paris a Atenas um cruzamento de identidade

Resumo

O propósito deste artigo é de descrever a problemática da dupla pertença cultural do escritor greco-francês Vassilis Alexakis. Como refere na sua obra *Paris-Atenas*, a língua anfitriã, aprendida durante os seus estudos de jornalismo em França, não o faz perder as suas raízes. O contacto com a língua materna, língua que o transporta para a Grécia, bem para o sul da Europa, faz com que redescubra o sol da sua terra natal Atenas, e a memória de uma infância em Santorini, berço da sua família paterna, e mais tarde em Tinos no arquipélago das Cíclades. Romancista bilíngue, Vassilis Alexakis está em trânsito, num espaço geográfico entre Paris-Atenas, cruzando duas capitais que marcarão para sempre a dualidade de sua vida e de sua obra.

Palavras-chave : fronteira, bilinguismo literário, identidade literária, Vassilis Alexakis

***Southern Europe* under the auspices of Vassilis Alexakis
From Paris to Athens, a journey of identity**

Abstract

The aim of this article is to describe the problematic of the dual cultural belonging of the Greco-French writer Vassilis Alexakis. As he underlines in *Paris-Athens*, the host language, learned during his journalism studies in France, does not make him lose its roots. The contact of his mother tongue, language which transports him to Greece, well to the South of Europe, makes him find the sun of his native land Athens, and the memory of a childhood in Santorini, cradle of his paternal family, and later to Tinos in the Cyclades. Bilingual novelist, Vassilis Alexakis is in transit, in a geographical space between Paris-Athens, crossing between two capitals which will forever mark the duality of his life and his work.

Keywords: border, literary bilingualism, literary identity, Vassilis Alexakis

*Écrivain européen non !
Ça me paraît à la fois prétentieux et tout à fait creux...
(apud, Bornstein, 2019)*

Le 11 janvier 2021 marque la mort de Vassilis Alexakis, écrivain et journaliste franco-grec qui, comme il l'avouait dans l'épigraphe qui introduit notre article, ne se considérait en aucun cas un écrivain européen. Alexakis, qui avait choisi le français comme langue d'adoption, nous laisse une œuvre partagée entre la Grèce et la France. Ses écrits sont « le reflet de l'assimilation mutuelle des deux civilisations à travers la description d'un comportement admis par les deux codes sociaux : français et grec » (Fréris, 1990 : 146). Prix Albert-Camus pour *Avant* en 1992, Prix Médicis en 1995 pour le *Testament français*, prix de la nouvelle de l'Académie française pour *Papa* en 1997, Grand prix de l'Académie française pour *Après J.C.* en 2007, Alexakis n'a cessé d'être reconnu pour son travail d'écrivain, et appartient sans aucun doute à l'élite cosmopolite littéraire européenne.

Installé en France depuis le coup d'État qui instaura en Grèce la dictature des Colonels (1967-1974), il se sent attiré par la voix nostalgique de l'éternel retour, ce qui l'entraîne dans une longue réflexion sur la question de l'entre-deux, de la quête identitaire, mais également du choix de la langue d'écriture.

Tout en exposant sa situation de déraciné, « aux frontières entre-deux-langues (...) chaque langue [étant] déjà une frontière entre ce qu'elle dit et ses abîmes d'origine » (Sibony, 1991 : 31), Alexakis cherche à comprendre ce qui suscite ce

sentiment de nostalgie, car « dans la nostalgie on oublie que l'objet du désir c'est l'oubli, que ce qu'on veut ce n'est pas le retour de «cette chose-là», mais l'atteinte de mémoire qu'elle était, le don et la perte de mémoire » (Sibony, 1991 : 32). En fait, « le paradoxe est que notre mémoire n'est pas un stock mais une pulsation multiple : elle rattrape ce qu'elle lâche, elle lâche pour retenir, et ses appels sont des forces de rappel » (*ibidem*).

Le déracinement éprouvé par Alexakis le plonge dans un rappel de sa terre natale, ce qui le fait affirmer, dans son récit autobiographique *Paris-Athènes* : « Je me suis vivement reproché (...) de m'être éloigné de la Grèce, de l'avoir oubliée à l'époque où elle avait le plus besoin qu'on se souvienne d'elle » (Alexakis, 1989 : 12). Ce sentiment de perte, le pousse à reprendre contact avec sa langue maternelle et à se rapprocher de son pays, faisant alors, et à plusieurs reprises, des allers-retours entre Paris-Athènes et l'archipel des Cyclades, trois lieux d'écriture évoqués dans *Je t'oublierai tous les jours* :

Je suis ainsi à la tête d'une petite fortune : je possède trois frigidaires, trois chauffe-eaux, quatre lignes de téléphone, cinq radiateurs électriques et six machines à écrire, trois grecques, trois françaises, réparties entre Paris, Athènes et Tinos. J'achète en trois exemplaires les dictionnaires qui me sont nécessaires, un pour chaque maison. Mon équipement n'est peut-être pas tout à fait satisfaisant je ne dispose que d'un seul parapluie qui, bizarrement est à Athènes, il répond néanmoins à mes besoins essentiels (Alexakis, 2005 : 30).

La suppression des frontières a facilité « l'art de vivre d'une ère moderne » (Kristeva, 1988 : 25). Ce va-et-vient d'un pays l'autre est témoigné par Alexakis qui considère que « l'Europe a été un miracle pour l'ouverture des frontières » car auparavant « passer une frontière c'était une angoisse » (*Apud*, Bornstein, 2019). Interrogé sur ce qu'il attend de l'Europe, Alexakis espère « une meilleure compréhension et sympathie pour l'autre » (Trapenard, 2019). L'autre, c'est-à-dire l'étranger qui est pris dans cet ancrage culturel, dans cette double appartenance, tiraillé, comme lui, « d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un mot à l'autre » (Alexakis, 2008 : 30). Au sujet de ce partage culturel, Robert Jouanny est convaincu que « l'écrivain s'enrichit à la fois de soi et de l'Autre » (Jouanny, 1990 : 3). L'écrivain soutient qu'« en voyageant ainsi d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un moi à l'autre, [il a] cru trouver un certain équilibre » (Alexakis, 1989 : 13). Cette découverte lui a permis de trouver « les mots qui [lui] convenaient, un territoire qui [lui] ressemblait, une espèce de patrie bien personnelle » (*ibidem*) ou « encore « l'illusion d'un nouveau départ » (Alexakis, 2002 : 55). L'auteur « souhaite partager [s]on avenir entre les deux pays qui se partagent déjà [s]on passé » (Alexakis, 2005 : 125).

Ce transit entre Paris-Athènes, Santorin, Thinos marque un retour au passé qui est « reconstitué pour être mieux perçu, mieux mesuré. Si être c'est avoir été, alors il s'agit de savoir ce que l'on a été pour pouvoir être mieux soi-même » (Viart, 1998 : 13-14). Alexakis, toujours présent en filigrane dans chacune de ses œuvres, reconnaît que la distance prise par rapport à son passé le transporte dans un nouveau monde dans lequel il trouve une nouvelle « façon de [s]'exprimer » (Alexakis : 1989 : 241), de se « trouv[er] à travers le français » (*ibidem*), une langue qui a « augmenté [s]on plaisir » (*idem* : 14). Après l'acquisition d'une langue qui lui a « ouvert de nouveaux espaces de liberté » (*ibidem*), ce résistant à la dictature des colonels a le sentiment d'avoir perdu ses repères identitaires et avoue : « le français m'avait fait oublier une partie de mon histoire, il m'avait entraîné à la frontière de moi-même » (*ibid* : 242). Dans un entretien avec Thierry Guichard, l'écrivain rend compte de l'écart qui le sépare de sa langue maternelle « mon grec s'était sclérosé, rouillé. Je connaissais la langue et pourtant j'avais du mal à m'en servir, comme d'une machine dont j'aurais égaré le mode d'emploi » (Guichard, 2007 : 20).

Alexakis admet que « la langue étant le cordon ombilical qui nous reliait à nos ancêtres, la principale preuve que nous descendions bien d'eux, il importait que ce lien soit rendu évident » (Alexakis, 1995 : 115). L'écrivain cherche alors à l'âge de trente-cinq ans, à se souvenir, à « revenir au cœur de [lui]-même, de [s]e raconter une histoire grecque » (Alexakis, 1989 : 239). Avec la rédaction de *Talgo*, publié en grec en 1981, puis en français en 1983, il entend se réconcilier avec cette langue qu'il avait presque oubliée. À ce propos, il affirmera d'ailleurs, qu'« au bout de treize années passées en France au cours desquelles [il a] écrit presque exclusivement en français, [il a] éprouvé le besoin de renouer le dialogue avec [sa] langue maternelle. La première version de ce texte a donc été écrite en grec » (Alexakis, 1983 : 6).

Dans *Paris-Athènes*, il revient sur les circonstances de cette réconciliation identitaire :

J'étais curieux de voir quel genre de livre naîtrait des retrouvailles avec ma langue. Serait-il semblable à ceux que j'avais écrits en français ? Je n'ai pas l'impression qu'il soit très différent. Il doit certainement davantage à ma mémoire qu'à mon imagination. (...) Il me semble que ce roman porte la trace de l'émotion que j'ai ressentie quand, après tant d'années, j'ai sorti la machine à écrire grecque de sa boîte. (...) Chaque fois que mon regard se posait sur la machine à écrire grecque enfermée dans sa boîte, sous la table, j'avais le cafard. Je pris la décision de traduire certains de mes articles et de les envoyer à divers journaux à Athènes. J'entendais renouer ainsi avec ma langue, assurer en quelque sorte la survie de mon double (Alexakis, 1989 : 242-243).

Talgo marque le retour à sa langue maternelle, lien identitaire brisé par l'exil, ce qui le replonge forcément dans son passé, dans son enfance, dans sa culture avec laquelle il se renoue : « *Talgo* (...) m'a réconcilié avec la Grèce et avec moi-même. Il m'a rendu mon identité grecque. Je pouvais désormais me regarder sereinement dans la glace » (*idem* : 246).

Son identité récupérée, ses conflits identitaires rassérénés, il peut, à présent, parler de sa Grèce natale, de ses souvenirs d'enfances qui sont des « sources d'éléments d'identification, nécessaires dans la construction de l'identité » (Grinberg, Grinberg, 1986 : 164). Alexakis se rend compte que « le grec [l]'attendrissait, [l]e rappelait qui [il] étai[t] » tandis que « le français [lui] permettait de prendre plus facilement congé de la réalité » (*idem* : 249). Alexakis décide alors « d'assumer [s] es deux identités, d'utiliser à tour de rôle les deux langues, de partager [s]a vie entre Paris et Athènes » (*ibid* : 248). Il s'agit pour l'auteur « d'une course permanente entre deux-pays » et, pour cela, « il faut avoir l'âme de voyageur » (*apud*, Kroh, 2000 : 175). C'est pour lui « une joie, c'est un enrichissement considérable » (*ibidem*). Dans *Les Mots étrangers*, il montre combien l'ouverture à l'autre marque l'ambiguïté de sa traversée identitaire : « Je ne me serais jamais si bien adapté au français si ma langue maternelle avait été moins disposée au dialogue » (Alexakis, 2002 : 149). Convaincu que « les langues elles-mêmes sont le fruit d'un dialogue avec d'autres cultures » (Guichard, 2007 : 22), il tient à élaborer une réflexion autour de ce bilinguisme qui, d'après son éditeur, et comme il le raconte dans *Paris-Athènes*, est « mal perçu, passe mal » (Alexakis, 1989 : 18-19). Il avoue que ce dernier lui a communiqué sa perplexité par rapport à son œuvre avouant par-là ne pas savoir s'il doit la « ranger dans sa collection de littérature française ou étrangère ? » (*Ibid*). Cette ambivalence, qui marque son appartenance littéraire, est soulignée par Alexakis lorsqu'il fait, dans *Je t'oublierais tous les jours*, une référence à son premier livre avouant que ce dernier « n'appartient pas à la littérature grecque » et « peut-être n'appartient-il pas non plus à la littérature française ? » (Alexakis, 2005 : 96). D'après lui, « personne n'a le droit de mettre des étiquettes sur les livres littéraires. Ce sont ou des livres littéraires ou pas » (Bessy, 2011 : 256). Alexakis décide alors de se « reconnaître dans les deux langues, et cela veut dire qu'au fond, il n'y a jamais qu'une seule langue, celle de la littérature » (Guichard, 2007 : 19). Son histoire de migrant fait également l'objet d'un questionnement vu que « la perte des objets est massive, y compris les objets les plus significatifs et les plus précieux : personnes, choses, lieux, langue, culture, coutumes » (Grinberg & Grinberg, 1986 : 42).

En somme, il recherche « tout ce à quoi sont liés les souvenirs et des affects intenses » (*ibidem*). À plusieurs reprises, il inverse son rôle d'écrivain avec celui de

ses personnages et « instaure un effet de miroir » (Gasparini, 2004 : 52) oscillant entre son vécu et sa fiction, mettant ainsi en scène un individu qui reproduit en quelque sorte son histoire d'écrivain exilé tiraillé entre deux cultures et deux langues « sa double vie devient alors motif de création, sujet de ses romans » (Oktapoda-Lu, 2001 : 286).

Par conséquent, « l'étranger, le traducteur, l'écrivain ont en commun de jouer en partie double, d'être ici et ailleurs, d'occuper deux lieux à la fois ce qui les contraint à demeurer dans l'entre-deux » (Dollé, 2001 : 13). Cette quête identitaire le fait assumer « le paradoxe du comédien : multipliant les masques et les « faux-self », il n'est jamais tout à fait vrai ni tout à fait faux » (Kristeva, 1988 : 18). Par le biais de son histoire personnelle, Alexakis plante, dans *Talgo*, le décor de l'exil, du déraciné et donne alors au protagoniste Grigoris le rôle d'un jeune universitaire grec émigré à Paris depuis dix-huit ans.

L'auteur met en avant le parcours de ce héros qui, à la faveur d'un mariage français, s'intègre dans le quotidien d'une nouvelle culture, d'une nouvelle langue. Lors d'un bref retour en Grèce, le héros fait la connaissance d'une jeune Athénienne avec qui il entretient une relation extraconjugale. Raison pour laquelle ce roman se veut également une grande « histoire d'amour racontée du point de vue d'une femme grecque » (*apud*, Makhlof, 2010 : 29). La voix d'Éléni prend vie dans ce roman pour raconter leur brève aventure amoureuse qui prit fin au bout de deux mois et demi. Troublée par cette rupture, la jeune Athénienne décide, par le détour d'une lettre qu'elle n'adressera jamais à son amant, de remémorer certains souvenirs pour apaiser sa douleur. À plusieurs reprises, elle tient à souligner la difficulté ressentie par Grégoris face à son retour à langue d'origine « tu as mis longtemps à te réveiller » (Alexakis, 1983 : 101), ou encore « timidement, tu t'es remis à écrire en grec » (*idem* : 86). Par ailleurs, elle expose des repères qui leur étaient précieux comme certains paysages calmes et tranquilles d'Athènes qu'elle peint d'« une couleur dorée qui virait au rose, chaude et paisible, (...) magique » (*idem* : 191). La mise en scène de ces deux personnages grecs marque le sentiment d'appartenance de l'auteur, et souligne sa détermination à se réapproprier sa langue maternelle. L'évocation d'Athènes par Éléni rapproche encore une fois Alexakis de sa ville natale, là où « les conversations progressent rapidement [où l'] on dit en une heure des choses qu'on ne s'avoue à Paris qu'au bout de dix ans, de vingt ans, d'une vie. [Là encore où], il est normal que tout le monde se connaisse puisque les relations se nouent facilement » (Alexakis, 1995 : 190).

L'éveil de ces souvenirs le plonge dans une profonde nostalgie que sa maîtresse n'a de cesse de lui rappeler « tu as eu la nostalgie de ton enfance. La Grèce, c'était toi » (Alexakis, 1983 : 87). Son statut d'étranger est repris par celle-ci pour enfoncer

le héros dans un profond conflit intérieur « après dix-huit ans de vie en France, tu t'es senti comme au début de ton séjour : un étranger » (*idem* : 86), c'est-à-dire « celui qui ne fait pas partie du groupe, celui qui n'« *en est* » pas, l'*autre* » (Kristeva, 1988 : 139). Avec la rédaction de *Talgo*, Alexakis dévoile son intense crise identitaire, il expose dans ce roman sa condition d'errant d'une frontière l'autre, perdu dans un entre-deux ce qui le conduit à assumer son profond désarroi « moi, je transporte le vide : je suis le chargé de mission du vide, l'ambassadeur du vide, l'envoyé spécial du vide : mon véritable pays est le vide » (Alexakis, 1983 : 87-88).

Ce sentiment d'être hors-lieu dégagé dans cette citation sera d'ailleurs renforcé dans *Paris-Athènes* lors d'une prise de conscience révélatrice : « Alors que j'avais cru trouver un équilibre entre deux pays et deux langues, j'ai eu la sensation que je marchais dans le vide. Comme dans un cauchemar, je me suis vu en train de traverser un gouffre sur un pont qui, en réalité, n'existait pas » (Alexakis, 1989 : 18). Cette condition de non-appartenance, d'arrachement, de rupture devient encore plus accentuée et bouleverse l'esprit d'Alexakis qui avoue : « Je pensais que, si les Français me considéraient comme auteur grec, mes compatriotes seraient davantage fondés à me classer parmi les étrangers » (*idem* : 20).

Le statut d'étranger est ici clairement évoqué comme étant celui de l'inconnu venu d'ailleurs, mais aussi le voyageur, le passeur de frontière que ses compatriotes ne reconnaissent plus comme membre à part entière du groupe, « de la famille, du clan, de la tribu » (Kristeva, 1988 : 139). L'étranger s'assume dans cette prise de conscience de la « différence et s'achève lorsque tous [se reconnaissent] étrangers, rebelles aux liens et au communautés » (*idem* : 9). Pour sa part, Alexakis est convaincu que « le mot *immigré* ne [lui] plaisait pas trop, *étranger* [lui] paraissait plus élégant, plus rare, plus digne de [lui] en somme (Alexakis, 1989 : 190). Cela dit, Alexakis se tient à l'écart du groupe communautaire. Il avoue d'ailleurs à ce propos que : « Si j'appartiens à un groupe déterminé, je ne me suis jamais imaginé qu'il n'y a que ce groupe qui existe. J'ai eu la chance de voir d'autres possibilités, d'autres réactions à la réalité » (*apud*, Kroh, 2000 : 56).

La dualité identitaire qui le marque profondément traduit le conflit, le tiraillement entre deux cultures, une réflexion qui occupe l'œuvre d'Alexakis et qui « est quelquefois dur à assumer » (Alexakis, 1989 : 44). Toutefois, il ne se sent « pas (...) appauvri » (*ibidem*). Il souligne que « le grec est la langue de [s]a mère, le français celle de [s]es enfants » (*ibidem*).

En somme, Alexakis possède « une langue pour rire et une langue pour pleurer » (Alexakis, 2008 : 30). L'auteur est convaincu « qu'il y a lieu de choisir (...) [et qu'il a] peut-être (...) trouvé dans les deux langues un territoire où [il se sent

lui]-même (*ibidem*). Partagé dans cet entre-deux identitaire, Alexakis voyage dans ce va-et-vient entre la représentation d'un temps présent issue de son expérience française et celle de son passé lié à la mémoire grecque, à ses souvenirs. Cette vision rétrospective d'un entre-deux est l'argument principal de *Paris-Athènes* dans lequel l'auteur tient des réflexions sur ses mémoires qui le transportent vingt-cinq ans en arrière, précisément à son départ de Grèce :

J'avais dix-sept ans. Je ne me souviens plus à quelle heure partait le bateau. Il faisait jour, il faisait chaud. Je me souviens des lunettes de soleil que portait ma mère pour cacher ses larmes. J'avais une grande valise blanche, en faux cuir, d'autres bagages aussi. Pendant que j'avançais péniblement sur le quai, j'ai regardé mon ombre : elle m'a fait penser à une figurine comique, accoutrée d'une énorme jupe rectangulaire. Ai-je vraiment regardé mon ombre, ai-je vraiment eu cette impression ? Je ne le jure pas. C'est peut-être ce jour-là, en tout cas, que j'ai commencé ce livre. J'étais trop ému pour parler. À l'origine de chaque livre il y a, je crois, un silence (Alexakis, 1989 : 9).

Arrivé à Paris, Alexakis « essaie de voir à quel point [il] peu[t] [s]e reconnaître dans la langue française » (Alexakis, 1989 : 191), mais aussi dans la culture dans laquelle il se découvre. Il raconte son expérience de migration dont le « changement [est] d'une telle importance qu'elle ne met pas seulement en évidence, mais en péril [son] identité » (Grinberg, Grinberg, 1986 : 42) :

À Paris, je m'étais si bien installé dans la peau de mon personnage que la plupart du temps je n'avais pas l'impression de jouer la comédie. J'avais naturellement conservé la barbichette bien française que je portais depuis Lille. Cependant chaque fois que mes parents venaient à Paris, je devenais très maladroit. Leur présence suffisait à ressusciter mon double. Je ne savais pas comment me comporter, quoi dire. J'étais capable de jouer un rôle, mais pas deux à la fois. Je m'encomrais. Le malaise que je ressentais explique peut-être l'agressivité que je manifestais parfois à leur égard (idem : 178).

Ses racines, éveillées par la présence de ses parents à Paris, lui font reconnaître la distance qui le séparait de sa Grèce natale et soulignent également sa perte d'identité grecque ; ce qui le fera admettre que « des périodes entières de [s]a vie s'étaient presque effacées » (Alexakis, 1989 : 205). Alexakis reconnaît que Paris lui avait fait « oublier Athènes » (*idem* : 322). Ce constat lui donne « l'impression de trahir la Grèce et [s]a mémoire » (*apud*, Makhlof, 2010 : 30), sentiment qui le conduit à l'inévitable question : « Avais-je conscience de cet éloignement ? (*ibidem*). Interrogé au sujet de cette trahison, presque trente et un an après, Alexakis déclare dans un entretien pour *L'Orient Littéraire* :

Ces hésitations et ces doutes m'ont conduit à écrire un texte autobiographique Paris-Athènes, afin de voir clair en moi, de comprendre qui j'étais et de savoir si je devais choisir une langue ou un pays. Au terme de ce processus d'écriture, j'ai compris que je devais assumer mes deux identités, mes deux langues. Finalement, cette double appartenance est source de fatigue, mais elle est aussi une chance (ibidem).

Cette complexité identitaire, grecque et française, assumée et retrouvée par l'évocation de son passé trahit « la difficulté, (...) de pouvoir garder les deux langues » (Marchand, 2002), même s'il reconnaît que cette double appartenance linguistique est « une richesse extraordinaire » (ibidem).

Dans *Je t'oublierai tous les jours*, roman écrit seize ans après la rédaction de *Paris-Athènes*, Alexakis fait allusion à ce passé dans lequel est évoquée son enfance insouciante où il nageait « dans la baie de Yannaki » (Alexakis, 2005 : 245) à Tinos dans les Cyclades du Nord. Tinos, île qu'il considère comme un « lieu éminemment saint » (Alexakis, 2007 : 14). Île qui, d'après lui, connaît un développement mené « de façon anarchique, aux dépens de sa beauté naturelle » (Alexakis, 2005 : 176). Ce retour à l'enfance fait émerger ses souvenirs, ses vacances familiales à Santorin, l'île la plus connue des Cyclades du Sud, berceau de sa famille paternelle. Ainsi, Santorin « est une mémoire qui s'éveille » (idem : 183), une île « noire de monde en été [qui] ne peut pas contenir d'avantage de monde (...) [où] il ne fait plus jamais nuit » (idem : 184). Alexakis décrit avec émotion Santorin entouré par le bleu indigo éclatant de la mer Égée :

Je fus plus sensible à la beauté de l'île que je ne l'étais enfant. Le café qui se trouve en bas de chez moi, à Paris, s'appelle L'île de la beauté : ce n'est pas à la Corse que je connais peu, mais à Santorin que ce nom me fait penser. La Grèce reste constamment présente à mon esprit. (...) l'histoire de ce comédien italien de mes ancêtres, qui oublia de rentrer chez lui quand il eut découvert Santorin, me paraît plausible. C'est effectivement un lieu dont on peut devenir amoureux. Il a le charme maléfique des îles de l'Odyssée.

Je crois comprendre pourquoi ses habitants n'ont jamais songé à s'en aller : ils sont prisonniers de sa beauté. Le plus modeste pot de fleur posé sur un muret blanc est aussi beau qu'un tableau de Magritte. Cela tient au fait qu'il n'y a rien derrière, hormis le bleu du ciel et celui, tout aussi lointain, de la mer, qui se confondent à l'horizon (Alexakis, 1989 : 112-113).

Le rappel de cette île, l'une des plus belle de l'Europe du Sud, fait apparaître dans *Je t'oublierai tous les jours* une femme dont l'identité est rapidement associée à sa mère disparue. Par le biais d'une lettre, il s'adresse à elle et lui demande « sa

bénédiction pour réussir [s]on périple à travers une autre langue » (Alexakis, 2005 : 85). Cette requête paraît si étrange qu'il s'interroge sur le choix de la langue ou sur la possibilité de perdre ce qu'il a déjà acquis, une interrogation qu'il avait déjà exprimée dans *Paris-Athènes* : « comment peut-on choisir entre la langue de sa mère et celle de ses enfants ? » (Alexakis, 1989 : 37). Cette question lancinante le trouble, le fait envisager la possibilité de perdre sa langue d'adoption, ce qu'il lui ferait perdre son identité : « l'idée que je pourrais être amené un jour ou l'autre à rompre avec le français m'a bouleversé. Renoncer à cette langue dans laquelle je m'exprimais depuis si longtemps serait fatalement prendre congé de moi-même » (*ibid* : 17). Il se situe à nouveau dans cet entre-deux qui lui est caractéristique. Comme le précise Fréris, il « confesse son appartenance à deux pôles culturels et son refus de rejeter l'un d'eux » (Fréris, 1990 : 150).

Il poursuit son échange épistolaire avec sa mère présentant certains détails de sa vie d'exilé, de sa carrière pour lui assurer que son patrimoine culturel, linguistique sera transmis à ses petits-fils Dimitris, le fils aîné, et Alexios, le plus jeune. Un patrimoine qui a, d'ailleurs, déjà touché l'aîné vu que ce dernier a adopté la langue apprise avec son père et a décidé de vivre sous le ciel de ses ancêtres, sous le soleil méditerranéen. Dans ce transfert patrimonial, il lui raconte même qu'il a transmis au plus jeune une de ses « recette [qui] ne cessera jamais de voyager » (Alexakis, 2005 : 253). Il revient également sur la relation malheureuse qu'elle entretenait avec son père : « Ton mari s'exprimait encore moins. Il ne parlait ni avec nous ni avec toi, comme s'il avait été en froid avec sa famille » (*ibid* : 61). Cette description d'un mari absent, présenté comme « un espace clos [qui] vit à l'intérieur de lui-même » (Alexakis, 1989 : 127) avait déjà été brossée dans *Paris-Athènes*. Malgré le détachement de son père, l'écrivain tient à lui rendre hommage, ce qu'il fera dans *Les Mots étrangers*, un roman qui permet d'annoncer sa mort et de dire combien il lui était attaché.

La mort de ses parents marque de telle manière l'écrivain que ce dernier se voit contraint d'avouer que la seule attache qu'il avait à sa terre natale avait été brisée. La Grèce devient alors « une croix de marbre sous le soleil » (Alexakis, 1985 : 206). Ce sentiment d'écartèlement est repoussé lorsqu'il admet, par la voix du héros de *La Langue Maternelle*, son double romanesque, « Je croyais que la mort de ma mère m'éloignerait de la Grèce. Elle m'en a rapproché au contraire. J'espère peut-être que le pays me rendra un peu de la présence de ma mère et que la langue grecque me consolera de son silence (Alexakis, 1995 : 375). Par le biais de Pol, son alter ego résidant à Paris, l'écrivain lance son héros dans un voyage de redécouverte, de réappropriation de la langue, de la culture, de l'identité d'un pays qu'il croyait enfoui à jamais dans sa mémoire.

Rendant hommage à sa terre natale, qui n'était jusqu'alors qu'un souvenir de déchirement émotionnel, Alexakis justifie le choix de son retour par l'ancrage irréprouvable qui l'attache à la langue. Un choix qui ne manque pas d'affectivité : « Le texte que j'ai écrit n'est qu'un exercice sur ma langue maternelle... C'est une conversation avec la langue... Je poursuis avec elle les discussions que j'avais avec ma mère... Nous sommes les enfants d'une langue... C'est cette identité que je revendique... » (*ibid* : 371). L'attrance pour ses racines déjà soulignée dans *Paris-Athènes*, marque inexorablement la quête identitaire de l'auteur qui rappelle qu'« on appartient fatalement au lieu de son enfance » (Alexakis, 1989 : 47).

Cette crise identitaire sera également évoquée dans *Ap. J.-C.*, un roman dans lequel Alexakis met fait évoluer un jeune étudiant athénien dans sa Grèce natale. Cet apprenti en histoire se lance dans une enquête minutieuse, tel un journaliste dont l'office est de fournir le plus d'informations précises. On croit, par le biais de ce personnage, apercevoir à nouveau en filigrane l'empreinte journalistique de l'auteur. L'intention de ce jeune historien est de découvrir la vie des moines du Mont Athos, un « lieu interdit d'accès » (Alexakis, 2007 : 62) qui « change constamment de forme » (*ibid* : 139) afin de mener l'investigation sollicitée par Nausicaa Nicolaidis qui l'héberge à Athènes. À travers eux, cette femme souhaite retrouver son frère disparu il y a cinquante ans.

Le développement de cette enquête qui aura lieu à Tinos, Syros et Athos, prend vie dans « un gros cahier pareil à un livre » (*ibid* : 25) dans lequel il « écrit sur la couverture, qui est d'un vert clair, les mots MONT ATHOS en majuscules noires » (*ibid*).

À propos de ce roman, Alexakis confie à Thierry Guichard, dans un entretien intitulé *La Grèce en héritage*, qu'il a « mené une enquête auprès de soixante personnes environ : des historiens, des gens d'église, un avocat, un spécialiste de la peinture byzantine, des profs d'histoire antique... Et [qu'il a] lu beaucoup aussi, bien sûr » (Guichard, 2007 : 23).

De surcroît, il paraît évident que ce qui est encore une fois mis en cause, c'est la crise identitaire toujours présente dans la poétique alexakisienne. En effet, en voulant revenir sur les traces de sa Grèce natale, il se rend compte qu'il ignore une partie de son histoire. Ainsi, et comme « l'individu est tributaire de l'Histoire et de son histoire » (Jouanny, 2000 : 35), cette exploration qu'Alexakis fait subir à son personnage a pour but de lui procurer une réappropriation, une nouvelle possibilité qui « renouvellera » (Alexakis, 2007 : 147) ses repères de l'Histoire grecque, mais aussi de sa propre histoire. En revendiquant ainsi sa nationalité à travers ses personnages, Alexakis envisage « de regarder plus longuement le paysage, d'apprendre

le nom des îles qui s'étendaient à l'horizon, de faire une grande promenade dans la région » (*idem* : 375), d'utiliser « le français comme le grec ! [car] les deux langues [qui] ont la gentillesse de [lui] proposer des choses qui vont dans le sens de l'histoire » (Guichard, 2007 : 20).

Le rapport d'Alexakis à l'Europe traduit une quête identitaire ancrée dans un entre-deux linguistique, culturel, géographique. Interrogé sur le rêve qu'il pourrait envisager pour « L'Europe des écrivains », Alexakis se rend compte que le sien « serait de rêver d'une Europe qui se réjouisse de voir arriver des étrangers plutôt qu'elle s'en méfie » (*apud*, Bornstein, 2019). L'auteur de *Paris-Athènes* n'envisage qu'une seule définition possible de l'identité. Il est persuadé que la construction identitaire ne peut que s'établir par « le dialogue et l'ouverture » (*apud*, Makhouf, 2010 : 31), ou reprenant les paroles de Maalouf dans son essai *Les Identités meurtrières* « une ouverture franche et décomplexée » (Maalouf, 1998 : 49). En somme, Alexakis est convaincu qu'« aucun peuple ne peut légitimement tirer vanité de sa langue car aucune n'est la création d'un seul peuple » (Alexakis, 2010: 13). *In fine*, il défend que « l'humanité n'est pas faite pour s'exprimer d'une seule voix » (*ibidem*), ni l'Europe d'ailleurs.

Bibliographie

- Alexakis, V. 1983. *Talgo*. Paris : Seuil.
- Alexakis, V. 1985. *Contrôle d'identité*. Paris : Seuil.
- Alexakis, V. 1989. *Paris-Athènes*. Paris : Ed. du Seuil.
- Alexakis, V. 1995. *La Langue maternelle*. Paris : Fayard.
- Alexakis, V. 2002. *Les Mots étrangers*. Paris: Ed. Stock.
- Alexakis, V. 2005. *Je toublierai tous les jours*. Paris: Ed. Stock.
- Alexakis, V. 2007. *Ap. J.C.* Paris: Ed. Stock.
- Alexakis, V. 2008. « Une langue pour rire et une langue pour pleurer », *Synergies Monde*, n° 5, p. 29-30. [En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Monde5/vassalis.pdf> [consulté le 02 juillet 2021].
- Alexakis, V. 2010. *Le Premier Mot*. Paris: Stock.
- Bessy, M. 2011. *Vassilis Alexakis : Exorciser l'exil*. Amsterdam : Rodopi.
- Dollé, M. 2001. *L'imaginaire des langues*. Paris : Éd. L'Harmattan.
- Fréris, G. 1990. « Vassilis Alexakis ou le jeu du refus et de l'assimilation de deux cultures ». In : *Écrivains grecs de langue française, Nouvelles du Sud*, 13. Paris : Éditions Cercle/Silex, p.143-151.
- Gasparini, P. 2004. *Est-il je? Roman autobiographique et autofiction*. Paris : Seuil.
- Grinberg, L., Grinberg, R. 1986. *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, traduit de l'espagnol par Mireille Ndaye Ba avec la collaboration de Yvette et Claude Legrand. Meyzieu : Césura Lyon Éditions.
- Guichard, T. 2007. « La Grèce en héritage ». Entretien avec Thierry Guichard. In : *Le Matricule des Anges*, n° 85, juillet-août, 18-23.

- Jouanny, R. 1990. « Présentation », *Écrivains grecs de langue française*. In : *Nouvelles du Sud*, n° 13, Paris : Éditions SILEX/CERCLEF, p. 1-3.
- Jouanny, R. 2000. *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*. Paris : P.U.F.
- Kristeva, J. 1988. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Gallimard, coll. « folio Essais ».
- Kroh, A. 2000. *L'Aventure du bilinguisme*. Paris : L'Harmattan.
- Maalouf, A. 1998. *Les Identités meurtrières*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle.
- Oktapoda-Lu, E. 2001. Vassilis Alexakis ou la quête d'identité. In : *La Langue de l'Autre ou La Double identité de l'écriture*. Textes réunis par Jean-Pierre Castellani, Maria Rosa Chiapparo et Daniel Leuwers. Publication de l'Université François Rabelais. Tours : *Littérature et Nation*, n° 24, p. 281-295.
- Sibony, D. 1991. *Entre-deux, l'origine en partage*. Paris : Seuil.
- Viart, D. 1998. *Mémoire du récit. Questions à la modernité*. In : *Écritures contemporaines 1. Mémoires du récit*. Dir. Dominique Viart. Paris-Caen : Minard. p. 3-27.

Sitographie

- Bornstein, D. 2019. « L'Europe des écrivains Vassilis Alexakis ». <https://www.arte.tv/fr/videos/088647-000-A/vassilis-alexakis/> [consulté le 2 février 2021].
- Makhouf, G. 2010. *Les écouter écrire. 26 entretiens suivis de 5 portraits d'écrivains d'aujourd'hui*. Publie.net, p.28-40. « Vassilis Alexakis: Les langues sont pour moi des personnages ». *L'Orient littéraire* n° 166, avril 2020. http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3310 [consulté le 3 mars 2021].
- Marchand, N. 2002. « Des mots pour héros ». <http://www.infogrece.com/magazine/arts-et-lettres/vassilis-alexakis-des-mots-pourheros,88021.html> [consulté le 29 décembre 2020].
- Trapenard, A. 2019. « Vassilis Alexakis à l'heure européenne ». <https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-25-avril-2019> [consulté le 29 janvier 2021].



ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

La représentation de l'Europe méridionale dans *Civilizations* de Laurent Binet

Lamia Mecheri

Université d'Annaba, Algérie

lamiarome@yahoo.fr

<https://orcid.org/0000-0001-9570-3224>

Reçu le 25-05-2021 / Évalué le 05-11-2021 / Accepté le 11-12-2021

Résumé

Le roman *Civilizations* (2019) de Laurent Binet est un récit d'aventure qui raconte comment le continent européen a été envahi par les conquérants du Nouveau Monde. L'auteur, en inversant l'ordre et la chronologie du monde, renverse et réécrit l'Histoire. Il se concentre sur le récit de conquêtes fictives de pays européens, comme le Portugal et l'Espagne, là où se trace une frontière symbolique entre le sud et le nord. Ainsi, en recourant à la géocritique, nous répondrons aux questions suivantes : comment l'auteur se sert-il de l'Histoire pour anticiper l'avenir et dénoncer les tensions et les incohérences qui divisent l'Europe actuelle ? En quoi la Méditerranée est-elle une frontière permettant de penser l'Europe du Sud et de l'ouvrir à d'autres cultures que la sienne ?

Mots-clés : Europe, sud, nord, littérature, géocritique

A representação do sul da Europa em *Civilizations* por Laurent Binet

Resumo

O romance *Civilizations* (2019) de Laurent Binet é uma história de aventuras que conta como o continente europeu foi invadido pelos conquistadores do Novo Mundo. O autor, ao inverter a ordem e a cronologia do mundo, inverte e reescreve a História. Centra-se na narração de conquistas fictícias de países europeus, como Portugal e Espanha, onde uma fronteira simbólica é traçada entre o sul e o norte. Assim, recorrendo à geocrítica, responderemos às seguintes questões : como usa o autor a História para antecipar o futuro e denunciar as tensões e incoerências que dividem a Europa atual? Em que medida o Mediterrâneo é uma fronteira que permite pensar a Europa do Sul e abri-la a outras culturas que não a sua?

Palavras-chave : Europa, sul, norte, literatura, geocrítica

The representation of southern Europe in Laurent Binet's *Civilizations*

Abstract

Laurent Binet's novel *Civilizations* (2019) is an adventure story that tells how the European continent was invaded by the conquerors of the New World. By reversing the order and chronology of the world, the author reverses and rewrites History. He focuses on the tale of fictitious conquests of European countries, such as Portugal and Spain, where a symbolic border is drawn between south and north. Thus, by resorting to geocriticism, we will answer the following questions : how does the author use History to anticipate the future and denounce the tensions and inconsistencies that currently divide Europe? In what extent is the Mediterranean a border allowing one to think about Southern Europe and to open it up to cultures other than one's own?

Keywords: Europe, south, north, literature, geocriticism

1. Réécrire l'histoire de l'Europe méridionale et anticiper l'avenir

Pour comprendre et analyser la représentation de l'Europe méridionale dans le roman *Civilizations* de Laurent Binet, nous allons diviser notre travail en deux parties. La première est axée sur la réécriture de l'Histoire, européenne qui nous intéresse ici, et la seconde aborde la mer, comme frontière hybride, bordant le continent européen. Mais, avant d'entamer notre étude, nous faisons référence à l'approche géocritique de Bertrand Westphal annoncée plus haut. Pour cela, nous empruntons le concept des *mondes possibles* afin de répondre aux questions posées et déceler les enjeux - politique, historique, culturel, etc. - qui en résultent. Le concept des *mondes possibles* est abordé par de nombreux critiques et doit sa théorisation à des philosophes, à l'instar de Leibniz et de Deleuze. Plus tard, le concept est repris par des spécialistes de la littérature, comme Thomas Pavel, pour qui l'univers de fiction entretient une relation avec l'univers de référence. La théorie des *mondes possibles*, comme son nom l'indique, postule une hypothèse selon laquelle il existe d'autres mondes, sorte de mondes parallèles, qui coexistent avec le nôtre, comme le souligne Michel Serres : « nous n'allons plus vers un univers, mais vers des multiplicités de mondes possibles » (Serres, 1966 : 276). Bertrand Westphal reprend cette théorie, en mettant l'accent sur l'aspect mouvant et pluriel de l'espace puisque, en géocritique, l'espace, où interagissent l'univers réel et l'univers fictionnel, est de nature hétérogène et ouvert aux mutations. Il nous livre une métaphore astrale qui met en avant les liens que tissent les *mondes possibles* avec le monde réel : « Les mondes fictionnels sont des planètes lointaines qui gravitent autour d'un astre, qui correspondraient au réel. [...] Les mondes fictionnels sont infiniment variés et seule la compossibilité, qui est le principe d'ordre global régissant le

monde fictionnel, est requise », écrit-il (Westphal, 2007 : 160-161). L'évocation du mot « métaphore » est riche en sens car, dans un discours géocritique, il renvoie à la notion du mouvement et aussi à celle de la transportation. En outre, il permet à Laurent Binet de se détourner de l'historiographie référentielle, en l'occurrence celle de l'Europe méridionale, en plaçant le récit dans une dimension spatio-temporelle inédite. Bertrand Westphal propose une définition de la métaphore en la rattachant aux *mondes possibles* et leur aspect multiple. Il dit :

La métaphore est déplacement (metaphora) ; elle est projection. Elle est l'entité du « comme si », du make believe, de la simulation. Elle suppose qu'une distance minimale sépare les instances ; elle introduit un coussinet qui rend le seuil plus imperméable sans pour autant le rendre étanche. Le seuil serait ici distendu et les liaisons polymorphes. Ce régime serait en conformité avec un modèle à plusieurs mondes possibles, où chaque monde trouverait une place distincte dans une constellation à géométrie variable. Oscillant de manière toujours plus précaire à distance du centre que constitue le référent ou l'ensemble des réalèmes, la liminalité incertaine de l'interface est le terrain où la fiction et le réel se livrent à leur jeu de rôles. (Westphal, 2007 : 165).

Ainsi, en soumettant le roman aux lois de la géocritique et en le plaçant sous le signe de la métaphore, qui introduit naturellement l'idée de déplacement et de multiplicité, Laurent Binet crée un monde fictionnel selon sa propre vision. Il dresse sa propre carte géographique imaginaire des lieux, car « [...] en l'absence d'une hiérarchie strictement établie, le récit postmoderne s'empare du monde, le désinstalle, le remonte - ou le «re-monde» (reworlding) - à sa guise, tout en préservant sa qualité foncière » (*idem* : 151). En effet, l'auteur construit un monde qui, dans la réalité, nous échappe rendant visible ce qui est invisible, voire inexistant : « Le monde fictionnel, qui est un monde possible, correspondrait en somme à une proposition de monde se déployant hors du processus d'actualisation qui est le propre du monde réel », précise Bertrand Westphal (*idem* : 158). En partant de l'hypothèse avançant que le monde fictionnel, bâti dans le roman *Civilizations*, est un *monde possible* qui participe à la déconstruction de l'Histoire, cela permet à l'auteur de réécrire l'histoire de l'Europe librement, selon une nouvelle perspective, en l'inversant et en imaginant la conquête du continent européen par les conquérants du Nouveau Monde. À l'intérieur de ce monde symbolique, où tout devient possible, se heurtent plusieurs autres mondes puisqu'il est question d'une superposition des époques, permettant aux personnages qui, pourtant appartiennent à la Renaissance, de circuler librement en traversant les frontières spatio-temporelles de l'Europe méridionale classique et contemporaine. Le roman est divisé en quatre chapitres où chaque titre renvoie à un lieu traversé comme Cuba, l'Espagne,

le Portugal, etc. Dans le premier, l'auteur met en scène la saga d'Erik le Rouge et celle des Groenlandais, deux récits inspirés des sagas nordiques islandaises. Dans le deuxième, il réécrit le journal intime de Christophe Colomb, qui échoue dans sa conquête de l'Amérique. La troisième met en récit les aventures des conquistadors et s'inspire de certains textes épiques comme ceux d'Erasmus ou de Flaubert. Quant au quatrième, il pastiche les aventures du personnage mythique Don Quichotte et aussi celles de Montaigne.

Même si le récit semble se focaliser sur la période de la Renaissance, ceci est un stratagème puisque l'écriture du roman est placée sous le signe d'une vaste métaphore du monde contemporain, comme le souligne Frédéric Werst : « Les humanistes de Binet pensent et parlent en gens du XXI^e siècle. Tout comme ses Incas pensent en Européens. [...] le renversement est peut-être ironique, mais qui nous assure que les Incas eussent été des conquistadors ? Les peindre à notre image, n'est-ce pas, une fois de plus, les nier ? » (Werst, 2019). En effet, l'évocation des civilisations d'hier est un prétexte à déployer l'histoire européenne d'aujourd'hui, régie par le système capitaliste, comme le montrent ces citations qui mettent en valeur le pouvoir de l'argent : « [...] l'or et l'argent [...] confèrent à celui qui les possède un pouvoir considérable » (Binet, 2019 : 93), « Avec l'or et l'argent, on pouvait acheter des hommes » (idem : 109), ou encore « L'or et l'argent simplifiaient tout » (idem : 110). Lors d'une interview, Laurent Binet, en nous invitant à nous interroger sur l'histoire du vieux continent et aussi sur le sort de l'Europe actuelle, tente d'apporter un éclairage quant à l'obsession de réécrire l'Histoire et l'objectif littéraire de sa démarche :

En ces temps troublés, c'est peut-être une leçon d'optimisme. On ne peut certes pas réécrire l'histoire, mais elle n'est pas non plus écrite à l'avance. Cela signifie concrètement que le futur, le réchauffement climatique par exemple, ne sont pas des fatalités. L'un des quelques points positifs de la crise que nous vivons en ce moment est celui-ci : en cas d'urgence, on sait que l'on peut totalement arrêter l'économie, arrêter les usines, payer les gens pour qu'ils n'aillent pas travailler. Ce qu'on nous présente trop souvent comme des fatalités auxquelles on ne peut rien changer, ce sont en fait des choix politiques. (Histoire d'en parler, 2020).

De ce fait, en recourant à la technique narrative de l'uchronie, le romancier renverse l'Histoire et la réécrit en modifiant quelques événements du passé. La démarche de Laurent Binet est inédite car « Elle invite à ne pas se contenter de restituer le passé tel qu'il fut, mais à le reconstruire, à la reconfigurer à sa manière [...] » (Dosse, 2003 : 146). La technique de la réécriture permet à l'auteur de donner une explication plausible à la situation présente, en l'occurrence celle

de l'Europe méridionale et les conflits - politique, historique, culturel, etc. - qui creusent un écart considérable entre la frontière du sud et celle du nord, mais aussi de se projeter dans le futur, en essayant d'anticiper l'avenir. En outre, elle projette l'univers du récit dans un perpétuel déplacement des pays à travers un jeu de décentrement. Laurent Binet s'empare donc de l'Histoire, ce qui lui permet de « [...] réaliser des expériences mentales puisque l'expérimentation en laboratoire lui est impossible » (Guiot, 1981), en proposant au lecteur une série d'hypothèses introduite par la formule « si » : si les Vikings, fuyant les guerres civiles, avaient débarqué en Amérique, si Christophe Colomb n'avait pas réussi à conquérir l'Amérique, si l'Europe avait été conquise par les Incas et Atahualpa, etc. Cette dernière hypothèse nous intéresse, car elle met en avant la conquête fictive, bien sûr, de l'Europe - qui devient le Nouveau Monde - par les Incas. En effet, ces derniers envahissent les territoires des pays du sud européen, en commençant par le Portugal puis l'Espagne, et imposent leur culture. Les habitants européens, subissant un dépaysement linguistique puis culturel, deviennent des « Levantins » (Binet, 2019 : 59), les moutons sont remplacés par des « [...] petits lamas blancs qui pullulaient dans toute l'Espagne » (*idem* : 135), le vin se transforme en « [...] un breuvage teinté de noir » (*idem* : 55), etc. Ce procédé de réécriture rappelle celui du roman épistolaire, les *Lettres Persanes*, de Montesquieu. Or, dans ce *monde possible*, nous remarquons que les personnages de Laurent Binet - et même s'ils appartiennent à la Renaissance comme nous l'avons souligné précédemment - se servent d'un langage contemporain, comme s'ils étaient ancrés dans l'époque actuelle, tels que le montrent les extraits suivants :

Pour nous qui les contemplons après que l'histoire du monde a rendu son verdict, les augures semblent toujours d'une clarté implacable. Mais la vérité du présent, quoique brûlante, plus bruyante et pour tout dire plus vivante, s'offre bien souvent dans une forme plus confuse que celle du passé, ou parfois même de l'avenir. (idem : 38).

Aucun écrit ne devrait être déchiré ou détruit, à moins qu'il soit fort désastable, mais au contraire communiqué à tous, particulièrement s'il est inoffensif et que l'on puisse en tirer quelques fruits. (idem : 78-79).

Car les grands, voyant qu'ils ne peuvent résister au peuple, commencent à orienter la faveur vers l'un d'entre eux [...] pour pouvoir assouvir leur appétit. (idem : 79-80).

C'est la misère qui crée le désordre. (idem : 126-127).

Tout ceci témoigne d'un déplacement géographique, mais aussi politique et culturel, traçant une frontière symbolique, surtout géopolitique, entre les pays du sud et ceux du nord européen. En fait, les pays du sud deviennent des pays

périphériques marqués par le métissage des cultures, ouverts et exposés aux invasions depuis la nuit des temps - comme en témoigne la conquête fictive des Incas - et s'éloignent d'un centre plutôt fermé au phénomène d'hybridation. D'ailleurs, la dernière citation est significative et nous invite à réfléchir en profondeur à l'avenir de l'Europe méridionale, dans la mesure où elle met en valeur le présent actuel d'un continent européen divisé et responsable, en quelque sorte, de ce qui lui arrive aujourd'hui. En ce sens, la provenance des immigrés, issus de pays anciennement colonisés - et peut-être le sont-ils encore aujourd'hui - par les Européens et menant une vie précaire, en quête du rêve européen, constitue une véritable menace pour les pays de l'Europe méridionale, comme l'explique Giovanni Dotoli : « L'Europe a peur du Sud et de sa pauvreté. Mais, elle a des devoirs. Elle doit restituer ce qu'elle a pris aux autres, notamment à l'Orient, aux Arabes, à toute cette rive Sud de la Méditerranée. [...] Le fossé entre le Sud et le Nord est alarmant » (Dotoli, 2005 : 13). Les propos du critique amènent à comprendre que pendant que l'Europe s'occupait et s'occupe toujours à occidentaliser le monde, ces pays, notamment ceux du Sud, ont tendance à se *provincialiser* puisque la présence de l'Autre - d'un point de vue politique et géopolitique - constitue une perpétuelle menace, tout en procurant un sentiment d'insécurité, entraînant ainsi une fracture entre « les « cigales » du Sud et les « fourmis » du Nord » (Lefebvre, 2019).

Pour comprendre la provincialisation de l'Europe, une expression qui renvoie à l'ouvrage de Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe*. La pensée postcoloniale et la différence historique (2009), et faire le lien avec *Civilizations* de Laurent Binet en le contextualisant, il est nécessaire de définir l'époque dont il est question dans le roman. Ce dernier, comme nous l'avons souligné plus haut, est écrit sous une forme métaphorique et aussi ludique par le biais de l'écriture uchronique. D'ailleurs, le titre de l'ouvrage avertit déjà le lecteur et le plonge dans un monde possible dominé par les faits actuels - même si l'histoire du récit se déroule durant la Renaissance - puisqu'il fait écho à un jeu vidéo nommé *Civilizations*, paru en 1991. À ce stade de notre réflexion, il serait intéressant de nous attarder sur la stratégie de ce jeu, car il est un élément fondamental dans le récit de l'auteur. Créé par Sid Meier, le jeu vidéo est un jeu de stratégie consistant à transformer le joueur, incarnant le rôle de dirigeant, à conquérir des contrées et à gouverner le monde au fil des siècles de différentes façons politique, militaire, culturel, économique, etc. Il s'agit donc de jouer avec l'histoire et de rejouer l'histoire et d'en tirer des leçons puisque le passé sert à expliquer le présent duquel il se nourrit. La visée du jeu est riche en enseignements et met, par exemple, en valeur la notion de démocratie, telle qu'elle est perçue en Europe, comme l'explique Vincent Boutonnet :

Sans faire une histoire de la démocratie et de la personne citoyenne, le régime démocratique est aujourd'hui le plus répandu, même si certaines dérives autoritaires sont encore très présentes [...]. Certains processus ont accéléré la démocratisation à l'échelle planétaire depuis l'expérience athénienne. D'autres, comme l'impérialisme romain, les grands empires colonialistes européens ou le régime totalitaire nazi marquent toutefois un recul de la démocratie libérale, au sens des droits accessibles à toutes les personnes. Il faut cependant remarquer que dans ces périodes inégalitaires, la démocratie existait bien ainsi que la personne citoyenne. Faut-il rappeler qu'Hitler a été porté au pouvoir lors d'élections démocratiques ? Les changements démocratiques sont donc variables selon les sociétés et le progrès social présente plusieurs vitesses (Boutonnet, 2019 : 7).

Pour revenir au corpus, il convient de souligner que la date de sortie du jeu vidéo est significative puisqu'elle projette le lecteur dans une période précise, correspondant aux années post-1989, une autre date révélatrice, renvoyant à la chute du Mur de Berlin et aux événements qui s'y rattachent comme la crise économique, le flux migratoire, etc. En outre, la technique du jeu vidéo inscrit le roman dans une dimension politique, allant d'une conquête territoriale vers une domination culturelle. Elle nous invite à réfléchir sur le sort de l'Europe actuelle, en particulier de l'Europe méridionale, où les événements récents - en l'occurrence ceux liés aux mouvements migratoires d'aujourd'hui qui ne cessent de s'intensifier - interagissent aussi de façon décisive :

*[...] la lecture de *Civilizations* - titre aussi ludique qu'ambitieux -, demeure stimulante et féconde pour l'imaginaire politique de l'Europe contemporaine, à condition de la porter à une autre échelle. [...] Il reflète une quête qui, loin d'être solitaire, semble partagée par beaucoup aujourd'hui : celle de parvenir, par un exercice intellectuel et mental complexe, à provincialiser l'Europe. [...] l'appropriation progressive par les Incas des mythes européens nous fait toucher du doigt d'une part la puissance des syncrétismes dans le processus des conquêtes coloniales, et de l'autre la charge éthico-politique d'une imagerie que les camps libéraux de l'Europe contemporaine abandonnent malheureusement aux racistes et aux néonationalistes, de peur de les reprendre à leur compte. (Roger-Lacan, 2019).*

Les propos de Mathieu Roger-Lacan trouvent un écho dans le roman de Laurent Binet, à travers un discours solennel prononcé par le personnage d'Atahualpa devant son armée qui, après avoir étudié l'histoire européenne à l'université de Salamanque et donc en Europe méridionale, se prépare à capturer l'empereur Charles Quint. Le discours du protagoniste est allégorique et nous renvoie à l'époque et au sort actuel de l'Europe :

L'histoire, leur dit-il, retiendrait que quelques hommes, dans ce pays lointain, s'étaient dressés contre beaucoup d'autres. Il n'avait pas perdu son temps dans les monastères de Salamanque. Il leur raconta Roland à Roncevaux, Léonidas aux Thermopyles. Mais il leur raconta aussi comment Hannibal triompha des légions romaines à Cannes. Viendraient-ils à mourir, le monde souterrain du dieu-serpent les accueillerait en héros. Ou bien l'histoire célébrerait les cent quatre-vingt-trois qui, en abattant un empire, se couvrirent de gloire et de richesses (Binet, 2019 : 85).

Par ailleurs, il est aussi une autre explication qu'on pourrait attribuer au titre *Civilizations*. En effet, outre l'aspect ludique présent à travers le jeu de l'écriture uchronique et l'allusion au jeu vidéo de Sid Meier, le titre, traduit de l'anglais, nous renvoie au mot « civilisations » au pluriel, au sens propre du mot, dans la mesure où il superpose plusieurs civilisations. C'est le cas, par exemple, des Incas, décrits comme des êtres civilisés et non comme des barbares qui, selon l'hypothèse du romancier, pourraient régner sur l'Europe : « Si l'ouvrage mérite de s'intituler « Civilizations », au pluriel, c'est que Laurent Binet se plaît à peindre des êtres civilisés, au sens premier et fondamental du terme, et des êtres respectueux des identités, plurielles, avec une Civilization-empire, capable d'ajouter plusieurs civilisations, sans les détruire », (*L'action - Littéraire*, 2019). Ainsi, nous remarquons que, dans ce *monde possible* relatif à l'Europe méridionale, les frontières, qui sont bordées par la mer Méditerranée, deviennent des voies de passage, où se croisent et s'entremêlent plusieurs civilisations, faisant partie de l'identité européenne d'aujourd'hui, que nous allons aborder dans la seconde partie.

2. La mer Méditerranée, une frontière perméable et hybride

Dans le roman *Civilizations* de Laurent Binet, nous remarquons que, et même si l'Histoire est détournée puisqu'elle est inversée, la conquête du territoire de l'Europe méridionale se fait par le biais des voies maritimes, en raison de sa position géographique. En ce sens, la mer Méditerranée devient un espace important et une frontière symbolique facilitant les échanges culturels, qui participent efficacement aux métissages des civilisations. Elle est aussi le bassin collectif renfermant tous les mythes des pays qui la bordent dont celui des pays du sud européen. En effet, si l'on s'attarde sur l'histoire du mythe d'Europe, on constate que la nymphe Europe, une princesse phénicienne venue d'Asie et ayant été enlevée et courtisée par Zeus, symbolise l'idée de mouvement depuis l'Antiquité. En fait, l'identité d'Europe qui, bizarrement, n'est pas européenne, est attachée à l'exil et au déplacement. Elle reflète l'instabilité d'un personnage qui, par la suite, va influencer l'histoire du continent, en termes de voyage et d'errance, dont celui du premier touriste

de la littérature occidentale, à savoir Ulysse. Ainsi, le récit d'Europe est l'un des mythes fondateurs de la Méditerranée. Méditer sur l'origine du vieux continent revient à interroger les mouvements migratoires, qui ne cessent de s'accroître au fil des siècles, et qui, d'une certaine façon, font partie intégrante de son identité, mais aussi de son histoire. Bertrand Westphal évoque, selon un point de vue géocritique, le destin d'Europe et les déclinaisons qui en résultent ayant un impact sur le territoire :

Dans l'imaginaire collectif, qui malgré son nom n'est pas la chose au monde la mieux partagée, les mythes fondateurs de l'Europe reposent sur d'infrangibles colonnes de marbre. Ils véhiculent une tradition autochtone qui se perpétuerait depuis qu'Ulysse eut accompli son odyssee et que la nymphe Europe eut été ravie par un taureau blanc. Les côtes méditerranéennes ne sont pas étrangères à l'idée d'Europe ; elles occupent même le centre géométrique de sa hantise identitaire. Au cours de la longue série de siècles qui s'est écoulée depuis l'aventure d'Ulysse et le rapt, quantité de dieux, d'hommes et de femmes ont foulé le sable et les galets du pourtour de la mer du Milieu. (Westphal, 2016 : 49).

Les propos du critique, relatifs à la conquête des pays du sud européen par les étrangers, trouvent un écho dans le roman de Laurent Binet lorsque celui-ci, en modifiant l'Histoire, fait débarquer les Incas d'Atahualpa, empruntant la voie maritime, en Europe méridionale. Ces derniers arrivent au Portugal, en 1531, au moment où un tremblement de terre frappe la ville de Lisbonne. Les conquérants interprètent ce fait comme une vengeance, comme en témoigne ce passage : « Ils (les Incas) avaient vu dans le tremblement de terre, non un phénomène naturel [...], mais une vengeance divine, à laquelle ils ne pouvaient pas manquer d'associer la présence de la troupe d'Atahualpa » (Binet, 2019 : 63). La conquête territoriale se transforme donc en une conquête culturelle, comme nous l'avons montré plus haut, à travers le métissage des cultures et des civilisations. D'ailleurs, lors de la conquête des pays du sud, l'un des protagonistes, Atahualpa, prédit le sort de l'Europe, à travers un discours emblématique, anticipant l'époque contemporaine : « Votre monde ne sera plus jamais le même », dit-il aux Européens (*idem* : 109), comme en témoigne, une scène relative à une cérémonie solennelle dans une cathédrale, décrite dans un vitrail, qui semble perdurer jusqu'à nos jours. Il s'agit du sacre d'Atahualpa, comme le souligne l'auteur par l'utilisation de l'adverbe « toujours » : « cette scène est aujourd'hui représentée sur un vitrail du temple de Sainte-Gudule, où l'on indique, dans sa langue savante réservée aux amautas du Levant, les qualités d'Atahualpa » (*idem* : 144).

Or, ce qui attire notre attention est le renversement de l'histoire quant à la construction de certains monuments architecturaux, qui font partie des emblèmes

et des mythes européens, comme le Louvre. Au fil de la lecture relative à la progression de la domination de l'Europe par les étrangers, on apprend que « [...] les Mexicains se sont finalement emparés du Louvre » (*idem* : 193-194) et « [...] avaient fait construire une pyramide dans la cour du Louvre. C'est un édifice de pierre assez imposant [...] » (*idem* : 195). Dans ce *monde possible*, la conquête par les Incas de la France, *qui occupe une position charnière entre ces deux pôles mentaux : tantôt nordique, tantôt méridionale*, est significative. En fait, la France est, selon un point de vue géopolitique, un lieu de passage, ou mieux un « entre-deux » entre deux espaces opposés, le Nord (les *fourmis*) et le Sud (les *cigales*). La destruction d'un monument mythique par les étrangers revient à dire qu'il y a un effacement d'un lieu symbolique qui sert de frontière entre deux rives opposées, l'une fermée au métissage et l'autre méditerranéenne, voire orientalisée, ouverte à l'hybridation, car « Notre vrai lieu est une Europe qui se prolonge vers la Méditerranée et une Méditerranée qui pénètre et qui vivifie l'Europe », explique Giovanni Dotoli (2005 : 32). Les propos du critique rejoignent ceux du romancier qui, une fois encore, fait dire à son protagoniste, le conquérant Atahualpa : « C'est la porte qui s'ouvre enfin à cette Europe de tolérance dont nous désespérions et, peut-être même, [...] la voie vers la paix universelle » (Binet, 2019 : 120-121).

De ce fait, en inversant l'Histoire, à travers le jeu d'un continuel décentrement et grâce au pouvoir infini de l'écriture uchronique, l'auteur tente de déconstruire les mythes européens et d'en reconstruire de nouveaux, sur de nouvelles bases, afin de les faire voir autrement, mais surtout de rendre compte d'une réalité historique d'une Europe en plein désarroi, comme le souligne Florence Dupont : « Le mythe ainsi conçu est un enfermement de l'Occident moderne sur lui-même, ses valeurs et son histoire immédiates. La mythologie sert de langage à cet enfermement. [...] Mais la déconstruction du mythe et le retour à la matérialité des paroles antiques permettent d'ouvrir sur l'altérité », (Dupont, 2009 : 47-48). Laurent Binet tente, par-là, de poser un regard critique sur un continent européen fragile - divisé pourtant en deux frontières - dont l'histoire est en perpétuel déplacement : « Cette dystopie à la logique interne imparable est donc l'occasion de questionner la place actuelle de l'Occident en soulignant le caractère aléatoire de ses fondations. Laurent Binet pense, en s'appuyant sur l'idée de l'historien Patrick Boucheron, que «*d'autres mondialisations étaient possibles*» et invite le lecteur à une expérience de pensée qui donne la part belle à la civilisation Inca et au pouvoir de la littérature » (Gesbert, 2019).

Ainsi, réécrire l'histoire de l'Europe, en donnant l'occasion aux Incas - et donc à l'étranger, c'est-à-dire l'Autre - le pouvoir de coloniser l'Europe méridionale, est une façon pour le romancier de mieux observer l'étranger, avec un œil occidental.

Autrement dit, il est question de faire un travail d'introspection, en recourant aux Autres, c'est-à-dire à tous ceux qui empruntent le chemin de la mer pour arriver en Europe : « [...] et la présence d'étrangers venus des mers ne faisait qu'accroître leurs (les Incas) craintes et leurs superstitions » (Binet, 2019 : 62). Dans cette citation faisant allusion à l'époque contemporaine, nous remarquons que, dans le *monde possible* de l'auteur, les rôles sont inversés et ce sont plutôt les étrangers qui craignent les Européens et non l'inverse. C'est une manière de mettre l'accent sur le regard de l'Autre, comme l'explique Mathieu Roger-Lacan : « [...] l'exercice du détour par le regard étranger, aussi bien chez Montesquieu que chez Cyrano ou Voltaire, n'a jamais prétendu éclairer l'Autre, mais bien plutôt produire la fiction du regard de l'autre pour mieux se voir soi-même » (Roger-Lacan, 2019). Enfin, le discours qu'utilise Laurent Binet sur l'Europe, par des renversements *ironiques*, s'accomplit par le procédé du détour, en recourant à la figure de l'Autre. En outre, le procédé du détour uchronique renforce l'idée d'une Europe de plus en plus métisse et ouverte sur le monde, malgré les tensions qui persistent entre le Sud et le Nord, en mettant en avant l'entité d'intégration/disparition, qui ne peut être détachée du contexte politique, historique, culturel, etc. :

[...] l'histoire d'une autre Histoire, l'ouvrage ne se réduit pas à ce «et si», et à l'imagination du domino des conséquences. En renversant ce qui aura été le cours de l'Histoire, Laurent Binet parle de l'Europe, sur, pour, contre, « l'Europe ». Quand certains entendent sortir de l'UE/Europe par un Brexit ou un Frexit, Laurent Binet fait aussi sortir l'Europe, par son intégration/disparition dans un Empire Inca, solaire. Et, de cette intégration/disparition, Laurent Binet la justifie par et pour une logique philosophique, une Théologie, et pour... « les Droits de l'Homme » - même si l'expression n'est pas utilisée dans l'ouvrage. [...] C'est que c'est bien dans cette Europe d'aujourd'hui que l'Autre humain continue d'être, mis en cause, vilipendé, jeté à la rue, expulsé, qu'il s'agisse des humains qui traversent la Méditerranée et qui sont réduits à être des « migrants », des humains qui habitent les cités européennes. (L'action - Littéraire, 2019).

Au terme de notre analyse du roman *Civilizations* de Laurent Binet, nous avons interrogé la représentation de l'Europe méridionale à travers un discours métaphorique qui renvoie, sans cesse, à l'époque contemporaine, c'est-à-dire post-1989. Cette période symbolique, qui rappelle la chute du Mur de Berlin, est rendue visible dès le titre, puisque celui-ci fait allusion à un jeu vidéo, sorti en 1991, et place l'univers du récit dans une dimension spatio-temporelle bien précise, en lui procurant un aspect ludique, même si l'intrigue se déroule durant le Renaissance. Mais, tout ceci n'a de sens que par le recours à l'approche géocritique, qui nous permet de lire autrement le roman de Laurent Binet, c'est-à-dire en le soumettant

au crible d'une lecture plurielle par la construction d'un *monde possible* capable de faire dialoguer les personnages, les époques et les lieux. Cela permet à l'auteur de déconstruire l'histoire de l'Europe méridionale et de la reconstruire selon les besoins de la narration. Le but est de dénoncer toutes les contradictions et les ambiguïtés passées et actuelles du vieux continent - puisque le passé continue de faire irruption dans le présent -, mais aussi de proposer une nouvelle interprétation de celui-ci. De ce fait, la création d'un nouvel espace européen - mouvant et hétérogène - est une façon d'instaurer une cartographie inédite et de faire l'expérience des frontières. Ainsi, en s'appropriant la géographie et l'histoire de l'Europe méridionale et en se servant de l'écriture uchronique, qui renverse les événements historiques, où se creuse une ligne symbolique entre le Sud (les *cigales*) et le Nord (les *fourmis*), l'auteur tente d'expliquer le présent à travers les événements qui sont à l'origine du conflit entre les deux rives. Ceci lui permet de mettre en avant l'un des phénomènes majeurs, qui continue d'impacter un continent européen - en perpétuel déplacement en raison de son origine antique puisqu'il fait allusion au personnage mythique d'Europe, symbole d'instabilité - dans un devenir incertain, à savoir les mouvements migratoires. Ces derniers s'accroissent par le biais de la mer Méditerranée qui nous invite à re-penser l'Europe. La mer du Milieu devient, dans le texte de l'auteur, une voie de passage et un élément fondamental, ouvrant sur le métissage des cultures et des civilisations puisque, comme le suggère Pierre Brunel, « [...] les chemins de l'homme tendent vers la mer comme vers leur aboutissement logique » (Brunel, 2004 : 56). La citation de Pierre Brunel confirme notre propos relatif à l'Europe du Sud, celui postulant que le Vieux Continent demeure un espace mythique ouvert et inachevé, qui demande aux auteurs de l'inventer et de le réinventer par l'exploration de nouveaux chemins et de nouvelles perspectives littéraires, inconnus peut-être, mais qui, pourtant, existent.

Bibliographie

- Binet, L. 2019. *Civilizations*. Paris : Grasset.
- Boutonnet, V. 2019. « Analyse (didactique) d'un jeu vidéo historique : démocratie et éducation à la citoyenneté dans *Civilizations VI* ». *Revue de recherches en littérature médiatique multimodale*, 9, 2019. [En ligne] : <https://doi.org/10.7202/1062032ar> [consulté le 21 avril 2021].
- Brunel, P. 2004. La mer et l'au-delà. In : Pierre Brunel et Giovanni Dotoli (dir.). *Italie, France, Méditerranée - Perspectives contemporaines*. Paris : Presse de l'Université Paris-Sorbonne.
- Chakrabarty, D. 2009. *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*. Paris : Éditions Amsterdam, 2009 [2000].
- « *Civilizations* de Laurent Binet : Des Actions Littéraires Pour Réformer L'Europe - Le Cadeau De L'Inca ». *Laction - Littéraire*. Paru le 08 septembre 2019. [En ligne] : LACTION - LITTÉRAIRE : « *Civilizations* » de Laurent Binet : des Actions Littéraires pour réformer l'Europe - le cadeau de l'Inca (typepad.com) [consulté le 24 avril 2021].
- Dosse, F. 2003. « Michel de Certeau et l'écriture de l'Histoire ». *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 78 (2), p. 145-156.

Dotoli, G. 2004. « Le complexe de l'œil européen ». In Pierre Brunel et Giovanni Dotoli (dir.). *Italie, France, Méditerranée - Perspectives contemporaines*. Paris : Presse de l'Université Paris-Sorbonne.

Dupont, F. 2009. « Démystifier la mythologie ? ». *Le français aujourd'hui*, n° 167 (4), p. 45-51.

Gesbert, O. 2019. « Laurent Binet, l'explorateur de la rentrée littéraire ». [En ligne] : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/laurent-binet-lexplorateur-de-la-rentree-litteraire> [consulté le 23 avril 2021].

Histoire d'en parler. « L'Histoire est la seule véritable fatalité parce qu'on ne peut pas la réécrire. » Rencontre avec l'écrivain Laurent Binet. Paru le 18 avril 2020. [En ligne] : Rencontre avec Laurent Binet | Histoire d'en Parler [consulté le 20 avril 2021].

Lefebvre, M. 2019. « L'Union européenne désunie : les fractures Nord-Sud et Est-Ouest ». [En ligne] : <https://www.vie-publique.fr/parole-dexpert/271599-lunion-europeenne-desunie-les-fractures-nord-sud-et-est-ouest> [consulté le 21 avril 2021].

Roger-Lacan, M. 2019. « Laurent Binet, *Civilizations* ». *Le Grand Continent*. Paru le 20 septembre 2019. [En ligne] : <https://legrandcontinent.eu/fr/2019/09/20/civilizations/> [consulté le 21 avril 2021].

Serres, M. 1966. *Atlas*. Paris : Flammarion, coll. « Champs ».

Werst, F. 2019. « Malaise dans les *Civilizations* ». En attendant Nadeau, n°85, 2019. [En ligne] : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/08/17/malaise-civilizations-binet/> [consulté le 20 avril 2021].

Westphal, B. 2016. *La Cage des Méridiens - La littérature et l'art contemporain face à la globalisation*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Westphal, B. 2007. *La Géocritique - Réel, fiction, espace*. Paris : Les Éditions de Minuit.



L'Europe du Sud et l'auscultation de la Méditerranée : pour une lecture du travail poétique de Samira Negrouche

Ana Paula Coutinho

Université de Porto (ILCML), Porto
amendes@letras.up.pt

<https://orcid.org/0000-0002-5847-5047>

Reçu le 10-12-2021 / Évalué le 17-12-2021 / Accepté le 28-12-2021

Résumé

En partant de la jonction de deux prémisses considérées fondamentales pour repenser l'Europe du Sud, à savoir : son intégration dans le contexte du patrimoine pluridimensionnel du bassin méditerranéen; le rôle et fondateur et modélisant du regard des poètes sur la complexité des gisements d'une réalité millénaire, cet article propose une brève lecture du trajet et des enjeux aussi bien esthétiques qu'éthiques de l'œuvre de Samira Negrouche, l'une des voix plus talentueuses, dialogiques et résonantes des nouvelles générations de la rive Sud de la Méditerranée.

Mots-clés : Europe du Sud, Méditerranée, Samira Negrouche, géographie poétique, pensée complexe

A Europa do Sul e a auscultação do Mediterrâneo. Para uma leitura da obra poética de Samira Negrouche

Resumo

Tendo como ponto de partida a junção de duas premissas fundamentais para repensar a Europa do Sul, a saber: a sua integração no âmbito do património pluridimensional da bacia mediterrânica; a função fundadora e modelizante do olhar dos poetas sobre a complexidade dos sedimentos de uma realidade milenar, este artigo propõe uma breve leitura do percurso poético e dos desafios simultaneamente estéticos e éticos da obra de Samira Negrouche, uma das mais talentosas, dialógicas e projectivas vozes das novas gerações literárias da margem sul do Mediterrâneo.

Palavras-chave: Europa do Sul, Mediterrâneo, Samira Negrouche, geografia poética, pensamento complexo

Southern Europe and auscultation of the Mediterranean. For a reading of the poetic work of Samira Negrouche

Abstract

On the basis of two joined axes in order to rethink Southern Europe, namely, its integration in the context of the multidimensional heritage of the Mediterranean

basin ; the importance of the poetic gaze on the complexity of the various sediments of this millennial reality, this article proposes a brief reading of Samira Negrouche's poetic path, some aesthetic and ethical challenges of one of the most talented, dialogic and projective voices of the new literary generations from the southern shore of the Mediterranean.

Keywords: Southern Europe, Mediterranean, Samira Negrouche, poetic geography, complex thought

1. L'Europe du Sud et l'Afrique du Nord

À la fin d'un de ses poèmes les plus connus et les plus cités, « Andenken » («Ressouvenir» dans la traduction de Serge Meitinger¹), Holderlin concluait de façon lapidaire que « ce qui demeure, les poètes le fondent ». Je convoque ici ce vote de confiance dans la capacité à la fois perpétuante et inaugurale de la poésie - somme hybride d'un dialogue avec le passé et d'un coup de dés sur l'avenir - pour attirer l'attention sur une géographie - littéralement écriture de la terre -, gravée dans chaque pli signifiant des mots de la poésie. En fait, c'est avec cette géo-graphie, en marge de la discipline scientifique homophone, que les artisans du verbe célèbrent et renouvellent le rapport à la Terre, ses différents lieux et surtout espaces, pour faire appel à la distinction que Michel Certeau a opérée au sein de ce couple (Certeau, 1990).

Au sujet des contours de l'Europe du Sud dont il est question dans ce numéro de *Synergies Portugal*, c'est sur cette sorte de géographie poétique², appliquée concrètement à la Méditerranée, que je propose de me pencher, étant donné que l'on peut y reconnaître un soutien fondamental au renouvellement de la « communauté imaginée » non pas d'une nation en particulier, mais de toute une région. Ayant pour noyau commun la mer homonyme, la Méditerranée représente l'épithème d'un grand et complexe ensemble de traits millénaires, d'ordre à la fois matériel, mythologique et métaphysique. Or, justement, beaucoup de ces traces ont résisté à l'usure du temps grâce au moulage sensible, expressif et symbolique de la poésie qui, de son côté, est perméable aux successives ou concomitantes temporalités.

Après avoir fonctionné comme référence matricielle de plusieurs civilisations, la mer Méditerranée a perdu ces derniers temps son aura de diversité et de confluence, non seulement parce qu'elle a été inondée, voire banalisée, par les circuits de tourisme de masse, mais aussi parce qu'elle est de plus en plus synonyme de frontière et de tragédie au sens le plus littéral et cruel de ces mots, à la suite de ce que l'on appelle le « flux migratoire » ou la mouvance clandestine entre ses

côtes méridionale, orientale et septentrionale, dont les protagonistes involontaires sont notamment des milliers de migrants du Sud à la recherche d'une place ou d'un refuge dans le Nord.

Toutefois, il importe de rappeler que le Sud et le Nord sont des références générales et relatives, susceptibles d'autres dédoublements. Aussi existe-t-il un sud du Nord et un nord du Sud de la Méditerranée, comme de l'Europe ou de tout autre continent. En réaction aux déséquilibres économiques et à l'instabilité politique au sein de l'Union européenne, on a récemment créé un groupe informel - Euromed 7 -, connu également comme « Sept du sud » - qui, pourtant, ne coïncide pas avec la démarcation cartographique appelée « Europe méridionale ». Donc, force est de constater que la démarcation territoriale de la région suivant les frontières nationales n'est pas la plus adéquate pour appréhender ce qui a toujours le plus caractérisé la Méditerranée, à savoir, le creuset constant d'individus et de marchandises, le déplacement de peuples et l'échange d'idées entre ses rives, sous le signe tantôt du partage et de la joie, tantôt de la tension et de la guerre. Ce type de divergence est dû au fait que les représentations cartographiques, en tant qu'instruments conventionnels de pouvoir, sont conçues le plus souvent pour identifier les continents et les pays en fonction des frontières politiques, au lieu de promouvoir d'autres types d'unités géographiques démarquées plutôt par des « frontières mouvantes et ondulantes » comme la vie elle-même, dans sa version naturelle et/ou sociale. Déjà dans les années 90, Edgar Morin avait attiré l'attention sur ce genre de faille paradoxale dans la représentation géographique, lorsqu'il s'est confronté à l'inexistence d'une carte de la Méditerranée à Valence, lorsqu'il s'y apprêtait à faire un cours sur précisément... la Méditerranée (Morin, 1999 : 33).

Cela dit, et malgré la prévalence habituelle des frontières nationales comme élément de découpage épistémologique, méthodologique ou pédagogique dans les sciences sociales, voire dans le domaine des Humanités et des Arts, il faut tenir compte que, du côté des artistes mêmes, beaucoup, sinon même la plupart, ont toujours ignoré ou dépassé ce genre de délimitations, en travaillant sur d'autres références zonales et d'autres bases artistiques et/ou spéculatives, notamment à partir de l'unité diverse de la Méditerranée, dont la « géohistoire » est aussi riche que complexe, comme l'ont très bien montré les études pionnières de l'historien français Fernand Braudel (1949), ou du géographe portugais Orlando Ribeiro (1945).

2. Une poésie entre rives

Du côté de la littérature dite contemporaine, il y a bien des écrivains qui ont contribué à la survivance de la « communauté imaginée » de la Méditerranée.

Faute ici de temps et d'espace, je ne citerai que quelques exemples : Paul Valéry aussi bien dans ses *Inspirations méditerranéennes* que dans *Le Cimetière marin* ; les poèmes de Constantin Cavafy ; Albert Camus dans son essai « La Pensée du Midi » (qui inspirerait la revue littéraire homonyme, publiée chez « Actes Sud » entre 2000 et 2010) ; Predrag Matvejevitich, dans *Bréviaire Méditerranéen* et *La Méditerranée et l'Europe* ou Lorand Gaspar dans *Patmos*. Par ailleurs, en 2010 chez Gallimard, est parue une vaste anthologie - *Les Poètes de la Méditerranée* - qui justement a cherché d'aller à la rencontre d'une tessiture de voix vivantes de tous les rives du bassin méditerranéen.

Pourtant, dans la postface que Robert Bréchon a signée pour le *Bréviaire* évoqué ci-dessus, le poète et critique belge faisait une remarque très pertinente sur la prévalence des parties septentrionale et orientale de la Méditerranée chez Matvejevitich, une tendance qui, à vrai dire, n'est pas exclusive de l'écrivain serbo-croate, puisque l'on s'apercevra facilement que la rive Sud de la Méditerranée a toujours été la moins représentée ou citée pour cet imaginaire méridional.

Donc, même s'il n'y avait pas d'autres motifs, la recherche d'équilibre dans la présentation de la géographie poétique de la Méditerranée et de ses rapports à l'Europe (du Sud), serait déjà en elle-même une raison fort suffisante pour mettre en évidence l'œuvre de Samira Negrouche, une écrivaine algérienne de langue française (mais pas seulement), résidant à Alger, considérée comme l'une des plus talentueuses représentantes des nouvelles générations littéraires du Maghreb.

Ce que j'ai déjà exposé devrait suffire pour que cette proposition ne puisse être jugée comme une sorte d'agencement eurocentrique, sinon même néocolonial, à l'instar de ce qui a été fait par rapport à d'autres études sur la Méditerranée (Liauzu, 1999 : 186). Il ne s'agit bien sûr pas d'annexer, ne serait-ce que symboliquement, d'autres territoires ou domaines à l'Europe du Sud, pas plus que d'ignorer ou sous-estimer les individualités politiques et les spécificités sociales et culturelles du Maghreb.

Le fait de convoquer une voix de la rive Sud de la mer Méditerranée découle de mon but de problématiser l'idée même d'Europe (du Sud) dissociée de l'Afrique (du Nord), comme si l'on pouvait ignorer les rapports intenses entre les deux rives depuis l'antiquité gréco-romaine. Edgar Morin avait donc bien raison de souligner l'importance d'une compréhension entre le Sud de l'Europe et le Nord de l'Afrique, lors de son apologue d'une méditerranisation de la pensée (Morin, 1999 : 41). Il y a des liaisons historiques, tout à fait structurantes, entre les deux rives, ne serait-ce que par les langues communes à des pays du Nord et du Sud de la Méditerranée.

Or, justement, l'auteure de *Le Jazz des Oliviers* (2010) est depuis son jeune âge un exemple fort intéressant du rôle de la poésie dans cette circulation et cette perméabilité méditerranéennes, qui vont à l'encontre de la séparation, des tensions et de la méconnaissance, du moins de ces bouts des deux continents.

À la fin de la « décennie noire » en Algérie, tragiquement marquée par la guerre civile, la radicalisation islamique et les persécutions, notamment d'intellectuels francophones, la jeune étudiante Samira Negrouche a fondé une association culturelle - *Cadmos* - qu'elle a dirigée jusqu'en 2012, avec l'objectif exprès de redécouvrir et revaloriser le patrimoine méditerranéen, essayant de surmonter par-là les ressentiments et la violence des discours identitaires qui dominaient la vie publique de son pays.

Le pari sur une dynamisation culturelle assise sur la reconnaissance de l'Autre, sur les transitions entre différentes langues, sur des dialogues effectifs entre différentes voix/voies et expressions artistiques, ne se limiterait pas aux années d'apprentissage et d'affirmation de Samira Negrouche dans le panorama littéraire algérien, voire maghrébin. En fait, sa pulsion délibérée envers une sorte de rencontre épiphanique dans la diversité est devenue un axe structurant aussi bien de sa poésie que de sa vie, au point qu'elle a renoncé à une carrière de médecin pour se consacrer exclusivement à la vie littéraire et à l'écriture poétique, notamment à la participation régulière avec un enthousiasme contagiant à des résidences littéraires du côté Nord de la Méditerranée, ainsi qu'à la collaboration à différents projets collectifs et inter-artistiques, en Algérie et ailleurs. À noter que Samira Negrouche ne vit pas toutes ces mouvances, ces traversées et séjours à l'étranger comme des exigences sociales complémentaires à son travail d'écriture. Au contraire, elle les envisage comme une condition intrinsèque du processus dialogique de la création, fondamentalement libre, ou plutôt affranchi de toute sorte de pressions ou de cloisonnements extérieurs.

Quoique visiblement attachée à ses origines telluriques et culturelles, Samira Negrouche a déjà déclaré à plusieurs reprises qu'elle ne serait pas poète si elle était seulement préoccupée avec son pays ou si elle avait comme but l'illustration d'une propagande. Par contre, ce qui la pousse à écrire, c'est un regard de détachement, de passage de l'extérieur vers l'intérieur, et vice versa ; c'est pouvoir atteindre un plan d'universalité à partir d'espaces fondateurs : « il y a des géographies/ qui nous fondent/ qui nous habitent/ sans que nous en prenions », écrit la poète dans *Alba Rosa* (2019, s/p), enchaînant tout de suite avec l'idée de la trace des gestes et des silences qui gravent ce qui ne se fixe pas, tel qu'un paysage paisible, une marée descendante :

*Ainsi retirée, la mer ne dévoile rien des racines, et pourtant
tout bouge, tout est un enchevêtrement de poulx, de
souvenirs, de présences, de vies, de questions. (Negrouche, 2019 : s/p)*

Cette re-description de l'espace physique, voire cette graphie de la terre réalisée par celui/celle qui l'habite en mouvement de dépaysement - « mes pas ne se posent pas/ ils dansent/ dans l'ailleurs » - ne peut faire l'économie des superpositions, ni des différentes couches de sédimentation, pas plus que des images qui misent sur la métamorphose et sur de successifs déplacements :

*Tu es le sens et les autres sens
aucune géographie n'est contradictoire
aucune vague n'est plus digne qu'une autre vague. (Negrouche, 2021 : 36)*

Voilà pourquoi l'Histoire elle-même, ainsi que son expérience en tant que mémoire, personnelle, collective et culturelle ne seront pas conçues dans cette poésie comme une espèce de révérence patrimoniale, comme un rapport rhétorique à un passé perdu, immobile, cristallisé. Au contraire, l'expérience poétique de l'Histoire, proche ou lointaine, suppose une dynamique plus ou moins tendue d'attachements et de détours, qui s'avère aussi une quête continue d'équilibres :

*c'est dans le mouvement
que s'enracine
la mémoire
dans le mouvement
que s'habite la courbe
la mesure (Negrouche, 2019 : s/p)*

Les poèmes de Samira Negrouche jouent sur une cadence très marquée, souvent litanique, qui gagnent beaucoup à la lecture, sobre mais intense, de l'auteure même, que l'on peut accompagner dans des sessions publiques de lecture, dont il est possible heureusement de trouver quelques enregistrements en ligne.

Sa poésie est toujours très attentive aux éléments naturels et aux gestes banals, dépouillée aussi bien d'une éloquence exhibitionniste ou doctrinaire que des traces de complexes postcoloniaux ou de parodies postmodernes. Les poèmes laissent percevoir une tessiture d'images et de rythmes qui font souvent appel à d'autres voix tant françaises qu'algériennes³ : Arthur Rimbaud, Jean Sénac, René Char ou Djamal Amrani, entre autres. Le lecteur sent qu'il y a là une culture poétique non exhibitionniste mais solide, puisant dans des langues et des géographies diverses, et qui fonctionne à la manière d'un humus exigeant du temps pour être absorbé. Cet humus n'est plus ni moins que la matière à la fois physique et spirituelle des

sédiments qui constituent l'espace méditerranéen et auquel Samira Negrouche contribue, à son tour, à donner forme et sens, soit comme poète, soit comme traductrice de poésie.

Dans un essai d'autoportrait poétique - « Qui parle » - publié en 2015, dans la revue *Poésie*, Samira Negrouche déclarait :

Ma langue est une constellation de poètes, chacun y apporte sa mesure. Je suis née du désir de la poésie à un âge où on ne sait pas encore ce que la langue du colon signifie. Très vite, je suis née d'une généalogie de poètes algériens, de l'assassinat de poètes algériens et des tentatives de certains de les ignorer, de les diluer dans un amas à surface difforme. Ma langue est celle de ces rares repères qui me poussent sans cesse à refuser l'agitation des avant-scènes (Negrouche, 2015 : 211).

Et elle en concluait : *Je creuse dans le poème avec le souci de ces musiques souterraines, le silence est relief et mes ancêtres n'ont pas de frontière. (idem : 212).*

Pourtant, ce n'est pas seulement par rapport à la tradition littéraire que cette poète est habituée à traverser les frontières ; elle promeut aussi la relation avec d'autres langues et d'autres expressions artistiques, qu'elle conçoit comme des enjeux et des opportunités de dialogue avec d'autres formes d'altérité dans l'espace méditerranéen, voire ailleurs. Parmi ces projets collectifs à quatre mains, ou même davantage, il y a des livres d'artiste réalisés avec le peintre et sculpteur égyptien Ali Silem (2016), ou avec le peintre français et auteur de gravures Marc Giai-Miniet (2018) ; les installations dans l'espace public de l'artiste canadien Michel Goulet ; la création de *Quai 2/1*, en hommage de la compositrice grecque Angélique Ionatus, avec la collaboration de deux musiciens - Bruno Helstroffer et Marianne Piketty (Negrouche, 2019) ; un « Opéra cosmique » comprenant performance, poésie, vidéo et son, avec l'artiste visuel Ammar Bouras (2004-2006) ; les réflexions, lectures et écritures croisées avec la dramaturge et actrice française Blandine Costaz à Lyon (2018), ou la performance *Traces* (2019), en collaboration avec la chorégraphe sénégalaise Fatou Cissé.

Quoique très sensible et attentive à tout ce qui l'entoure, notamment à « l'obs-cénité » qui interpelle et ne peut que troubler (2017 : 72), Samira Negrouche ne confond pas la poésie avec la chronique de l'actualité, ni la résistance et l'intimité du collectif avec des postures :

(...) il faut résister aux clichés qui rassurent, celui du héros sacrificiel, du prophète courageux. Pour résister, il faut sortir du tourbillon répétitif, du rôle

attendu, se demander ce que l'époque a à nous dire, ce que nous avons à lui répondre. (...) Le poète ne rassure pas, le poète n'est l'outil de rien. Qui veut lui trouver une raison sociale se trompe de langue et devra faire l'autre moitié du chemin.

Le poète parle quand tout le monde se tait et se tait quand le monde enfin se réveille. (Negrouche, 2020 : s/p).

Il y a donc dans son mode de travail du langage une distanciation par rapport aux circonstances qui, grâce à ce détour, rachète le poème et du fracas omnivore, et des mots d'ordre du quotidien ou de l'air du temps :

Tu ne veux pas que l'élan te fige, tu sais que tout souffle de vie s'inscrit sur la falaise.

Tout souffle de vie s'inscrit sur la pointe rêche et abimée de toute histoire.

La vague arrive sur toi, tu marches dans l'autre sens (Negrouche, 2021 : 31).

Cela n'empêche pas qu'il y ait des mouvements, des déplacements, tels que les migrations, ponctuant cet imaginaire méditerranéen. Migrer vers l'autre marge, traverser la mer comme une escalade d'un mur inerte (Negrouche, 2021 : 17) a été/est la destinée de ceux qui la franchissent, tels les Algériens, Maghrébins et aussi tant de Sub-sahariens. Bien que tel n'ait pas été son cas, la poète n'a pas manqué de donner voix aux expériences de ces exilés dans l'autre marge de la Mer de frontière, ouvrant par-là l'éventail énonciatif de la spatialité méditerranéenne, moyennant l'accueil poétique de points de vue moins traditionnels et de versants moins glorieux, moins glamour ou euphoriques de la circulation entre les rives de la Méditerranée :

*Je suis seul dans la négritude de mes
poches et le vert trop vert de mon pas-
seport, la désertification est désormais
atteinte et la banlieue est un vacarme
de dunes. Qui peut arrêter le flux hu-
main ? Il s'agit de congés d'aération, il
s'agit de fuites d'aération, l'état d'afri-
canisation est désormais dans leurs villes. (Negrouche, 2010 : 50)*
*Départements d'outre centre
ville
où le bus numéro onze
est absent
passé minuit
passé Almeria*

c'est le no man's land
Europe
qui t'accueille
et te berce. (Idem : 51)

Ce que l'on a appelé les « printemps arabes », Samira Negrouche les recrée dans les « Sept monologues du jasmin », écrits en 2011, mais repris dans *Six arbres de fortune autour de ma mémoire*, et qui sont dédiés aux sept capitales du monde arabe (Tunis, Alger, Tripoli, Le Caire, Sanaa, Damas et Rabat). Là non plus, il n'y a pas de poésie de circonstance, mais plutôt une écriture de la distanciation émotionnelle vis-à-vis des manifestations de contestation et de révolte qui, à l'époque, ont été ressenties comme le début d'une nouvelle ère. Or, déjà par le fait qu'ils sont désignés comme « monologues », ces textes sont en quelque sorte tenus à l'écart ; ils se présentent comme des discours intimes de réserve, plus propres à celui/celle qui se retire pour mieux voir, pour mieux analyser, bref, pour garder la lucidité. Par ailleurs, ce sont des discours qui demeurent fidèles à un appel essentiel, c'est-à-dire non daté, à des changements profonds dans ces territoires méditerranéens.

3. La pensée complexe et l'auscultation poétique

Sans prétendre en faire une sorte de lecture totalisante, je me risquerai à affirmer que le subtil mais ferme distancement que cette poète démontre envers conventions et contraintes imposées par les différents pouvoirs n'est pas étranger à sa formation non pas seulement scientifique, mais plus précisément en médecine. Cela ne signifie pas que sa poésie présente des références lexicales ou un imaginaire de d'origine scientifique, et encore moins que nous soyons face à une écriture avec des buts ou des prétentions thérapeutiques... Il s'agit plutôt d'y reconnaître un haut niveau d'attention minutieuse, à la fois organique et réfléchie, plus propre à ceux qui, comme Samira Negrouche, ont été préparés à « toucher du doigt, [d'] ausculter les pulsations d'un 'corps' qu'aucun extérieur ne vient limiter. », pour citer le début des *Feuilles d'observation* de Lorand Gaspar (1986 : 13), lui aussi poète et médecin.

Le geste d'écouter et de palper, de percevoir les signes vitaux du corps humain - facultés propres au travail du médecin, sont élargis ou transposés à d'autres manifestations lorsque le/la poète travaille avec les mots et les relations que ceux-là tissent entre eux et avec le monde. Donc, son auscultation poétique découle de ces deux opérations parallèles. Elle n'est pas seulement une action préalable à l'écriture. Elle représente à la fois une disposition sensorielle et un dispositif langagier qui s'ouvrent sur des dimensions de la réalité qui, de leur côté, exigent

l'acuité aussi bien des émotions que de la raison. Cette association entre émotion et raison si fondamentale à l'intelligence humaine, dont s'occupe depuis bien des années le neuroscientifique portugais António Damásio, s'avère très importante aussi dans la poésie de Samira Negrouche, notamment pour gérer les failles et de la matière et de la vie :

(...)

ce que j'aime de l'astrophysicien

ce sont ses pressentiments

quand il dit peut-être

quand il dit que la statistique

a altéré la physique

l'a figée

vidée

désincarnée

quand il dit que la matière

n'est pas matière

que le temps et l'espace

sont hérésie

que nous autres humains

nous prenons trop au sérieux

à nous croire fragiles

à nous inventer puissants

que nous inventons des repères

que nous oublions les avoir inventés

qu'il faut lever le contrôle

quand il dit peut-être

rendre son âme à ton doute (Negrouche, 2017 : 74-75).

Si les médecins sont les scientifiques les plus habitués à se confronter avec les limites de la science devant la complexité et la fragilité de la vie (humaine), les poètes-médecins ou les médecins-poètes (selon la priorité que chacun imprime à sa vie) sont ceux qui pratiquent le plus facilement une sorte d'auscultation synchrétique de la réalité, capable de reconnaître et ses plus infimes particularités et ses associations ou articulations les plus étendues. À cet égard, nous pouvons penser à d'autres poètes-médecins comme Yves Namur, Lorand Gaspar ou João Luís Barreto Guimarães, ces deux derniers ayant aussi accordé une attention toute particulière au monde méditerranéen.

Bien que Samira Negrouche ait choisi de renoncer à la carrière de médecin, contrairement à des poètes -médecins ci-dessus, cela ne signifie nullement qu'elle

a délaissé la faculté d'« une observation clinique élargie à l'existence » (Gaspar, 2004 : 112), qui participe à la « connaissance de soi et de ses rapports avec l'environnement humain et non humain » (*ibidem*). Il y a quelques années, dans une conférence présentée lors d'un colloque de chirurgie à la Faculté de Médecine d'Annaba, l'auteure d'*À l'ombre de Grenade* a exprimé d'une façon très claire la symbiose de son travail, faisant dès lors le meilleur autoportrait de la poète en tant que médecin :

Je suis un poète qui se vit comme un laboratoire, un chercheur ; je scrute, j'analyse, j'observe, je cherche, je digère, je sculpte mon regard et l'éduque, je sculpte dans la Chair et dans l'âme car la médecine m'a permis de toucher au niveau le plus profond de la Chair et de l'âme⁴.

La reconnaissance de la dignité cognitive de cette sculpture et du réel et de la parole, dans leur profondeur, à la fois matérielle et spirituelle, dépasse bien sûr l'importance de tout cadre d'ordre individuel. Du moment que cette poésie cherche à correspondre, à travers sa plasticité mentale, à la complexité même du monde, elle contribue à surmonter l'inadéquation d'une pensée unique et linéaire pour l'appréhender. C'est pourquoi ce genre d'auscultation syncrétique opérée par des poètes comme Samira Negrouche constitue, à mon avis, l'un des plus beaux hommages à la géohistoire des rapports entre les rives de la Méditerranée, particulièrement au réseau des dénominateurs communs de leurs cultures, mais aussi un hommage à la « pensée méridionale » (Cassano, 1998 ; Morin, 1999), une pensée, non de distinctions et d'identités étanches, mais faite plutôt de relations et de sensibilité envers les différentes expressions d'altérité et de beauté du monde, une pensée, en somme, dont l'Europe du Sud (mais pas seulement !) a tout intérêt à ne pas oublier les virtualités pour que l'avenir puise dans la tradition renouvelée de circulation vitale entre ses espaces et ses langages.

Bibliographie

- AAVV. 2010. Les Poètes de la Méditerranée. Anthologie. Préface d'Yves Bonnefoy, édition d'Eglal Errera, Paris : Gallimard Coll. Poésie-Culturesfrance
- Braudel, F. 1949. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris : Armand Colin.
- Cassano, F. 1998. *La pensée méridienne*. La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.
- Certeau, M. de. 1990. *L'invention du quotidien, I. Les arts du faire*. Paris : Gallimard.
- Gaspar, L. 1986. *Feuilles d'observation*. Paris : Gallimard.
- Gaspar, L. 2004. « Poésie et Médecine », *Estudos de Homenagem a António Ferreira de Brito*. Porto : FLUP, p. 111-119.
- Liauzu, C. 1999. « La Méditerranée selon Fernand Braudel ». *Confluences*, n° 31, p. 179-187.

- Morin, E. 1999. « Penser la Méditerranée et méditerraniser la pensée ». *Confluences*, n° 28, p. 33-47.
- Matvejevitch, P. 1984. *Bréviaire Méditerranéen*. Paris : Fayard.
- Negrouche, S. 2003. *À l'ombre de Grenade*. Toulouse : éditions A.P. l'étoile.
- Negrouche, S. 2010. *Le Jazz des Oliviers*. Blida : Éditions du Tell.
- Negrouche, S. 2015. « Qui parle, », *Po&sie*, n°153-154, p. 210-212. DOI : 10.3917/poesi.153.0210.
- Negrouche, S. 2016. *Bâton / totem*. Angers/Alger : Avec Ali Silem. (Livre d'artiste).
- Negrouche, S. 2017. *Quai 211, partition à trois axes*. Plaisir : Éditions Mazette.
- Negrouche, S. 2018, *Il ou Elle*. Avec Marc Giai-Miniet. Trappes-e-Yvelines : Éditions le nain qui tousse.
- Negrouche, S. 2019. *Alba Rosa*, illustré par Yves Olry. Saint-Génis-des-Fontaines : Color Gang.
- Negrouche, S. 2020. « De l'intimité du collectif à l'horizon de soi », *Pen/Opp*. Swedish Pen. [En ligne] : https://www.penopp.org/articles/collective-intimacy-horizon-self?language_content_entity=mul [consulté le 17 juillet 2021].
- Negrouche, S. 2021. *Traces*, éditions Fidel Anthelme X, coll. « La Motesta ».
- Ribeiro, O. 1945. *Portugal, o Mediterrâneo e o Atlântico*. Coimbra.

Notes

1. http://pierre.campion2.free.fr/smeitinge_holderlin.htm [consulté le 20 novembre 2021].
2. Mon propos étant bien circonscrit, et surtout moins ambitieux que la poésophie cosmogonique de Kenneth White, j'éviterai le mot « géopoétique » pour ne pas le confondre avec les propositions de l'auteur de *Le Plateau de l'albatros*, entre autres essais.
3. Voir à propos son anthologie de poètes algériens, *Quand l'amandier refleurira* (2012).
4. Texte inédit, gentiment disponibilisé par l'auteure.

Synergies Portugal n° 9 / 2021



Varia





ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

La place de la traduction dans l'accueil et l'intégration des migrants en France

Chantal Louchet

Universidade Católica Portuguesa, Portugal

chantallouchet@fch.ucp.lisboa.pt

<https://orcid.org/0000-0001-6290-955X>

Reçu le 01-03-2021 / Évalué le 08-06-2021 / Accepté le 02-07-2021

Résumé

En arrivant en France, les migrants se heurtent à la barrière linguistique. Pour l'Etat, il n'y a pas de place dans ses actions spécifiques pour la traduction/interprétation. Pourquoi ? Il en résulte l'abandon et la négation des racines culturelles identitaires des migrants pour se fondre dans un nouveau groupe d'appartenance. Ce formatage et cette adaptation aux impératifs politiques et aux normes institutionnelles deviennent utopiques sur le terrain. C'est précisément là que les migrants et la population locale qui rencontrent des difficultés concrètes dans leurs interactions développeront leurs propres stratégies de traduction linguistique et d'affirmation de leurs valeurs, ouvrant de part et d'autre une porte de contact entre une culture et une autre.

Mots-clés : traduction, interprétation, migrants, intégration, institutions

O lugar da tradução no acolhimento e integração dos migrantes em França

Resumo

Quando os migrantes chegam a França, enfrentam uma barreira linguística. Para o Estado, não há espaço nas suas ações específicas para a tradução/interpretação. Porquê ? O resultado é o abandono e a negação das raízes culturais das identidades dos migrantes, a fim de se fundirem num novo grupo de pertença. Esta formatação e adaptação a imperativos políticos e normas institucionais tornam-se utópicas no terreno. É precisamente aí que os migrantes e a população local, que têm dificuldades concretas nas suas interações, vão desenvolver as suas próprias estratégias de tradução linguística e de afirmação dos seus valores, abrindo nos dois lados uma porta de contacto entre uma cultura e outra.

Palavras-chave: tradução, interpretação, migrantes, integração, instituições

The place of translation in the reception and integration of migrants in France

Abstract

When migrants arrive in France, they face a language barrier. For the State, there is no place in their specific actions for translation/interpretation. Why? The result is the abandonment and negation of the cultural roots of migrant's identities in order

to merge into a new group of belonging. This formatting and adaptation to political imperatives and institutional norms becomes utopian on the field. It is precisely there that migrants and the local population who have concrete difficulties in their interactions, will develop their own strategies of linguistic translation and affirmation of their values, opening on both sides a door of contact between one culture and another.

Keywords : translation, interpretation, migrants, integration, institutions.

Introduction

La presse française fait fréquemment référence aux problèmes actuels de l'immigration. Ces dernières années, les phénomènes migratoires ont atteint une ampleur sans précédent, obligeant l'Union européenne et chaque État membre à élaborer des politiques d'accueil et d'intégration spécifiques. Mais avant tout, il est nécessaire de cadrer la migration dont nous allons parler en déterminant la notion de migrant et en élaborant précisément le profil des migrants arrivant en France : les routes migratoires empruntées, les raisons de quitter les pays d'origine, les nationalités, le sexe et la tranche d'âge... Arrivant en France, l'un des plus grands obstacles auxquels le migrant est confronté est la barrière de la langue. On pourrait s'attendre à ce que la traduction joue un rôle majeur dans ce type de situation ; ce n'est pas le cas. L'intégration passe par des règles obligatoires : signature du contrat d'intégration républicaine (CIR), apprentissage de la langue française et des valeurs républicaines, processus où la langue maternelle du migrant est mise de côté au profit de la langue du pays d'accueil.

L'Etat français, à travers ses acteurs - l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII), l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) et le Réseau européen des migrations (REM) - a développé tout un programme de soutien à l'intégration linguistique et civique ayant pour objectif principal de favoriser l'autonomie du migrant au sein de la communauté nationale. Le monolinguisme, solidement ancré dans la tradition républicaine, constitue la base idéologique de l'approche linguistique : l'acquisition du français est la clé de l'intégration !

Cependant, malgré ces dispositions ou impératifs, le migrant se trouve toujours dans une situation d'insécurité linguistique. Cet aspect est une contrainte quotidienne pour les professionnels qui, conscients du problème, ont trouvé des solutions par la traduction/interprétation pour combler de réelles lacunes en matière de communication. Ces actions sur le terrain (éducation / santé / justice - droits sociaux fondamentaux) sont basées sur les principes sur lesquels l'Union européenne

a été construite : dignité, égalité, solidarité, liberté et justice, reconnaissance du migrant comme être humain.

1. Déterminer le profil des migrants

Il n'existe pas de définition légalement reconnue du terme «migrant». Selon les Nations unies, ce terme signifie « Toute personne qui a résidé dans un pays étranger pendant plus d'une année, quelles que soient les causes, volontaires ou involontaires, du mouvement, et quels que soient les moyens, réguliers ou irréguliers, utilisés pour migrer ». Cette définition trop vague englobe tous les flux migratoires sans délimitation spatiale et temporelle. Or nous savons tous que « l'homme a toujours été un animal migrateur¹ » (Correia, 2002 : 262). Cette définition nous permet de considérer la notion de migrant comme un « quasi-concept ». Voyons ce que la Commission européenne en dit :

Un quasi-concept est un hybride. Il se fonde sur une analyse empirique et bénéficie ainsi de l'aura légitimante de la méthode scientifique. Mais il se caractérise simultanément par une qualité indéterminée qui le rend adaptable à une variété de situations et suffisamment souple pour s'adapter aux rebondissements de la politique que la politique quotidienne rend parfois nécessaire². (European Commission, 2013 : 15-16).

En effet, si l'on considère les dimensions de la migration à travers une approche historique, globale et exhaustive, l'utilisation du terme « migrant » devient assez ambiguë. Ce « quasi-concept » mérite d'être précisé. C'est pourquoi nous devons tout d'abord déterminer le profil des migrants dont nous parlerons dans cet article, délimitant ainsi les contours précis de notre analyse.

L'espace-temps est fondamental ; nous ne pouvons pas séparer ces deux notions. La presse française évoque fréquemment les problèmes d'immigration actuels. Ces dernières années, les phénomènes migratoires concernant les pays hors de l'espace Schengen vers l'Union européenne par les routes de la Méditerranée et de l'Afrique du Nord ont atteint un niveau sans précédent. Nous n'allons pas parler des migrations au sein de l'espace Schengen appelées migrations internes, mais de migrations externes.

D'où viennent les migrants qui arrivent en France ? Selon Fabrice Leggeri (cité par Plummer, 2015), directeur de Frontex, l'agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes, deux routes d'immigration sont particulièrement importantes aujourd'hui, celle de la Méditerranée centrale, de la Libye au sud de l'Italie, et celle de la Méditerranée orientale, de la Turquie à la Grèce. Les migrants qui arrivent par

l'Italie sont principalement originaires de Libye, d'Égypte, du Nigéria, d'Érythrée, de Guinée, de Côte d'Ivoire, de Gambie, du Sénégal, du Mali et du Soudan. Ceux qui arrivent par la Grèce sont originaires de Syrie, d'Afghanistan, d'Irak, du Pakistan et d'Iran. Les migrants viennent principalement de pays en guerre, de pays sous dictature totalitaire (Érythrée), de pays victimes de massacres perpétrés par des islamistes extrémistes tels que Boko Haram (Nigéria), de pays ayant des problèmes économiques et démographiques... Ces flux migratoires imposés qui résultent de contrariétés extrêmes sont considérés, selon Claude Raffestin, géographe suisse, non pas comme autonomes mais comme hétéronomes (Raffestin, 1980 : 79). La raison est forte. La base de données de 2015 de l'UNHCR (Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés) pour la France montre que 54 % des migrants qui traversent la Méditerranée sont syriens. La deuxième nationalité la plus représentée est celle des Afghans (13 %). Ils sont suivis par les Érythréens (7 %). Ensuite, il y a les Pakistanais, les Irakiens et les Nigériens, avec 3 % chacun. Ensuite, il y a les Somaliens et les Soudanais, avec 2 % chacun. Et enfin, les Gambiens et les Bangladais, avec respectivement 1 % chacun. Cette tendance se confirme en 2016, où l'on retrouve, bien que les pourcentages soient légèrement différents, les mêmes nationalités : Syriens 26%, Afghans 13%, Nigériens 9%, Irakiens 8%, Érythréens 5%, Pakistanais 3%, Guinéens 3%, Gambiens 3%, Soudanais 3%, Ivoiriens 3%. Rappelons-le, toutes ces statistiques de l'UNHCR concernent les nationalités des migrants qui sont arrivés en France.

En reconnaissant un point de départ (chaque pays cité ci-dessus) et un point d'arrivée (la France), nous traçons les parcours d'immigration actuels en précisant l'origine des migrants arrivant en France. Selon leur nationalité, ils ont emprunté l'une ou l'autre route d'immigration citée ci-dessus. Nous pouvons encore affiner le profil des migrants en termes de sexe et d'âge : en France, 56% sont des hommes ; 17% sont des femmes ; la proportion d'enfants continue d'augmenter, atteignant 27% en 2016 selon la base de données du HCR, l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés. Concernant la répartition par âge des migrants, en 2016 et selon la source Eurostat, en France, la tranche d'âge 18-34 ans représente plus de la moitié (56%) ; elle est suivie par les 35-64 ans avec 24% ; la proportion d'enfants de moins de 13 ans représente 19%.

À ce profil bien défini, nous ajoutons que les migrants arrivant en France sont des demandeurs d'asile en quête de protection internationale. Ces personnes s'attendent à trouver l'hospitalité en France, considérée comme une « terre d'asile ».

2. Barrière linguistique : le besoin de traduction comme situation intermédiaire

Mais les migrants, en arrivant en France, sont confrontés à plusieurs obstacles, dont l'un des plus importants est la barrière de la langue. En fait, la plupart ne parlent pas le français ; ceux qui le parlent ne le parlent pas bien ; certains parlent l'anglais : comment établir la communication quand personne ne parle leur langue ? Ils se trouvent par conséquent dans une situation d'insécurité linguistique³ (Francard, 1997 ; Adami, André, 2010) puisqu'ils sont « locuteurs non natifs ». Ils se sentent impuissants dans l'acquisition de cette langue ; le processus d'apprentissage apparaît comme un véritable obstacle... comment y parvenir ? À ce moment précis, le meilleur moyen de réduire les obstacles serait de recourir à la traduction. La manière idéale de soutenir les migrants dans leur phase initiale d'adaptation et de légalisation, étant donné qu'ils s'appuient sur des systèmes sociolinguistiques et socioculturels différents de ceux du pays d'accueil, serait de faire intervenir une tierce personne capable de fournir une traduction non déformée, c'est-à-dire une traduction effectuée par un professionnel.

Il a été constaté que les institutions ou les associations ont beaucoup de difficultés à aider les locuteurs « non-natifs ». Ils utilisent un français simplifié ou un langage gestuel. Un membre de la communauté, un membre de la famille ou même des enfants peuvent être des interprètes occasionnels. Ils peuvent également utiliser une « troisième » langue (comme l'anglais par exemple) pour se faire comprendre. Ce ne sont pas des moyens très acceptables de surmonter la barrière de la langue. D'autre part, face à cette réalité des origines multiples des migrants, il est difficile de former adéquatement le personnel administratif. Toutefois, l'État apporte un soutien externe par le biais de l'interprétation en milieu social. Pour les traducteurs professionnels, ces méthodes rudimentaires mentionnées ci-dessus peuvent entraîner de graves malentendus. Ils font valoir qu'avec eux, les messages verbaux sont dûment renvoyés de la langue source à la langue cible, en l'occurrence le français. Ils fournissent un travail de qualité en étant formés spécifiquement sur des sujets tels que la demande d'asile, les droits des étrangers, la santé ... (cf. « L'interprétariat dans le domaine de l'accueil des demandeurs d'asile et de l'intégration des bénéficiaires d'une protection internationale » sur le site du Ministère de l'Intérieur). L'interprétation en milieu social doit permettre aux organismes d'aide, d'assistance et de soutien d'offrir leurs services à tous ceux qui en ont besoin afin de garantir leurs droits et d'expliquer leurs devoirs. Selon Yolande Amzallag,

dans ce contexte, l'interprétation est un instrument essentiel de médiation, d'intercompréhension et de lutte contre la discrimination. C'est aussi une troisième voie (ou voix), par laquelle s'opère un métissage culturel dans la recherche réciproque d'un « terrain d'entente ». Cette migration d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, est un mouvement organique revitalisant (Amzallag, 2009 : 3).

L'État français a trouvé, grâce à des services d'interprétation en milieu social, une solution pour faciliter la communication entre l'administration et les migrants nouvellement arrivés. Sur le site du ministère de l'Intérieur, les migrants peuvent choisir entre 190 langues ou dialectes proposés (présentés par ordre alphabétique) et trois modes de prestation (déplacement / au téléphone / traduction écrite). Il faut juste ajouter que les prestations ont un coût (voir la liste des prix applicables en vigueur sur le site) et que la plupart des migrants n'ont pas les moyens financiers de les acquérir. En pratique, cette mesure s'avère donc utopique, conduisant les migrants - une population très vulnérable - à utiliser les moyens rudimentaires déjà mentionnés. Les différentes situations de traduction par des professionnels, rémunérés, sont évidemment contournées, évitées, ignorées. C'est le secteur caritatif qui tente de répondre de plus en plus aux demandes d'aide des migrants.

Le discours sur la traduction comme alternative dans une première phase d'adaptation a par conséquent ses limites. Outre son coût, la présence inévitable d'un professionnel de la traduction lorsque le migrant rencontre des difficultés de communication n'est pas envisageable ; cette forme de communication triadique ne favorise pas l'intégration du migrant. L'intérêt de la présence d'un traducteur est remis en question face aux vertus d'un double système de communication, qui est perçu comme une incitation claire à l'intégration linguistique. Elle valorise le migrant, lui donne la motivation pour s'intégrer un peu plus, puisqu'il prend conscience de l'importance de la langue dans sa vie quotidienne.

La langue joue un rôle central dans l'intégration. En déterminant le profil des migrants, nous avons perçu l'hétérogénéité des origines, ce multilinguisme par rapport au besoin de monolinguisme qui caractérise la France.

3. Politiques d'accueil : l'acquisition du français, clé de l'intégration

Le multilinguisme mentionné ci-dessus, la diversité des langues d'origine, le fait que le migrant arrive avec une langue étrangère, sa langue maternelle qui n'est pas le français, tout cela est absent des politiques d'accueil. La traduction et ses liens avec le domaine social, l'asile et l'exil font l'objet d'un déni dans l'accueil des migrants. Comment prendre en compte les phénomènes liés à la diversité des langues qui s'entremêlent entre les migrants eux-mêmes, entre les migrants et la population locale, entre les migrants et le personnel administratif du pays d'accueil ? Quelle est l'éthique de la traduction dans cette multiplicité de langues alors que le français est la langue exclusive de l'administration, de l'école, des médias, de la consommation... ? Le français est considéré comme la langue de l'espace public. « Les migrants en arrivant dans le pays d'accueil, vivent une

situation d'immersion presque totale dans la mesure où ils sont confrontés à la réalité d'une situation que Calvet définit comme un type de plurilinguisme à langue dominante unique" » (cité par Adami, 2008 : 11). Selon Didier Leschi, directeur général de l'OFII (Office français de l'immigration et de l'intégration), l'apprentissage du français « est une évolution philosophico-administrative ». L'intégration passe par des « règles » obligatoires telles que : savoir se déplacer et communiquer, faire des achats, trouver une maison, avoir un emploi, connaître les lois du pays, connaître ses droits... Ces évidences exigent des compétences linguistiques multiples. Il n'y a pas d'échappatoire : l'utilisation de la langue dominante (du pays d'accueil) est inévitable. L'acquisition du français devient une clé de l'intégration. Le monolinguisme, fermement ancré dans la tradition républicaine, constitue la base idéologique de l'approche linguistique. Leonard Orban, Commissaire européen au multilinguisme, considère « en effet que l'exploitation du potentiel économique, social, culturel et humain représenté par l'immigration est subordonnée à la bonne intégration des migrants. Or la maîtrise de la langue du pays d'accueil est à mon sens un élément essentiel d'une intégration réussie (...). » (Orban, 2008 : 110). Selon Hervé Adami, « (...) la maîtrise de la langue revêt alors un aspect plus symbolique : la langue est un marqueur identitaire que les pays d'accueil demandent aux migrants de partager et d'accepter (...). En France, l'accent est mis sur les valeurs de la République. » (Adami, 2012 : 18). Didier Leschi, Leonard Orban, Hervé Adami, chacun selon son point de vue idéologique, utilitaire ou symbolique, mesurent le caractère indispensable d'une parfaite maîtrise de la langue du pays d'accueil dans un processus d'intégration.

Hervé Adami ajoute que « les migrants ont (...) un projet et un objectif précis puisqu'il s'agit pour eux de s'intégrer dans la société. L'apprentissage a donc une portée directe sur la vie quotidienne (...) » (Adami, 2012 : 20). Il est vrai que, comme l'indique le titre du volume XIX de la Revue française de linguistique appliquée (2014), « la langue [est] un facteur d'intégration et d'insertion ». C'est dans ce sens que travaillent les acteurs de l'intégration en France, l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII), l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) et le Réseau Européen des Migrations (REM). L'OFII (créé en 2009) est désormais l'organisme public qui gère l'immigration légale en France. Les migrants arrivant en France devront s'adresser à cette organisation. La loi du 7 mars 2016 a créé un parcours personnalisé d'intégration républicaine (avec entretien confidentiel). La première étape de ce parcours est la signature d'un contrat d'intégration républicaine (CIR) qui est entré en vigueur le 1^{er} juillet 2016 ; il impose au migrant d'apprendre le français et de suivre une formation civique de deux jours comprenant deux modules, le premier « Principes, valeurs et

institutions de la République française » (6 heures) et le second « Vivre et accéder à l'emploi en France » (6 heures). Ces deux obligations - linguistiques et civiques - imposées par l'État français jouent un rôle très important dans l'accueil et l'intégration du migrant. Apprendre le français est une condition essentielle pour pouvoir s'intégrer dans la société française !

Selon Hervé Adami,

le niveau de scolarisation et de littératie acquis par les migrants dans leur pays d'origine constitue un élément déterminant dans le processus d'apprentissage/acquisition ; (...) plus le niveau de scolarisation, et donc de littératie, est élevé, et plus les migrants mettront en œuvre de véritables stratégies d'apprentissage hors situation d'enseignement formel (Adami, 2012 : 21).

car il y a deux façons de s'appropriier les connaissances, celles acquises en classe et celles acquises spontanément en milieu social. En dehors de la salle de classe, les migrants se trouvent dans une situation d'immersion linguistique totale dont les bénéfices améliorent l'autonomie et l'indépendance.

Il existe différentes modalités selon le niveau des migrants. Pour atteindre le niveau A1 (écrit et oral), 50, 100 ou 200 heures peuvent être prescrites par l'auditeur de l'OFII lors de la signature du contrat (CIR). La délivrance du premier titre de séjour (Carte de résident d'un an) est soumise à ces obligations qui seront sanctionnées par un test d'évaluation finale.

À partir de mars 2018, pour pouvoir bénéficier d'un titre de séjour prolongé, le migrant devra attester d'un niveau de langue française A2 (écrit et oral) ; pour cela, il aura à sa disposition, gratuitement, une formation de 100 heures. Cette formation est dispensée par l'Institut de formation Rhône-Alpes - IFRA (seul prestataire de l'État) - sur l'ensemble du territoire français.

Pour favoriser la progression linguistique du migrant, il y a ensuite une formation de 50 heures pour atteindre le niveau B1 (oral). Cette formation est dispensée par le GRETA (groupe d'établissements faisant partie de l'éducation nationale qui organise des formations d'adultes) sur l'ensemble du territoire français. C'est la condition pour obtenir la naturalisation !

Toutes les campagnes du ministère de l'Intérieur mettent l'accent sur l'intégration linguistique et civique des migrants, tout en ignorant complètement leur langue d'origine : les affiches « Venir vivre en France », « La formation civique », « Apprendre le français », « Le parcours d'intégration républicaine des étrangers originaires de pays tiers à l'Union Européenne » - ainsi que les brochures, un outil d'aide à l'accueil et à l'intégration des migrants - « Venir vivre en France », « Le livret du citoyen », « Le parcours personnalisé d'intégration républicaine ».

L'intégration linguistique des migrants adultes (ILMA) est un élément central de la politique française et constitue son point d'honneur. Les migrants doivent être capables de communiquer dans le pays d'accueil pour participer pleinement à la société et à la vie quotidienne, d'où le besoin urgent d'acquérir des compétences communicatives de base ! Dans ce parcours d'intégration, à aucun moment nous n'avons vu la contribution que la traduction pourrait apporter à ce projet. Un accès direct à l'apprentissage du français est favorisé, facilitant l'autonomie du migrant. L'utilisation de la langue maternelle du migrant sur le territoire national est considérée comme un obstacle à la réussite de son intégration. Pour devenir membre d'un nouveau groupe d'appartenance, le migrant doit adopter ses valeurs et les normes de son système social ; en s'engageant à apprendre les valeurs françaises et républicaines, le migrant proclame sa volonté et une responsabilité individuelle d'intégration et d'adaptation. S'il ne s'engage pas, son intégration sera un échec : « L'intégration consiste à susciter la participation à la société tout entière » (Rapport du Haut Comité à l'Intégration, 1993). Cet engagement (par le biais du contrat CIR) est la base d'un engagement réciproque, condition de la mise en œuvre d'une intégration réussie. Il est vérifié, avec Gonçalo Matias, que « l'adhésion au contrat (...) permet aux [migrants] de s'intégrer comme membres à part entière d'une communauté, une fois les conditions du contrat remplies^d » (Matias, 2014 : 19).

La terminologie FLE (Français langue étrangère) existait déjà ; depuis 2011, il y a le FLI (Français langue d'intégration). En analysant les formations proposées, une grande partie de l'enseignement est consacrée à la vie quotidienne, à la culture française, à la citoyenneté ou aux démarches administratives. Par exemple, l'Alliance française de Paris, en Ile-de-France, a conçu trois parcours numériques pour permettre aux migrants nouvellement arrivés d'apprendre le français afin d'atteindre les niveaux A1 (17 séquences) / A2 (18 séquences) et B1 (22 séquences) du Cadre européen commun de référence pour les langues. Il faut 4 heures d'apprentissage pour chaque séquence, en privilégiant l'écoute, la lecture, l'écriture, la grammaire et le lexique. Ces formations sont cependant assez récentes puisqu'elles ne sont disponibles que depuis le 27 mars 2018 !

Autre exemple, l'association France Terre d'Asile (FTDA) a développé un cours numérique interactif (disponible depuis août 2017) pour former et informer les migrants nouvellement arrivés sur les codes et les valeurs de la République française. Nous avons cependant constaté que les vidéos présentées sont sous-titrées en plusieurs langues pour faciliter la communication (français, anglais, arabe, farsi et pachtoune entre autres). La traduction joue un rôle stratégique dans la compréhension globale du message.

Pour toutes ces formations en ligne, il suffit de s'inscrire et de créer un compte pour obtenir un accès gratuit au contenu.

Pour l'État, la dimension inclusive de l'autonomie linguistique et de la citoyenneté prévaut, même si elle implique l'acculturation du migrant face à un pouvoir politique et économique dominant. L'objectif principal de l'État français pour les migrants est de réduire les conditions qui les empêchent de participer pleinement à la société. En ce sens, la formation linguistique et civique obligatoire est un processus décisif vers cette inclusion (sociale, culturelle et professionnelle).

4. Réalités sur le terrain

Il est toutefois important de reconnaître que la réalité sur le terrain invite à une réflexion plus large sur l'importance de la traduction dans ce processus d'intégration des migrants. On est confronté aux disparités entre la théorie (formation linguistique et civique imposée par l'État) et les pratiques menées au quotidien. Il y a une différence colossale entre les exigences de l'État (son intransigeance pour que le migrant intériorise en français les valeurs de la démocratie et parle français) et ce qui se passe au quotidien pour résoudre des problèmes ou des situations individualisées.

Si la langue est au centre de nombreux défis provoqués par la migration et que l'accès des migrants à la formation linguistique est destiné à leur intégration, il existe néanmoins des lacunes dans la communication quotidienne, non seulement de la part des migrants, mais aussi du personnel qui s'en occupe. Nous avons déjà vu que les migrants se trouvent dans une situation d'insécurité linguistique parce qu'ils « possèdent des répertoires langagiers trop incomplets ou trop peu variés pour faire face à certaines situations de communication » (Virginie André, Hervé Adami cité par Odile Contat, 2014 : 1). Ces lacunes en matière de communication ont conduit à la création de diverses initiatives visant essentiellement à tenter de réduire les obstacles rencontrés (des deux côtés), initiatives qui agissent comme un pont entre deux langues et deux cultures (la langue et la culture du migrant / la langue et la culture françaises), où la partie traduction permet précisément de briser la barrière linguistique et de respecter la dignité humaine. La traduction est vue « comme [un] savoir-faire avec les différences » (Lis, 2018 : 2). Selon la philosophe Barbara Cassin,

la traduction est à la fois le meilleur des outils et la plus pédagogique des expériences. Elle est par excellence un savoir-faire avec les différences, qui n'essentialise rien mais qui permet de circuler, de mettre en rapport des identités non closes sur elles-mêmes, qu'elle fait évoluer ; elle oblige à prendre

le temps de stationner « entre ». (...) la pratique de la traduction ne ferme pas les identités chacune sur soi ; au contraire, elle décentre le regard et fait comprendre à chacun la manière dont l'autre existe, donc dont lui-même existe (Lis, 2018 : 4).

C'est ce qu'ont compris les personnes qui travaillent directement avec les migrants et qui veulent effectuer leur travail de la meilleure façon possible. Ces personnes ont concentré leurs efforts sur l'établissement d'une communication « humanisée » avec les migrants, en accordant à la traduction et à l'interprétation l'importance qu'elles méritent pour combler les lacunes en matière de communication. La traduction et l'interprétation sont donc considérées comme une solution humaine à ce problème délicat ; la traduction et l'interprétation pour les migrants deviennent une activité plus « humanisée », car elle traite des questions les plus importantes de la vie humaine : l'éducation, la santé et la justice, trois secteurs des services publics considérés comme étant les plus importants dans les sociétés démocratiques.

4.1. Éducation

Toute personne a le droit inaliénable à l'éducation, conformément aux dispositions de l'article 26 de la Déclaration universelle des Droits de l'homme. L'alphabetisation est donc un droit fondamental pour tous. Nous avons vu que l'action de l'État dans ce domaine est étendue. Cependant, d'autres initiatives méritent d'être mentionnées. Les enfants de migrants seront intégrés dans une classe d'accueil avant d'être insérés dans le cycle scolaire normal. Cette inclusion progressive permet l'apprentissage des bases de la langue française considérée comme « langue seconde ». Le lycée Jean de Verrazane à Lyon, par exemple, mentionne qu'il s'agit d'un dispositif qui fonctionne. Pour une meilleure intégration, il a développé un atelier d'expression théâtrale plurilingue. L'association de solidarité internationale Pour une Planète sans Frontières (PUPSF), créée en 2009, a développé un projet intitulé « Un interprète à l'école ». Le Service Interuniversitaire de l'apprentissage des langues (SIAL) a débloqué des fonds et a permis la réalisation du projet InFLechir : ce sont les étudiants universitaires eux-mêmes qui apprennent le français aux étudiants migrants en vue de leur réinsertion dans le système éducatif. Les migrants sont présélectionnés dans les centres d'accueil pour demandeurs d'asile (CADA).

En matière d'éducation, outre les dispositions de l'État, de nombreuses associations de solidarité et d'action humanitaire (Caritas, Croix-Rouge, Secours Catholique, association Diapason entre autres) ont développé des actions d'alphabetisation des migrants par le bénévolat. L'apprentissage du français reste la clé de

l'intégration des migrants ; en maîtrisant la lecture et l'écriture, ils luttent contre la précarité.

En outre, il existe également des plateformes de ressources en ligne, comme SamSam de l'association France Terre d'Asile : outils linguistiques, traduction, apprentissage de la langue française, approche des valeurs républicaines... ces premiers pas importants vers l'intégration. Ces dernières années, des familles françaises ont décidé d'accueillir, chez eux, des migrants mineurs isolés, en tutorat ; placé dans une famille, le migrant poursuit ses études et est soutenu dans sa vie quotidienne dans la nouvelle société.

Toutes ces initiatives développées par diverses associations ou individus visent à combler les lacunes rencontrées au quotidien ; elles reflètent le souci de la population bénévole française de contribuer et d'aider. En basant cette aide sur les besoins spécifiques rencontrés, c'est chaque identité qui est prise en compte, en développant les capacités et les compétences de chacun à percevoir l'autre et à faciliter la relation entre les deux, repoussant ainsi les frontières des préjugés.

4.2. Santé

La santé est un droit humain fondamental reconnu par l'article 25 de la Déclaration universelle des droits de l'homme : « Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille, notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux (...). » Cependant, le partage d'informations et l'amélioration des processus de communication entre le médecin/infirmier et le patient migrant sont considérés comme des « défis » pour promouvoir le bon déroulement d'une consultation :

Toute communication entre l'état du moi d'une personne et l'état du moi d'une autre est appelée transaction (...). Il existe deux types de transaction : les transactions parallèles (ou complémentaires) permettent la poursuite de la communication (...); les transactions croisées ont lieu lorsque les trajectoires des flèches se coupent. Elles entraînent généralement une coupure de la communication (Lecomte, 2017 : 80).

Il y a eu des expériences qui n'ont pas été couronnées de succès. L'utilisation de l'image dans les pictogrammes dits universels (pour les femmes enceintes par exemple) a conduit à des malentendus. L'un des outils fondamentaux pour donner à tous les individus la possibilité d'accéder à la santé dans des conditions d'égalité est en effet une bonne communication. C'est dans ce sens que des initiatives ont été développées par certains établissements hospitaliers ou de soins, résultant de

l'observation des besoins humains spécifiques sur le terrain, démontrant ainsi la sensibilité et la préoccupation des professionnels de santé français envers les difficultés linguistiques des migrants.

Citons quelques exemples :

- Le livret de santé bilingue est disponible en 23 langues et fournit des informations pratiques sur les principales questions liées à la santé : le système de santé français, les droits et les procédures administratives.
- Spécifiquement pour les migrants, il existe l'association Migrations Santé France, qui offre aux migrants des services d'orientation, d'accompagnement, de prévention et d'aide psychologique, avec un service régulier à la Cité de la Santé (Paris), ou l'association Comede : Comité médical pour les exilés. Des médecins et des infirmières donnent des consultations et des soins au Centre de santé de l'hôpital Bicêtre (Paris). Dans cet établissement, une assistance juridique et l'aide d'un interprète sont fournies pour faciliter la communication entre le personnel de santé et le patient. La présence d'un interprète renforce la nécessité de prendre en considération la langue maternelle du patient migrant et la nécessité d'être traduit dans la langue du pays d'accueil, permettant ainsi un passage communicatif entre deux cultures et assurant un bon fonctionnement des services de santé.
- Il existe d'autres modalités d'aide, telles que l'outil informatique, outil intermédiaire entre le livre de traduction et l'interprétation. On peut citer Traducmed (développé en Suisse) ; à Genève, en collaboration avec la Faculté de traduction et d'interprétation, les Hôpitaux universitaires de Genève (HUG) ont développé un outil de traduction simultanée pour établir des diagnostics dans les langues des migrants ; le médecin responsable du Programme Santé Migrants est Sophie Durieux.
- La consultation transculturelle : à l'hôpital Avicenne (Bobigny), Marie Rose Moro, médecin, préconise l'introduction de la langue maternelle du migrant dans la consultation. Pour que l'échange soit possible, elle veut comprendre exactement ce que dit le patient et que celui-ci comprenne exactement ce qu'elle dit. Selon Alexis Nouss, « des éléments passent d'une culture à une autre lorsqu'ils peuvent exister dans les deux, si bien que transculturel peut s'entendre, en un sens plus large, comme désignant les voies de passage permettant le phénomène » (Nouss, 2005 : 26). C'est d'ailleurs dans cet établissement que l'évaluation linguistique est effectuée pour les locuteurs non-natifs et les migrants qui arrivent pour la première fois (ELAL d'Avicenne - Évaluation langagière pour Allophones et primo-arrivants). C'est le

premier outil transculturel au service des professionnels qui considèrent qu'il est très important de valoriser les compétences des enfants dans leur langue maternelle.

- Le médiateur interculturel : à l'hôpital Robert Debré (Paris), ayant constaté les difficultés des patients migrants à communiquer en français, une équipe de quatre médiatrices interculturelles (employées par le service hospitalier) a été créée en 2000 pour faire le lien entre les patients et leurs familles et le personnel médical et administratif. Elles parlent le mandarin, le cantonais, le tamoul, le russe et certaines langues d'Afrique. Leur travail va bien au-delà de la traduction et exige une adaptation à la culture du patient en question.

Toutes ces initiatives qui favorisent la traduction/interprétation en milieu hospitalier permettent, comme l'a dit Barbara Cassin, le passage entre les langues, le savoir-faire avec les différences ; le migrant est considéré comme un individu qui ne maîtrise pas bien le français mais, le sachant et ne l'ignorant pas, des mesures comme celles-ci représentent une alternative, acceptant la diversité des cultures et des langues ; ils ont réalisé que, dans ces situations de communication liées à la santé, l'échange entre personnes est sans doute un aspect essentiel ; dans l'acte d'aider et de soutenir les patients migrants, les professionnels ont ressenti le besoin spécifique de trouver des solutions pour combler les lacunes communicatives par le processus de traduction/interprétation ; ainsi « la personne humaine se superpose à la citoyenneté comme critère d'attribution des droits fondamentaux⁵ » (Matias, 2014 : 53).

4.3. Justice

L'article 6.3 de la Convention européenne des droits de l'homme (CEDH), « Droit à un procès équitable », mentionne ce qui suit : « Tout accusé a droit à être informé dans une langue qu'il comprend (...) de la nature et de la cause de l'accusation portée contre lui. » Cet article 6.3 de la CEDH a été transcrit en droit français, à l'article 63.1 du Code de procédure pénale (CPP) : « Les informations mentionnées au premier alinéa doivent être communiquées à la personne gardée à vue dans une langue qu'elle comprend, le cas échéant au moyen de formulaires écrits. » Si un migrant commet une infraction, il sera, comme n'importe quelle personne, traduit en justice, mais il faut veiller à ce que l'accusé bénéficie d'un procès équitable en étant assisté gratuitement par un interprète dans une langue qu'il comprend. Dans ces circonstances, en matière judiciaire, un interprète sera automatiquement nommé, non pas n'importe quel interprète, mais un interprète judiciaire/auxiliaire, un collaborateur occasionnel de la fonction publique qui, suivant un

code de déontologie, assurera l'interprétation consécutive de la langue A vers la langue B et inversement, en respectant le secret professionnel. Bien que, selon Malcolm Harvey, « le traducteur juridique se heurte constamment à la différence. Rendre les notions d'une langue juridique par le biais d'une autre, c'est confronter deux systèmes, deux démarches, deux cultures juridiques » (Harvey, 2009 : 79). Sylvie Décaudin-Montjean reprend les mêmes considérations en ajoutant une question : « Lorsque la traduction est juridique, le traducteur va être confronté à des concepts propres à une culture juridique et à son langage, comment pourra-t-il s'en tenir à une traduction littérale ? » (cité par Fusilier, 2010 : 21). Le traducteur/interprète, ayant besoin de déterminer et de clarifier le sens et la portée du texte, se trouvera précisément dans l'impossibilité de procéder à une traduction littérale. Ces interprètes qui exercent des missions judiciaires sont indispensables au système judiciaire, ce dernier doit respecter l'obligation de garantir les droits des personnes qui ne peuvent pas bien s'exprimer dans la langue officielle du pays.

Nous pouvons citer Traductanet, le bureau de traduction où nous pouvons trouver la liste des experts inscrits à la Cour d'appel, ou le site de la Cour de cassation. En matière judiciaire, il y a toujours eu et il y aura toujours un processus de traduction/interprétation, simplement pour des raisons de déontologie, que l'on soit migrant ou pas.

Conclusion

Déterminer le profil des migrants nous a permis de constater qu'en France, ils présentent une grande hétérogénéité en termes de nationalités, de langues parlées et de cultures. Demandeurs d'asile, nous avons un public vulnérable qui ne maîtrise pas ou très peu le français, qui a besoin des bases pour pouvoir faire face à tout type de situation linguistique orale ou écrite, cela étant une condition préalable à une bonne intégration.

En célébrant avec le migrant le CRI (Contrat Républicain d'Intégration - depuis 2016), l'État français impose au nouvel arrivant, à travers de nombreux dispositifs proposés et décrits dans cet article, l'apprentissage de la langue française et des valeurs républicaines. Cette option que nous pouvons qualifier d'indispensable - c'est la condition requise pour que le migrant puisse rester en France - exclut en quelque sorte la possibilité de traduction/interprétation dans le processus d'intégration, en privilégiant uniquement l'identité d'arrivée, provoquant « l'abandon ou le déni de [ses] propres repères culturels identificatoires pour se "fondre" dans un nouveau groupe d'appartenance » (Kaes, 2001 : 56). C'est un choix stratégique qui fait reposer l'apprentissage de la langue essentiellement sur le migrant, le rendant

responsable de sa propre intégration : se déplacer dans la société, faire ses courses, trouver un logement, un emploi, comprendre les procédures administratives... La maîtrise de la langue est l'un des outils de sélection des migrants grâce auquel le gouvernement français justifie qui est ou n'est pas en mesure de s'intégrer dans la communauté nationale. Si jusqu'à présent il y avait le FLE (Français langue étrangère), il y a maintenant aussi le FLI (Français langue d'intégration). Le ministère de l'Intérieur offre cependant des services de traduction/interprétation à ceux qui en ont besoin, mais de nombreux besoins ne sont pas satisfaits, faute de moyens. En effet, il s'agit d'un service payant. Ce système devient inefficace, inégalitaire et discriminatoire.

Même apprenant les bases de la langue française, le migrant est toujours dans une situation d'insécurité linguistique ; les répertoires trop restreints empêchent le développement d'une bonne communication. Face à cette constatation, des professionnels de l'éducation, de la santé et de la justice ont mis en œuvre des solutions indispensables au bon exercice de leur profession ; c'est dans ces programmes sectoriels spécifiques et non dans l'espace initial d'intégration des migrants que l'on trouve la traduction/interprétation comme un traitement individualisé et personnalisé ; elle est considérée, plus comme une option, comme un instrument de médiation et d'intercompréhension, comme un savoir-faire pour gérer les différences. Il y a des hommes et des femmes, sensibles aux conditions du migrant, qui ont changé leur regard sur l'autre, le reconnaissant comme un individu à part entière et lui rendant sa dignité. Nous pouvons considérer avec Barbara Cassin que la traduction décentralise le regard et fait réaliser à chacun comment l'autre existe, une véritable leçon humaine. « La traduction est un investissement d'avenir, au sens noble et au sens financier » (Cassin, 2016 : 4). À ce stade, nous arrivons à la conclusion que la traduction/interprétation permet, selon le Conseil de l'Europe, de vivre ensemble dans l'égalité⁶.

Bibliographie

- Adami, H. 2008. « L'acculturation linguistique des migrants : des tactiques d'apprentissage à une sociodidactique du français langue seconde ». *Migrations et plurilinguisme en France. Cahiers de l'Observatoire des pratiques linguistiques*, n° 2, p. 10-15.
- Adami, H. 2012. « La Formation linguistique des migrants adultes ». *Savoirs*, n° 29, p. 9-44.
- Adami, H., André, V. 2010. Les migrants en insécurité linguistique au travail : analyses et perspectives de formation. *Points communs*, p.1-5.
- Amzallag, Y. 2009. « L'interprétation en milieu social ». *Circuit*, n° 104, p. 3-5.
- Billiez, J. (dir.), Rispaïl, M. (collaboration). 2003. *Contacts de langues. Modèles, typologies, interventions*. Paris : L'Harmattan.
- Cassin, B. 2016. *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*. Paris : Fayard.
- Conseil de l'Europe. Mai 2008. *Le Livre blanc sur le dialogue interculturel « Vivre ensemble dans l'égalité »*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

- Contat, O. 2014. « La langue facteur d'intégration et d'insertion ». *Revue française de linguistique appliquée*, Vol. XIX, p. 5-8.
- Correia, P. 2002. *Manual de geopolítica e geoestratégia*. Coimbra : Quarteto.
- European Commission. 2013. *Social innovation research in the European Union. Approaches, findings and future directions. Policy Review*. Brussels: European Commission.
- Francard, M. 1997. « Insécurité linguistique ». *Sociolinguistique, Concepts de base*. Moreau, M-L (Ed.), p. 170-176.
- Fusilier, E. 2010. « Traducteurs et interprètes experts : une exception française ? ». *Traduire*, n° 223, p. 8-37.
- Harvey, M. 2009. « Le traducteur juridique face à la différence ». *Traduire*, n° 221, p. 79-85.
- Kaës, R. 2001. *Différence culturelle et souffrances de l'identité*. Malakoff : Dunod.
- Labov, W. 1966. *The social stratification of English in New York City*. Washington : Center for Applied Linguistics.
- Lecomte, J. 2017 (2^e éd.). *30 grandes notions de la psychologie. Une analyse des communications interpersonnelles*. Malakoff : Dunod.
- Long, M (rapporteur). 1993. *L'intégration à la française : rapport du Haut Conseil à l'intégration*. Paris : Union générale d'éditions.
- Lüdi, G. 1995. *Changement de langage et langage du changement : Aspects linguistiques de la migration interne en Suisse*. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Matias, G. 2014. *Migrações e Cidadania*. Lisboa : Fundação Francisco Manuel dos Santos.
- Nouss, A. 2005. *Plaidoyer pour un monde métis*. Paris : Textuel.
- Orban, L. 2008. « Migration et plurilinguisme en contexte européen ». *Migrations et plurilinguisme en France, Cahiers de l'Observatoire des pratiques linguistiques*, n° 2, p. 110-114.
- Raffestin, C. 1980. *Pour une Géographie du pouvoir*. Paris : Librairies Techniques.

Sites web consultés

- Code de procédure pénale (article 63.1) :
<https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?idArticle=LEGIARTI000006575075&cidTexte=LEGITEXT000006071154&dateTexte=20090212> [consulté le 20 février 2021].
- Convention Européenne des Droits de l'Homme (article 6.3) :
<https://www.coe.int/en/web/conventions/full-list/-/conventions/rms/0900001680063776> [consulté le 20 février 2021].
- « Europa, une introduction illustrée à l'Europe pour les migrants et les réfugiés » (nov. 2016) :
<https://www.youscribe.com/catalogue/documents/actualite-et-debat-de-societe/actualite-evenements/europa-une-introduction-illustree-a-l-europe-pour-les-migrants-et-2965151> [consulté le 20 février 2021].
- Eurostat : <https://ec.europa.eu/eurostat> [consulté le 20 février 2021].
- Lis, L. 2018. Entretien à Barbara Cassin intitulé Les Maisons de la sagesse : philosophie, traduction et microcrédit : <https://lejournal.cnrs.fr/articles/les-maisons-de-la-sagesse-philosophie-traduction-et-microcredit> [consulté le 20 février 2021].
- Liste d'experts judiciaires établis par les Cours d'appel :
https://www.courdecassation.fr/informations_services_6/experts_judiciaires_8700.html [consulté le 20 février 2021]
- Ministère de l'intérieur : <https://www.interieur.gouv.fr> [consulté le 20 février 2021].
- OFII - Office Français de l'immigration et de l'intégration : <http://www.ofii.fr/> [consulté le 20 février 2021]
- Ofrpra - Office français de protection des réfugiés et apatrides : <https://www.ofpra.gouv.fr/> [consulté le 20 février 2021].

Outils de communication : affiche Parcours Intégration Républicaine / affiche Venir vivre en France / affiche Formation linguistique / affiche Formation civique / Livret du citoyen / Livret «Le parcours personnalisé d'intégration républicaine» / Livret «Venir vivre en France» : <https://www.immigration.interieur.gouv.fr/Accueil-et-accompagnement/Outils-de-communication> [consulté le 20 février 2021].

Plummer, W., Service Infographie. 2015. Cinq ans de flux migratoires racontés en une carte. Le Figaro International : <https://www.lefigaro.fr/international/2015/06/24/01003-20150624ARTFIG00224-cinq-ans-de-flux-migratoires-racontes-en-une-carte.php> [consulté le 20 février 2020].

SFT (Société française des traducteurs - syndicat professionnel) - L'interprète expert de justice : https://www.sft.fr/interprete-expert.html#.W0R1K_ZFzDc [consulté le 20 février 2021].

Textes législatifs et réglementaires : <https://www.legifrance.gouv.fr/> [consulté le 20 février 2021].

Toubon, Jacques. Nov. 2014. Avis du Défenseur des droits n° 14-10 sur le projet de loi relatif à la réforme de l'asile : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/154000116/index.shtml> [consulté le 20 février 2021].

Notes

1. Version originale: O homem foi sempre um animal migrante.
2. Version originale: A quasi-concept is a hybrid. It builds on empirical analysis and thereby benefits from the legitimizing aura of the scientific method. But it is simultaneously characterised by an indeterminate quality that makes it adaptable to a variety of situations and flexible enough to follow the twists and turns of policy that everyday politics sometimes make necessary.
3. Le concept d'insécurité linguistique remonte aux années 1960 (cf. Francard). L'Américain William Labov a développé le concept en ne prenant que des situations de variation dans l'espace anglophone, mais on trouve des situations analogues et souvent encore plus fortes dans le contact entre les langues chez les migrants, ce qui conduit à un conflit d'identité (Lüdi, 1995) et à une insécurité identitaire (Billiez et al., 2003). L'un des symptômes les plus représentatifs est l'auto-dépréciation de la langue maternelle du migrant.
4. Version originale : A adesão ao contrato [...] permite [aos migrantes] de se integrarem como membros plenos de uma comunidade, uma vez cumprida as condições desse mesmo contrato.
5. Version originale : A pessoa humana sobrepõe-se à cidadania enquanto critério de atribuição de direitos fundamentais.
6. Titre du Livre blanc sur le dialogue interculturel. *Vivre ensemble dans l'égalité*, Conseil de l'Europe, mai 2008.

Synergies Portugal n° 9 / 2021



Annexes



Profils des contributeurs



• Coordinateurs scientifiques et auteurs •

Ana Paula Coutinho est professeure associée avec habilitation de la Faculté de Lettres de l'Université de Porto et Membre intégré de l'Unité de Recherche – Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa – qu'elle a dirigé (2015-2022), après avoir coordonné la ligne de recherche Inter/transculturalidades (2013-2015) et le groupe Liminaridades (2003-2013). Ses principaux domaines de recherche sont la littérature comparée, la littérature contemporaine (française et portugaise, surtout), les représentations littéraires et artistiques des migrations et de l'exil, l'Europe littéraire et la littérature traduite.

José Domingues de Almeida est docteur en littérature française contemporaine (Université de Porto, Portugal), professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, chercheur à l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa (FLUP), directeur de la revue électronique d'Études Françaises *Intercâmbio* et président de l'Association Portugaise d'Études Françaises (APEF). Ses principaux centres d'intérêt et de recherche : études et littératures francophones, littérature et culture françaises contemporaines, fiction post-mémorielle, représentations littéraires de l'Europe, inter- et transculturalité du et dans le fait littéraire en langue française.

• Auteurs d'articles •

Ana Maria Alves est enseignante au Département de langues étrangères de l'École Supérieure d'Éducation de l'Institut Polytechnique de Bragança, chercheuse au centre de recherche en Langues, Littératures et Cultures à l'Université d'Aveiro, secrétaire adjointe de l'Association Portugaise d'Études Françaises (APEF) et éditrice de *Carnets, revue électronique d'études françaises*. Titulaire d'un Doctorat en culture et d'un Master en Études françaises, ses centres d'intérêt portent sur l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, la littérature française, francophone et allophone contemporaine, la littérature migrante, les questions identitaires et le discours exilique.

Lígia Bernardino est enseignante et chercheuse. Elle détient un Doctorat en Littérature Portugaise depuis 2014 (Faculté des Lettres de l'Université de Porto), avec la thèse *Limiares do Humano. Estudo sobre Jorge de Sena, Maria Gabriela Llansol e Gonçalo M. Tavares (Seuils de l'Humain. Étude sur Jorge de Sena, Maria Gabriela Llansol et Gonçalo M. Tavares)*.

Comme chercheuse à l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa, elle développe des recherches sur la littérature portugaise contemporaine, surtout en l'articulant avec les études post-humanistes. Elle a des articles publiés dans plusieurs revues littéraires et, en 2020, elle a coorganisé le livre *Pós-Humano. Que futuro? (Post-humain. Quel avenir ?)*.

Jorge Costa Lopes est docteur en études littéraires, culturelles et interartistiques (Faculté des Lettres de l'Université de Porto - FLUP), chercheur et membre intégré de l'Institut de Littérature Comparée Margarida Losa (ILCML) de la FLUP. Il a récemment conclu, à la FLUP, un postdoctorat sur le thème « A crítica do livro d' Óscar Lopes ». Auteur de *Sobre o Riso e o Cómico em Vergílio Ferreira* (2014) et d'*As Polémicas de Vergílio Ferreira* (2010). Principaux centres d'intérêt de recherche : la littérature et la culture portugaises, la littérature comparée, les études sur les *marginália*.

Dominique Faria est professora auxiliar à l'Universidade des Açores (Faculté des Sciences Sociales et Humaines) où elle dirige actuellement le Département des Langues, Littératures et Cultures, ainsi que le Doctorat en Littératures et Cultures Insulaires et le Master en Traduction. Elle est chercheuse du Centre d'Études Comparatistes de la Faculté des Lettres de l'Université de Lisbonne, vice-présidente de l'Association Portugaise d'Études Françaises (APEF) et codirectrice de *Carnets, revue électronique d'études françaises*. Elle est membre du Comité scientifique consultatif de la revue *Çedille*. Docteur en Littérature française, avec une thèse sur Jean Echenoz, Christian Gailly et Éric Chevillard, ses recherches portent sur le roman contemporain, les Études de Traduction et la littérature insulaire. Elle a co-dirigé récemment *Sous le double signe de Baudelaire et de Flaubert : traductions, adaptations, transpositions* (2021), *l'Île : Prisme de la connaissance ou reconnaissance du monde* (2019) et *L'Aviation et son impact sur le temps et l'espace* (2019).

Chantal Louchet a obtenu son doctorat en littérature comparée à la Faculté des lettres de Bourgogne (Dijon - France) en 2006 – thèse intitulée « Renouveau du portrait littéraire dans le roman de la première moitié du XIX^e siècle : l'exemple de Garrett et de Hugo ». Elle a débuté sa carrière d'enseignante à l'Alliance Française d'Évora. Elle a collaboré avec la région touristique d'Évora et l'École d'Hôtellerie et de Restauration de Lisbonne. Elle a travaillé à l'École professionnelle de l'Alentejo (EPRAL). Elle est titulaire d'une Maîtrise en Langues appliquées et traduction de l'Université d'Évora (2013) - thèse intitulée « Traduire la gastronomie : analyse des menus de la cour portugaise, de la fin du XIX^e siècle à l'implantation de la République ». Elle est également chercheuse au *Centro de Estudos de Comunicação e Cultura* (Centre d'Études de Communication et de Culture- CECC) de l'Université Catholique Portugaise de Lisbonne où elle est actuellement professeur de langue française.

Lamia Mecheri est docteur en littérature. Sa thèse – sous la direction du Professeur Pierre Bayard et intitulée « L'écriture de l'Histoire chez Salim Bachi » – a été soutenue à l'Université Paris 8, en 2014. Actuellement, elle est Maître de Conférences – HDR – au département

de français de l'Université d'Annaba (Algérie) et experte dans la revue *Tawassol* de la même université. Ses travaux portent sur la littérature contemporaine, ayant pour cadre de référence la géocritique et la géophilosophie. Elle est l'auteur de « L'exode ou la quête d'une nouvelle Terre Promise » (chapitre de l'ouvrage *Salim Bach*, L'Harmattan, 2019), « Et si, au Louvre, on respirait du fantôme » (article dans la revue *Lublin Studies in Modern Languages and Literature*, 2020), « L'écriture de l'évènement ou l'attentat du RER B de Saint-Michel » (article dans la *Revue Langue et Lettres françaises*, 2020) et « L'errance d'un nouvel Orphée au milieu d'un Paris post-Bataclan » (chapitre dans *L'Errance et sens de l'être et de la lettre dans la littérature*, L'Harmattan, 2021).

Hélder Mendes Baião est chercheur à l'Université de Berne et collaborateur scientifique à l'Université de Porto. Spécialiste de la pensée utopique et républicaine au temps des Lumières, il mène actuellement des recherches sur l'image du Portugal dans la littérature française du XVIII^e siècle. A l'Université de Berne, il se consacre également à l'édition de la correspondance de Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes et de la Duchesse d'Enville en collaboration avec la Prof. Michèle Crogiez Labarthe.

Diana Nogueira étudie actuellement à la Maîtrise en Études Littéraires, Culturelles et Interarts à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto. Elle est titulaire d'un diplôme en Études Artistiques - Arts de la Scène de la Faculté des Lettres de l'Université de Lisbonne. En 2019, elle a participé à l'organisation du II^e Congrès International de l'EASTAP (European Association for the Study of Theatre and Performance). Elle s'est portée volontaire à plusieurs colloques universitaires. Il a suivi des cours de scénarisation et de cinéma documentaire. Plus récemment, elle a concentré son étude sur les représentations littéraires de thèmes écologiques dans la littérature européenne traduite.

Daniel-Henri Pageaux est Professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle/Paris III. Hispaniste de formation, il s'est tourné vers les francophonies d'Afrique noire, des Amériques et de l'océan Indien. Il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages (manuels de littérature comparée, études et essais, éditions critiques). Ses principaux domaines de recherches sont l'imagologie, la littérature de voyage, l'histoire et la poétique du roman. Il est co-directeur de la *Revue de Littérature comparée* et membre correspondant de l'Académie des Sciences de Lisbonne, docteur *honoris causa* de l'Université d'Enna/Sicile. Dernières publications : *Le Siècle des Lumières/El Siglo de las Luces d'Alejo Carpentier, Lectures*, Presses Universitaires des Antilles, 2020 ; *Parcours littéraires caraïbes*, L'Harmattan, 2020 ; *Pandemia y cultura* (introd. y coord.), Madrid, Instituto Juan Andrés, 2021 ; *Esquisses parisiennes. Lectures de Mérimée*, L'Harmattan/AGA, 2021 ; *Passages de l'écrit. Essais*, L'Harmattan/AGA, 2021.

Projet pour le n° 10 - Année 2022



(Co)habiter le monde. La Terre, les vivants et les humanités coordonné par Cristina Alvares (Université du Minho. Portugal)

L'essor des sciences de la vie et des sciences de l'environnement, la mutation écologique, les crises migratoires, le devenir-artificiel de l'humain, le monopole du capitalisme sur le vivant sont des phénomènes parmi d'autres qui ont mis la vie au centre des inquiétudes des sociétés contemporaines. Biotechnologies, vie artificielle, biopolitique, nécropolitique, vie nue, zoé, care/soin, moment du vivant, vitalisation générale des sociétés posthistoriques, humanisme vital, vitalisme critique – autant de vocables qui attestent la prévalence de la vie et du vivant dans nos théories et nos pratiques. Cette tendance s'est intensifiée avec la pandémie de covid 19 qui a mis en évidence la vulnérabilité du vivant humain à cette nouvelle infection zoonosique ainsi que la fragilité de nos institutions, en même temps qu'elle accélérerait la médicalisation du social et de la vie quotidienne. Effet et symptôme d'une maladie planétaire qui s'appelle Anthropocène, Sixième Extinction, Grande Accélération ou tout simplement mutation écologique, la maladie respiratoire qui a inauguré la troisième décennie du XXI^e siècle a aiguisé notre conscience de l'interdépendance des vivants et de leur destin commun au sein d'un monde qui ne cesse de se resserrer et de multiplier les lieux inhabitables. Comme si la contraction du monde avait comme conséquence l'effritement du chez-soi. Au-delà de leur visée immunologique, les expériences du confinement, de la fermeture des frontières et de la vaccination nous enjoignent plus que jamais à repenser nos modalités d'habiter le monde en termes de cohabitation et ceci depuis la sphère domestique jusqu'à la biosphère en passant par la sphère nationale. Oikos, la maison commune des vivants (humains et non humains, semblables et dissemblables), figure la Terre comme habitation. Mais cette habitation qui, dans sa finitude, reconfigure l'universel en l'en-commun (la coappartenance des vivants, dans la diversité de leurs modes d'existence, au seul monde que nous avons), est-elle stable et durable ? Si la Terre est une maison, alors c'est une maison à réparer inlassablement. Comme le montre l'œuvre d'Anne Simon, la question fondamentale de la proximité des vivants et de leur cohabitation a réactivé le motif husserlien de la Terre-Archè ainsi que le récit de l'Arche de Noé. Image du monde régénéré par une nouvelle alliance entre les humains – entre les humanités, aurait dit Édouard Glissant – et entre les espèces, l'Arche ne manque pas d'évoquer également le confinement, l'immobilisation et l'asphyxie. Entre « pacte de soin » (Achille Mbembe) qui répare le vivant et toxicité écologique et politique, entre « projet d'enveloppement » (Bruno Latour) et entropie du développement, l'Arche, réserve de vie, flotte, secouée par des vents contraires, à la recherche d'une nouvelle localité où accoster et (re)bâtir un autre chez-soi.

Pour son numéro post-pandémie, *Synergies Portugal* invite les chercheurs en études françaises et francophones à soumettre une proposition de contribution autour de la problématique de l'(in)habitabilité du monde et des poét(h)iques et politiques de cohabitation (domaines privé, public, ontologique), dans la production littéraire et/ou théorique en français.

Voici quatre axes thématiques parmi d'autres possibles :

1. Bio. Le vivant humain et la déstabilisation du statu quo ontologique. Créolisation du monde, créolisation du vivant. Infranimalités et anthropomorphisme. Machines vivantes, récréation technologique des espèces, ontologies fluides. Animalismes, posthumanismes, transhumanismes.
2. Eco. Visages de la Terre. Archè. Gaïa. Oikos. Architecture et cosmologie. Défamiliarisation et désordre du monde, recherche d'un chez-soi. Sédentarité, errances et cosmopolitisme. Imaginaires de la Terre-Mère et dynamiques du monde-tourbillon. Dernière sphère. Dernière frontière.
3. Polis. Souffle, mouvement, liberté. Exodes. Enclos, étouffement, oppression. Abandon, brutalisme, dé-civilisation. Vivre au bord de la vie. Overproximity. Violence mimétique et contamination virale. Maladies et malaises respiratoires.
4. Episteme. Humanités, sciences de la vie, technologies. Humanités médicales. Humanités numériques. Zoopoétique. Écopoétique, écocritique. Épistémocritique. Multidirectionnalité (turns) et déflagration (studies). Posthumanités.

Un appel à contributions a été lancé en avril 2021.

Contact : synergies.portugal.redaction@gmail.com

<https://gerflint.fr/synergies-portugal>

Consignes aux auteurs



- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.portugal.redaction@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncées dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné. Aucune participation financière ne sera demandée à l'auteur pour la soumission de son article. Il en sera de même pour toutes les expertises des textes (articles, comptes rendus, résumés) qui parviendront à la Rédaction.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction et de représentation ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité. La mention « article à paraître » ne peut être délivrée que par l'éditeur Gerflint, après avis favorables des comités scientifique et de lecture, de la Rédaction, du pôle éditorial international du Gerflint et du Directeur de la publication.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** La taille de police unique est 10 pour tout texte proposé (présentation, article, compte rendu) depuis les titres jusqu'aux notes, citations et bibliographie comprises). Le titre de l'article, centré, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays, son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) et son identifiant ORCID (*identifiant ouvert pour chercheur et contributeur*) seront également centrés et en petits caractères. Le tout sera sans couleur, sans soulignement ni hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en portugais puis en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé. Les mots-clés seront séparés par des virgules et n'auront pas de point final.

9 La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages en Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page. Comptes rendus et entretiens seront en langue française.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit : (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La **bibliographie** en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 Pour un ouvrage

Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 Pour un ouvrage collectif

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.

19 Pour un article de périodique

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hypertextes, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française.

22 Graphiques, schémas, figures, tableaux éventuels seront envoyés à part aux formats Word et PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le *copyright* sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet, de plateformes, d'applications, d'extraits de films ou d'images publicitaires seront refusées. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation. Le Gerflint, éditeur de la revue, ne fait pas de reproductions d'éléments visuels (toiles, photographies, images, dessins, illustrations, couvertures, vignettes, cartes, etc.). Outre les références bibliographiques, l'auteur pourra proposer en note une URL permanente permettant au lecteur d'accéder en ligne aux œuvres analysées dans son article.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Les prépublications de l'article et de ses métadonnées ne sont pas autorisées. Une fois éditée sur gerflint.fr, seule la version « PDF-éditeur » de l'article peut être déposée pour archivage dans un répertoire institutionnel, avec mention exacte des références et métadonnées de l'article. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article, tels que dûment spécifiés dans la politique de la revue. L'archivage de numéros complets est interdit. Par ailleurs, les Sièges, tant en France qu'à l'étranger, n'effectuent aucune opération postale, sauf accord entre le Gerflint et un organisme pour participation financière au tirage.



Synergies Portugal, n° 9 / 2021
Revue du GERFLINT
Groupe d'Études et de Recherches
pour le Français Langue Internationale

En partenariat avec
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur : Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents : Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

Identifiant International : ISNI 0000 0001 1956 5800

IdRef : 077342070

Le Réseau des Revues Synergies du GERFLINT

<i>Synergies Afrique centrale et de l'Ouest</i>	<i>Synergies Monde</i>
<i>Synergies Afrique des Grands Lacs</i>	<i>Synergies Monde Arabe</i>
<i>Synergies Algérie</i>	<i>Synergies Monde Méditerranéen</i>
<i>Synergies Argentine</i>	<i>Synergies Pays Germanophones</i>
<i>Synergies Amérique du Nord</i>	<i>Synergies Pays Riverains de la Baltique</i>
<i>Synergies Brésil</i>	<i>Synergies Pays Riverains du Mékong</i>
<i>Synergies Chili</i>	<i>Synergies Pays Scandinaves</i>
<i>Synergies Chine</i>	<i>Synergies Pologne</i>
<i>Synergies Corée</i>	<i>Synergies Portugal</i>
<i>Synergies Espagne</i>	<i>Synergies Roumanie</i>
<i>Synergies Europe</i>	<i>Synergies Royaume-Uni et Irlande</i>
<i>Synergies France</i>	<i>Synergies Russie</i>
<i>Synergies Inde</i>	<i>Synergies Sud-Est européen</i>
<i>Synergies Iran</i>	<i>Synergies Tunisie</i>
<i>Synergies Italie</i>	<i>Synergies Turquie</i>
<i>Synergies Mexique</i>	<i>Synergies Venezuela</i>

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Direction du Pôle Éditorial International :

Sophie Aubin (Universitat de València, Espagne)

Contact : gerflint.edition@gmail.com

Site officiel : <https://www.gerflint.fr>

Webmestre : Thierry Lebeau (France)

Synergies Portugal, n° 9 / 2021

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT - Sylvains-les-Moulins - France - Copyright n° ZSN6BE3

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb436447866>

Bibliothèque Nationale de France - Décembre 2021

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

L'empan historique récent - qui va de la chute du Mur de Berlin et des retrouvailles d'un continent avec lui-même jusqu'aujourd'hui - est construit sur des paradoxes producteurs de représentations. Celles-ci dessinent une (ré)invention des espaces périphériques européens à partir d'un centre et, pour ce qui est du sud, à partir d'un nord, qui fait apparaître le Midi de l'Europe comme une continuum liminal diffus du Portugal à la Turquie, en passant par les Balkans, souvent référé au bassin méditerranéen. D'autant plus que cette aire continue d'être le théâtre de trafics, naufrages et séquelles de conflits régionaux récents, ou qui couvent sous les yeux de l'Europe et qui l'engage.